00101956

BOMBAY BRANCH

OF THE

ROYAL ASIATIC SOCIETY.

TOWN HALL, BOMBAY.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 25 June, 2016

ŒUVRES COMPLETTES DE M. MARMONTEL,

HISTORIOGRAPHE DE FRANCE,

Et Secrétaire perpétuel de l'Académie Françoise

101956

Edition revue & corrigée par l'Auteur.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez NÉE DE LA ROCHELLE, Libraire, rue du Hurepoix, près du Pont S. Michel. N°. 13.

M. DCC. LXXXVII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

1787

00101956

CONTES MORAUX.

PAR M. MARMONTEL.

TOME SECOND.

M. DCC. LXXXVII.

TABLE DES CONTES

Du second Volume.

Le Philosophe soi-disant, *Page* 1
La Bergère des Alpes, 46
La mauvaise Mère, 98
La bonne Mère, 128
L'École des Pères, 170
Annette et Lubin, 213
Les Mariages Samnites, 234
Laurette, 270
Le Connoisseur, 343

CONTES MORAUX.

LE PHILOSOPHE SOI-DISANT.

CLARICE, depuis quelques années, n'entendoit parler que de Philoſophes. Qu'eſt-ce donc que cette eſpèce d'hommes-là, dit-elle ? Je voudrois bien en voir quelqu'un. On la prévint que les vrais Philoſophes étoient rares, qu'ils ſe communiquoient peu ; qu'au reſte c'étoient de tous les hommes les plus ſimples, & qu'ils n'avoient rien de ſingulier. Il y en a donc de deux ſortes, dit-elle ; car dans tous les récits que j'entends, un Philoſophe eſt un être bizarre, qui fait profeſſion de ne reſſembler à rien. De ceux-là, lui

dit-on, il y en a par-tout : vous en aurez : cela eſt facile.

Clarice étoit à la campagne avec une de ces ſociétés qu'on appelle frivoles, & qui ne demandent qu'à s'amuſer. On lui préſenta, quelques jours après, le ſentencieux Ariſte. Monſieur eſt donc Philoſophe ? demanda-t-elle en le voyant. Oui, Madame, répondit Ariſte. — C'eſt une belle choſe que la Philoſophie, n'eſt-ce pas ? — Mais, Madame, c'eſt la ſcience du bien & du mal, ou, ſi vous voulez, la ſageſſe. Ce n'eſt que cela ? dit Doris. Et le fruit de cette ſageſſe, pourſuivit Clarice, eſt d'être heureux ſans doute ? — Ajoutez, Madame, de faire des heureux. Je ſerois donc Philoſophe auſſi ? dit à demi-voix la naïve Lucinde ; car on m'a répété cent fois qu'il ne tenoit qu'à moi d'être heureuſe, en faiſant des heureux. Bon ! qui ne ſait pas cela ? reprit Doris ; c'eſt le ſecret de la Comédie.

Ariste, avec le sourire du mépris, leur fit entendre que le bonheur philosophique n'étoit pas celui que peut goûter & faire goûter une jolie femme. — Je m'en doutois bien, dit Clarice; & rien ne se ressemble moins, je crois, qu'une jolie femme & un Philosophe. Mais voyons d'abord comment le sage Ariste s'y prend pour être heureux lui-même. — Cela est tout simple, Madame; je n'ai point de préjugés, je ne dépends de personne, je vis de peu, je n'aime rien, & je dis tout ce que je pense. N'aimer rien, observa Cléon, me semble une disposition peu favorable à faire des heureux. Eh! Monsieur, répliqua le Philosophe, ne fait-on du bien qu'à ce qu'on aime? Affectionnez-vous le misérable que vous soulagez en passant? C'est ainsi que nous distribuons à l'humanité le secours de nos lumières. Et c'est, dit Doris, avec des lumières que vous faites des heureux? — Oui, Madame, & que

nous le sommes. La grosse Présidente de Ponval trouvoit ce bonheur-là bien mince! Un Philosophe a-t-il bien du plaisir? demanda Lucinde. — Il n'en a qu'un, Madame, celui de les mépriser tous. — Cela doit être fort amusant! dit brusquement la Présidente. Et si vous n'aimez rien, Monsieur, que faites-vous donc de votre ame? — Ce que j'en fais? Je l'emploie au seul usage qui soit digne d'elle: je contemple, j'observe les merveilles de la nature. Eh! que peut-elle avoir pour vous d'intéressant, cette nature, reprit Clarice, si les hommes, si vos semblables n'ont rien qui vous puisse attacher? — Mes semblables, Madame! je ne dispute pas sur les termes; mais celui-là est un peu fort. Quoi qu'il en soit, la nature que j'étudie a pour moi l'attrait de la curiosité, qui est le ressort de l'intelligence, comme ce qu'on appelle le désir est le mobile du sentiment. Oui dà, je conçois, dit

Doris, que la curiofité eft quelque chofe; mais le défir, Monfieur, ne le comptez-vous pour rien? Le défir, je vous l'ai dit, eft un attrait d'une autre efpèce. — Pourquoi donc vous livrer à l'un de ces attraits, tandis que vous réfiftez à l'autre? — Ah! Madame, c'eft que les jouiffances de l'efprit ne font mêlées d'aucune amertume, & que toutes celles du fentiment renferment un poifon caché. Mais du moins, lui demanda Cléon, vous avez des fens? — Oui, j'ai des fens, fi vous voulez; mais ils n'ont fur moi nul empire: mon ame en reçoit les impreffions comme une glace, & il n'y a que les objets de l'intelligence pure qui puiffent m'affecter vivement. Voilà un bien froid perfonnage! dit tout bas Doris à Clarice: qui t'a amené cet homme-là? Paix, lui répondit Clarice: cela eft bon pour la campagne; il y a moyen de s'en divertir.

Cléon, qui vouloit encore dévelop-

per le caractère d'Ariste, lui témoigna sa surprise de le voir résolu à ne rien aimer. Car enfin, disoit-il, ne connoissez-vous rien d'aimable? Je connois des surfaces, reprit le Philosophe; mais je sais me défier du fond. Il reste à savoir, dit Cléon, si cette méfiance est fondée. — Oh! très-fondée, vous pouvez m'en croire: j'en ai assez vu pour me convaincre que ce globe-ci n'est peuplé que de sots, de méchans, & d'ingrats. Si vous y regardiez bien, lui dit Clarice sur le ton du reproche, vous seriez moins injuste, & peut-être aussi plus heureux.

Le Sage, un moment interdit, ne fit pas semblant d'avoir entendu. On annonça le dîné: il donna la main à Clarice, & se mit auprès d'elle à table. Je veux, lui disoit-elle, vous réconcilier avec l'humanité. — Il n'y a pas moyen, Madame, il n'y a pas moyen: l'homme est le plus vicieux des êtres. Quoi de plus cruel, par exemple, que

le ſpectacle de votre dîné ? Combien d'animaux innocens immolés à la voracité de l'homme ? Ce bœuf, quel mal vous avoit-il fait ? & ce mouton, ſymbole de la candeur, quel droit aviez-vous ſur ſa vie ? & ce pigeon, l'ornement de nos toits, qu'on vient d'arracher à la tendre colombe ? O Ciel ! s'il y avoit un Buffon parmi les animaux, dans quelle claſſe placeroit-il l'homme ? Le tigre, le vautour, le requin lui céderoient le premier rang parmi les eſpèces voraces. Tout le monde conclut que le Philoſophe ne ſe nourriſſoit que de légumes ; & l'on n'oſoit lui offrir de ces viandes qu'il parcouroit avec pitié. Donnez, donnez, dit-il : puiſqu'on a tant fait que de les égorger, il faut bien que quelqu'un les mange. Il déclamoit ainſi, en mangeant de tout, contre la profuſion des mets, leur recherche, leur délicateſſe. Ah ! l'heureux temps, diſoit-il, où l'homme broutoit avec les chèvres !

Donnez-moi à boire, je vous prie. La nature a bien dégénéré! Le Philosophe s'enivra en faisant la peinture du clair ruisseau où se désalteroient ses pères.

Cléon saisit ce moment où le vin fait tout dire, pour démêler le principe de ce chagrin philosophique qui se répandoit sur le genre humain. Eh bien, demanda-t-il à Ariste, vous voilà avec les hommes; les trouvez-vous si odieux? Avouez que vous les condamniez sur parole, & qu'ils ne méritent pas tout le mal qu'on en dit. — Sur parole, Monsieur! apprenez qu'un Philosophe ne juge que d'après lui. C'est parce que j'ai bien vu, bien développé les hommes, que je les crois vains, orgueilleux, injustes. — Ah! de grace, interrompit Cléon, épargnez-nous un peu: notre admiration pour vous mérite au moins des ménagemens; car enfin vous ne sauriez nous reprocher de ne pas honorer le mé-

rite. Et comment l'honorez-vous? répliqua vivement le Philoſophe. Eſt-ce en le négligeant, en l'abandonnant, qu'on l'honore? Ah! les Philoſophes de la Grèce étoient les oracles de leur ſiècle, les légiſlateurs de leur patrie. Aujourd'hui la ſageſſe & la vertu languiſſent oubliées; l'intrigue, la baſſeſſe, la ſervitude obtiennent tout. Si cela étoit, dit Cléon, ce ſeroit peut-être la faute des grands hommes qui dédaignent de ſe montrer. — Et voulez-vous qu'ils ſe jettent à la tête, ou, pour mieux dire, aux pieds des diſpenſateurs des récompenſes? Il eſt vrai, dit Cléon, que l'on pourroit leur en épargner la peine, & qu'un homme tel que vous (pardon ſi je vous nomme). Il n'y a pas de mal, reprit humblement le Philoſophe. — Un homme tel que vous devroit être diſpenſé de faire ſa cour. — Moi, faire ma cour! Ah! qu'ils s'y attendent; je ne crois pas que leur orgueil ait jamais à s'en

applaudir : je sais m'apprécier, grace au ciel ; & j'irois vivre dans les déserts, plutôt que de dégrader mon être. Ce seroit bien dommage, dit Cléon, que la société vous perdît : né pour éclairer l'humanité, vous devez vivre au milieu d'elle. Vous ne sauriez croire, Mesdames, le bien que fait un Philosophe à la terre : je gage que Monsieur a découvert une foule de vérités morales, & qu'il y a peut-être aujourd'hui cinquante vertus de sa façon. Des vertus, reprit Ariste en baissant les yeux, je n'en ai pas imaginé beaucoup ; mais j'ai dévoilé bien des vices ! Eh ! Monsieur, lui dit Lucinde, que ne leur laissiez-vous leur voile, ils auroient la laideur de moins. Ma foi, je suis votre servante, reprit Madame de Ponval ; j'aime mieux un vice décidé qu'une vertu équivoque : du moins l'on sait à quoi s'en tenir. — Et cependant voilà comme on nous récompense, s'écria Ariste avec dépit ; aussi

j'ai pris le parti de n'exiſter que pour moi-même : le monde ira comme il pourra. Non, lui dit poliment Clarice en ſe levant de table, je veux que vous exiſtiez pour nous. Avez-vous à Paris quelque affaire preſſée ? — Aucune, Madame : un Philoſophe n'a point d'affaires. — Eh bien, je vous retiens ici. La campagne doit plaire à la Philoſophie ; & je vous y promets la ſolitude, le repos, & la liberté. La liberté, Madame ! dit le Philoſophe à demi-voix ; je crains bien que vous ne manquiez de parole.

La promenade diſperſa la compagnie ; & Ariſte, avec un air rêveur, feignit d'aller méditer dans une allée, où il digéra ſans penſer à rien. Je me trompe, il penſoit à Clarice, & il ſe diſoit à lui-même : Une jolie femme, une bonne maiſon, toutes les commodités de la vie ; cela s'annonce bien ! voyons juſqu'au bout. Il faut avouer, pourſuivoit-il, que la ſociété eſt

une plaiſante ſcène. Si j'étois galant, empreſſé, complaiſant, aimable, on feroit à peine attention à moi : on ne voit que cela dans le monde ; & la vanité des femmes eſt raſſaſiée de ces hommages prodigués. Mais apprivoiſer un ours, civiliſer un Philoſophe, fléchir ſon orgueil, amollir ſon ame, c'eſt un triomphe difficile & rare, dont leur amour-propre eſt flatté. Clarice vient d'elle-même ſe jeter dans mes filets ; attendons-la, ſans nous compromettre.

La compagnie, de ſon côté, s'amuſoit aux dépens d'Ariſte. C'eſt un aſſez plaiſant original, diſoit Doris : qu'en ferons-nous ? Une Comédie, répondit Cléon ; & ſi Clarice veut m'en croire, mon plan eſt déjà tout tracé. Il communiqua ſon idée ; tout le monde y applaudit ; & Clarice, après quelque difficulté, conſentit à jouer ſon rôle. Elle étoit beaucoup plus jeune & plus jolie qu'il ne falloit pour un Philoſo-

phe ; & quelques mots, quelques regards échappés à celui-ci sembloient répondre du dénouement. Elle se présenta donc, comme par hasard, dans l'allée où se promenoit Ariste. Je vous détourne, lui dit-elle ; pardon, je ne fais que passer. Vous n'êtes pas de trop, Madame ; & je puis méditer avec vous. Vous me ferez plaisir, dit Clarice : je m'apperçois qu'un Philosophe ne pense pas comme un autre homme ; & je serois bien aise de voir les choses par vos yeux. — Il est vrai, Madame, que la Philosophie semble créer un nouvel univers. Le vulgaire ne voit que des masses ; les détails de la nature sont un spectacle réservé pour nous : c'est pour nous qu'elle semble avoir disposé avec un art si merveilleux les fibres de ces feuilles, l'étamine de ces fleurs, le tissu de cette écorce : une fourmilière est pour moi une république ; & chacun des atômes qui composent ce monde, me paroît

un monde nouveau. Cela eſt admirable ! dit Clarice. Qu'eſt-ce qui vous occupoit en ce moment ? Ces oiſeaux ; répondit le Sage. — Ils ſont heureux, n'eſt-ce pas ? — Ah ! tres-heureux ſans doute ! & peuvent-ils ne pas l'être ? L'indépendance, l'égalité, peu de beſoins, des plaiſirs faciles, l'oubli du paſſé, nulle inquiétude ſur l'avenir, & pour tout ſouci, le ſoin de vivre & celui de perpétuer leur eſpèce : quelles leçons, Madame, quelles leçons pour l'humanité ! — Avouez donc que la campagne eſt un ſéjour délicieux ; car enfin elle nous rapproche de la condition des animaux ; & comme eux, nous ſemblons n'y avoir pour loi que le doux inſtinct de la nature. — Ah ! Madame, que n'eſt-il vrai ! Mais ce caractère eſt effacé du cœur des hommes : la ſociété a tout perdu. — Vous avez raiſon : cette ſociété eſt quelque choſe de bien gênant ; & quand on n'a beſoin de perſonne, il ſeroit

tout ſimple de vivre pour ſoi. — Hélas ! c'eſt ce que j'ai dit cent fois ; c'eſt ce que je ne ceſſe d'écrire : mais perſonne ne veut m'écouter. Vous, Madame, par exemple, qui ſemblez reconnoître la vérité de ce principe, auriez-vous la force de le pratiquer ? Je ne puis que ſouhaiter, dit Clarice, que la Philoſophie devienne à la mode : je ne ferai pas la dernière à la ſuivre, comme je ne dois pas être la première à l'afficher. — C'eſt le langage que chacun tient : perſonne ne veut ſe haſarder à donner l'exemple ; & cependant l'humanité gémit, accablée ſous le joug de l'opinion, & dans les chaînes de l'uſage. — Que voulez-vous, Monſieur ? notre repos, notre honneur, tout ce que nous avons de plus cher dépend des bienſéances. — Eh bien, Madame, obſervez-les ces bienſéances tyranniques ; ayez des vertus comme des habits, façonnées au goût du ſiècle : mais votre ame eſt à vous, la ſociété

n'a droit que ſur les dehors, & vous ne lui devez que les apparences. Les bienſéances dont on fait tant de bruit, ne ſont elles-mêmes que les apparences bien menagées; mais l'intérieur, Madame, l'intérieur eſt le ſanctuaire de la volonté; & la volonté eſt indépendante. Je conçois, dit Clarice, que je peux vouloir ce que bon me ſemble, pourvu que je m'en tienne là. Vraiment ſans doute, reprit le Philoſophe, il vaut mieux s'en tenir là que de riſquer des imprudences. Car, Madame, ſavez-vous ce que c'eſt qu'une femme vicieuſe? C'eſt une femme qui ne s'obſerve, qui ne ſe reſpecte ſur rien. Quoi, Monſieur, demanda Clarice en affectant un air ſatisfait, le vice n'eſt donc que dans l'imprudence? — Avant de vous répondre, Madame, permettez-moi de vous interroger. Qu'eſt-ce que le vice à vos yeux? N'eſt-ce pas ce qui trouble l'ordre, ce qui nuit, ou ce qui

peut nuire ? — C'eſt cela même. — Eh bien, Madame, tout cela ſe paſſe au dehors. Pourquoi donc ſoumettre au préjugé vos ſentimens & vos penſées ? Voyez, dans ces oiſeaux, cette douce & fière liberté que la nature vous avoit donnée, & que vous avez perdue. Ah ! dit Clarice avec un ſoupir, la mort de mon époux me l'avoit rendu, ce bien précieux ; mais je touche au moment d'y renoncer encore. O Ciel ! qu'entends-je ? s'écria-t-il. Allez-vous former une nouvelle chaîne ? — Mais, je ne ſais. — Vous ne ſavez ? — Ils le veulent. — Qui donc, Madame ? quels ſont les ennemis qui oſent vous le propoſer ? Non, croyez-moi, l'hymen eſt un joug, & la liberté eſt le bien ſuprême. Mais encore, quel eſt cet époux que l'on vous donne ? — C'eſt Cléon. — Cléon, Madame ? Je ne m'étonne plus de l'air aiſé qu'il prend ici. Il interroge, il décide, il

daigne être affable quelquefois, il a cette politesse avantageuse qui semble s'abaisser jusqu'à nous ; on voit bien qu'il fait les honneurs de sa maison, & je sens désormais tout ce que je lui dois de respect & de déférence. — Vous vous devez l'un à l'autre une honnêteté mutuelle ; & je prétends que chez moi tout le monde soit égal. — Vous le prétendez, Clarice ! Ah ! votre choix détruit l'égalité entre les hommes ; & celui qui doit vous posséder .... N'en parlons plus, j'en ai trop dit ; ce séjour n'est pas fait pour un Philosophe ; permettez-moi de m'en éloigner. Non, lui dit-elle, j'ai besoin de vous, & vous me plongez dans des irrésolutions dont vous seul pouvez me tirer. Il faut avouer que la Philosophie est une chose bien consolante ; mais si un Philosophe étoit un trompeur, ce seroit un dangereux ami ! Adieu, je ne veux pas qu'on nous voye en-

semble : je rejoins la compagnie; venez bientôt nous retrouver. Eh ! voilà donc, disoit-elle en s'éloignant, ce qu'on appelle un Philosophe ? Courage ! disoit-il de son côté ; Cléon ne tient plus qu'à un fil.

Clarice, en rougissant, rendit compte de la première scène ; & son début reçut des éloges. Mais la Présidente fronçant le sourcil, Avez-vous prétendu, dit-elle, que je sois simple spectatrice ? Non, non, je veux jouer mon rôle, & je réponds qu'il sera plaisant. Vous croyez subjuguer cet homme sage ? point du tout ; c'est moi qui aurai cet honneur-là. — Vous, Présidente ? — Oh ! vous avez beau rire : mes cinquante ans, mes trois mentons, & ma moustache de tabac d'Espagne se moquent de toutes vos graces. Tout le monde applaudit à ce défi, en redoublant les éclats de rire. Rien n'est plus sérieux, reprit-elle, & si ce n'est pas assez d'une, vous n'avez qu'à vous

réunir pour me diſputer ſa conquête; je vous brave toutes les trois. Allez, divine Doris, charmante Lucinde, merveilleuſe Clarice, allez étaler à ſes yeux tout ce que la coquetterie & la beauté ont de ſéduiſant: je m'en moque. Elle dit ces mots d'un ton réſolu à faire trembler ſes rivales.

Cléon parut ſombre & rêveur à l'arrivée d'Ariſte; & Clarice prit avec le Philoſophe l'air réſervé du myſtère. On parla peu, mais on lorgna beaucoup. Ariſte ſe retirant dans ſon appartement, le trouva meublé avec toutes les recherches du luxe. O Ciel! dit-il à la compagnie qui, pour s'amuſer, l'y avoit conduit, ô Ciel! n'eſt-il pas ridicule que tout cet appareil ſoit dreſſé pour le ſommeil d'un homme? Eſt-ce ainſi que l'on dormoit à Lacédémone? O Lycurgue! que dirois-tu? Une toilette à moi! c'eſt ſe moquer. Me prend-on pour un Sibarite? Je me retire, je n'y ſaurois tenir. Voulez-

vous, lui dit Clarice, que l'on démeuble exprès pour vous? Jouissez, croyez-moi, des douceurs de la vie, quand elles se présentent: un Philosophe doit savoir se passer de tout & s'accommoder de tout. A la bonne heure, dit-il en s'appaisant, il faut bien vous complaire; mais je ne dormirai jamais sur ce monceau de duvet. Ma foi, dit-il en se couchant, la mollesse est une jolie chose! & le Sage s'endormit.

Ses songes lui rappelèrent son entretien avec Clarice; & il se reveilla dans la douce idée que cette vertu de convention, qu'on nomme sagesse dans les femmes, lui resisteroit foiblement.

Il n'étoit pas levé encore; un laquais vint lui proposer le bain. Le bain étoit d'un bon présage. Soit, dit-il, je me baignerai: le bain est d'institution naturelle. Quant aux parfums, la terre nous les donne; ne dédaignons pas ses présens. Il eût bien voulu faire usage de cette toilette qu'il voyoit

dreſſée; mais la pudeur le retint. Il ſe contenta de donner à ſa négligence philoſophique l'air le plus décent qu'il lui fut poſſible; & le miroir fût vingt fois consulté. Comme vous voilà fait! lui dit Clarice en le voyant paroître: pourquoi n'être pas mis comme tout le monde? Cet habit, cette coiffure vous donnent un air commun que vous n'avez pas naturellement. — Eh! Madame, eſt-ce à l'air qu'on doit juger les hommes? voulez-vous que je me ſoumette aux caprices de la mode, & que je ſois mis comme vos Cléons? — Pourquoi non, Monſieur? Savez-vous bien qu'ils tirent avantage de votre ſimplicité, & que c'eſt là ſurtout ce qui affoiblit dans les eſprits la conſidération qui vous eſt due? Moi-même, pour vous rendre juſtice, j'ai beſoin de ma réflexion: le premier coup-d'œil eſt contre vous; & c'eſt bien ſouvent ce premier coup-d'œil qui décide. Pourquoi ne pas donner à

la vertu tous les charmes qu'elle peut avoir? — Non, Madame, l'artifice n'eſt pas fait pour elle : plus elle eſt nue, plus elle eſt belle ; on la déguiſe en voulant l'orner. — Eh bien, Monſieur, qu'elle ſe contemple elle ſeule tout à ſon aiſe : quant à moi, je vous déclare que cet air ruſtique & bas me déplaît. N'eſt-il pas ſingulier, qu'ayant reçu de la nature une figure diſtinguée, on faſſe gloire de la dégrader? — Mais, Madame, que diriez-vous, ſi un Philoſophe prenoit ſoin de ſa parure & ſe compoſoit comme vos Marquis? — Je dirois : il cherche à plaire, & il fait bien : car ne vous flattez pas, Ariſte, on ne plaît qu'avec beaucoup de ſoin. — Ah ! je ne déſire rien tant que d'y réuſſir à vos yeux. Si ce ſoin vous occupe, reprit Clarice avec un regard tendre, donnez-y du moins un quart d'heure. Jaſmin, Jaſmin, allez coiffer Monſieur. Ariſte, en rougiſſant, ſe ren-

dit enfin à ces douces inſtances. Voilà le Sage à ſa toilette.

La main légère de Jaſmin arrange avec art ſes cheveux; ſa phyſionomie ſe déploie: il admire la métamorphoſe, il a peine à la concevoir. Que diront-ils en me voyant, ſe demandoit-il à lui-même? Ils diront ce qui leur plaira; mais le Philoſophe a fort bonne mine. Il ſe préſente enflé d'orgueil, mais avec un air gauche & timide. Oh! pour le coup, dit Clarice, voilà un joli homme. Il n'y a plus que cet habit, dont la couleur afflige mes yeux.— Ah! Madame, au nom de ma gloire, laiſſez-moi du moins ce caractère de la gravité de mon état! —Eh! quel eſt, s'il vous plaît, cet état chimérique qui vous tient tellement à cœur? J'approuve fort que l'on ſoit ſage; mais il me ſemble que toutes les couleurs ſont égales pour la ſageſſe. Ce marron de M. Guillaume eſt-il plus dans la nature

que

que le bleu céleſte & que le gris de lin ? Par quel caprice imiter plutôt, dans vos vêtemens, l'enveloppe du marron que la feuille de la roſe, ou que la touffe de ce lilas dont ſe couronne le printemps ? Ah ! pour moi, je vous avoue que le gris de lin me charme la vue : cette couleur a je ne ſais quoi de tendre qui va juſqu'à l'ame ; & je vous trouverois le plus joli homme du monde avec un habit gris de lin. — Gris de lin, Madame ! ô Ciel ! un Philoſophe gris de lin ! — Oui, Monſieur, gris de lin clair : que voulez-vous ? c'eſt ma folie. En écrivant à Paris tout à l'heure, vous pourriez l'avoir demain à midi, n'eſt-ce pas ? — Quoi, Madame.... — Un habit de campagne de la couleur de mes rubans. — Non, Madame, il n'eſt pas poſſible. — Pardonnez-moi, rien n'eſt plus aiſé ; les ouvriers n'ont qu'à paſſer la nuit. — Hélas ! il s'agit bien du temps qu'ils emploieront à me rendre

ridicule ! Considérez, je vous supplie, que ce seroit une extravagance à me perdre de réputation. — Eh bien, Monsieur, quand vous aurez perdu cette réputation, vous vous en donnerez une autre ; & il y a à parier que vous gagnerez au change. — Je vous jure, Madame, qu'il m'est affreux de vous déplaire ; mais..... — Mais vous m'impatientez ; je n'aime pas à être contrariée. Il est bien singulier, poursuivit-elle d'un air de dépit, que vous me refusiez une bagatelle. L'importance que vous y mettez, m'apprend à m'observer moi-même sur quelque chose de plus sérieux. A ces mots, elle sortit, & laissa le Philosophe confondu qu'un incident aussi léger vînt détruire ses espérances. Gris de lin ! disoit-il ; gris de lin ! quel ridicule ! quel contraste ! Elle le veut, il faut bien s'y résoudre. Et le Philosophe écrivit.

Vous êtes obéie, Madame, dit-il à Clarice en l'abordant. Vous en a-t-il

coûté beaucoup ? lui demanda-t-elle avec un ſourire dédaigneux. — Beaucoup, Madame, & plus que je ne puis dire ; mais enfin vous l'avez voulu. Toute la ſociété admira la coiffure du Philoſophe ; la Préſidente ſurtout juroit ſes grands dieux qu'elle n'avoit jamais vu d'homme plus noblement coiffé. Ariſte lui rendit grace d'un compliment ſi flatteur. Bon, repritelle, des complimens ! je n'en fais jamais ; c'eſt la fauſſe monnoie du monde. Rien n'eſt mieux vu, s'écria le Sage : cela mérite d'être écrit. On s'aperçut que la Préſidente engageoit l'attaque, & on les laiſſa en liberté. Vous croyez donc, lui dit-elle, qu'il n'y a que vous qui faſſiez des ſentences ? Je ſuis Philoſophe auſſi, telle que vous me voyez. — Vous, Madame ! & de quelle ſecte ? Stoïcienne ? Epicurienne ? — Oh ! ma foi, le nom n'y fait rien. J'ai dix mille écus de rente, je les dépenſe gaiement : j'ai de

bon vin de Champagne que je bois avec mes amis ; je me porte bien ; je fais ce qui me plaît, & laiſſe vivre chacun à ſa guiſe. Voilà ma ſecte. — C'eſt fort bien fait ; & voilà préciſément ce qu'enſeigne Epicure. — Je vous déclare, moi, qu'on ne m'a rien enſeigné : tout cela vient de ma tête. Il y a vingt ans que je n'ai lu que la liſte de mes vins & le menu de mon ſoupé. — Mais ſur ce pied-là, vous devez être la plus heureuſe femme du monde ? — Heureuſe ; non pas tout à fait : il me manque un mari à ma façon. Mon Préſident étoit une bête ; il n'étoit bon qu'au Palais : cela ſavoit les lois, voilà tout. Je veux un homme qui ſache m'aimer, & qui ne s'occupe que de moi ſeule. — Vous en trouverez mille, Madame. — Je n'en veux qu'un ; mais je veux qu'il ſoit bon. La naiſſance, la fortune, tout cela m'eſt égal ; je ne m'attache qu'à la perſonne. — En vérité, Madame, vous m'étonnez :

vous êtes la première femme en qui j'ai trouvé des principes. Mais eſt-ce bien précisément un mari que vous voulez ? — Oui, Monſieur, un mari qui m'appartienne dans toutes les formes. Ces amans ſont tous des fripons qui nous trompent, qui nous quittent, ſans qu'il nous ſoit permis de nous plaindre. Au lieu qu'un mari eſt à nous à la face de l'univers ; & ſi le mien oſoit me manquer, je veux pouvoir, mon titre à la main, aller donner, en tout bien & en tout honneur, cent ſoufflets à l'inſolente qui me l'auroit enlevé. — Fort bien, Madame, fort bien ; le droit de propriété eſt un droit inviolable. Mais ſavez-vous qu'il eſt peu d'ames comme la vôtre ? Quel courage ! quelle vigueur ! — Oh ! j'en ai comme une lionne. Je ſais que je ne ſuis pas jolie ; mais dix mille écus de rente, en préſent de noces, valent bien les gentilleſſes d'une Lucinde ou d'une Clarice ; & quoique l'amour

ſoit rare dans ce ſiècle, on doit en avoir pour dix mille écus. Cet entretien les ramena au château, comme on annonçoit le ſoupé.

Ariſte parut plongé dans des réflexions ſérieuſes : il balançoit les avantages & les inconvéniens qu'il y auroit à épouſer la Préſidente, & calculoit combien une femme de cinquante ans pouvoit vivre encore, en ſablant tous les ſoirs ſa bouteille de vin de Champagne. La diſpute qui s'éleva entre Clarice & Madame de Ponval, le tira de ſa rêverie. Doris fit naître cette diſpute. Eſt-il poſſible, dit-elle, que la Préſidente ait pu ſoutenir pendant une heure le tête à tête d'un Philoſophe, elle qui bâille dès qu'on lui parle raiſon ? Ma foi, répliqua Madame de Ponval, c'eſt que votre raiſon n'a pas le ſens commun : demandez à cet homme ſage ſi la mienne n'eſt pas la bonne. Nous parlions de l'état qui convient à une honnête femme ; & il eſt d'accord avec

moi qu'un bon mari eſt ce qu'il y a de mieux. Ah, fi ! s'écria Clarice. Sommes-nous faites pour être éſclaves ? & que devient cette liberté, qui eſt le premier de tous les biens ? Cléon ſe déchaîna contre ce ſyſtême de la liberté : il ſoutint que le lien des cœurs n'étoit rien moins qu'un eſclavage. La Préſidente vint à l'appui, & déclara qu'elle ne diſtinguoit point l'amour de la liberté, de l'amour du libertinage. Je veux, diſoit-elle, que ce verre de vin ſoit le dernier de ma vie, ſi je compte jamais ſur un homme, qu'il n'ait ſigné le ſerment d'être à moi. Tout le reſte n'eſt que fleurette. Et voilà préciſément, diſoit Clarice, ce que le mariage à d'humiliant : l'amour, avec ſa liberté, perd toute ſa délicateſſe. N'eſt-ce pas, Monſieur ? demandoit-elle au Philoſophe. — Mais, Madame, je penſois comme vous ; cependant il faut avouer que ſi la liberté a ſes charmes, elle a ſes dangers, ſes écueils : les in-

clinations heureuſes ſont un ſi grand bien, & l'inconſtance eſt ſi naturelle à l'homme, que lorſqu'il éprouve un penchant louable, il fait prudemment de s'ôter à lui-même le funeſte pouvoir de changer. — Vous l'entendez, Meſdames? Voilà de mes gens : cela ne flatte point ; c'eſt ce qui s'appelle un Philoſophe. Tâchez de le ſéduire, ſi vous pouvez : pour moi, je me retire enchantée. Adieu, Philoſophe : j'ai beſoin de repos : je n'ai pas fermé l'œil la nuit dernière ; & il me tarde d'être endormie, pour avoir le plaiſir de rêver. Elle accompagna cet adieu d'un coup-d'œil paſſionné, où pétilloit le vin de Champagne. Meſdames, dit Lucinde, avez-vous aperçu ce regard? Vraiment, reprit Doris, elle eſt folle d'Ariſte : cela eſt clair. — De moi, Madame ! vous n'y penſez pas ; nos goûts, je crois, ni nos caractères ne ſont pas faits pour aller enſemble. Je bois peu, je jure encore moins, & je

n'aime pas qu'on m'enchaîne. — Ah ! Monsieur, dix mille écus de rente ! — Dix mille écus de rente, Madame, sont une insulte, quand on en parle à mes pareils.

Ces propos furent rendus le lendemain à la Présidente. Ah ! l'insolent ! dit-elle : je suis piquée ; vous le verrez à mes genoux. Je passe légèrement sur les réflexions nocturnes du sage Ariste. Un bon carrosse, un appartement commode, bien éloigné de celui de Madame, & le meilleur Cuisinier de Paris : tel étoit son plan de vie. Nos Philosophes, disoit-il, murmureront peut-être un peu ; mais je leur ferai bonne chère. D'ailleurs une laide femme a quelque chose de philosophique : au moins ne me soupçonnera-t-on pas d'avoir cherché le plaisir des sens.

Le jour de son triomphe arrive, & l'habit gris de lin aussi. Il le contemple ; il rougit de vanité, plutôt que de pudeur. Cependant Cléon vient le

voir, avec l'air d'un homme agité qui ſe poſsède ; & après avoir jeté un œil d'indignation ſur les apprêts de ſa parure. : Monſieur, lui dit-il, ſi j'avois à faire à un homme du monde, je lui propoſerois, pour début, de ſe couper la gorge avec moi. Mais je parle à un Philoſophe, & je ne viens faire aſſaut avec lui que de franchiſe & de vertu. De quoi s'agit-il ? lui demanda le Sage, un peu interdit de ce préambule. J'aimois Clarice, Monſieur, reprit Cléon ; elle m'aimoit, nous allions être unis. Je ne ſais quelle révolution s'eſt faite tout à coup dans ſon ame ; mais elle ne veut plus entendre parler ni de mariage, ni d'amour. Je n'ai eu d'abord que des ſoupçons ſur la cauſe de ſon changement ; mais cet habit gris de lin les confirme. Le gris de lin eſt ſa folie ; vous prenez ſes couleurs ; vous êtes mon rival. — Moi, Monſieur ! — Je n'en puis douter, & toutes les circonſtances qui l'atteſtent, ſe préſentent en foule

à mon eſprit. Vos promenades ſecrètes, vos propos à l'oreille, des regards, des mots échappés, ſa haîne ſur-tout contre la Préſidente, tout vous trahit, tout ſert à m'éclairer. Voici donc, Monſieur, ce que je vous propoſe. Il faut que l'un de nous cède la place. La violence eſt un moyen injuſte ; la générosité va nous mettre d'accord. J'aime, j'idolâtre Clarice ; j'étois heureux ſans vous ; je puis l'être encore : mes ſoins, le temps, votre abſence peuvent la ramener à moi. Si au contraire il faut que j'y renonce, vous voyez un homme au déſeſpoir, & la mort ſera mon recours. Jugez, Ariſte, ſi votre ſituation eſt la même. Conſultez-vous, & répondez-moi. S'il y va du bonheur de votre vie à me céder votre conquête, je n'exige rien, & je me retire. Allez, Monſieur, lui répondit le Philoſophe avec un air ſerein, vous ne vaincrez point Ariſte en généroſité ; & quoi qu'il m'en coûte, je vous

prouverai que je méritois cette marque d'eſtime.

Enfin, dit-il dès que Cléon fut ſorti, voilà une occaſion de montrer une vertu héroïque. Ah ! ah ! Meſſieurs les gens du monde, vous apprendrez à nous admirer..... Ils ne le ſauront peut-être pas.... Oh ! que ſi. Clarice en fera confidence à ſes amies ; celles-ci le diront à d'autres. L'aventure eſt aſſez rare pour faire du bruit. Après tout, le pis aller ſera de la publier moi-même. Il faut que le bien ſoit connu ; il n'importe par quelle voie. Notre ſiècle a beſoin de ces exemples : ce ſont des leçons pour l'humanité..... Cependant n'allons pas être vertueux en dupe, nous deſſaiſir de Clarice, avant que d'être sûr de la Préſidente. Voyons ce que le vin de Champagne & le ſommeil auront produit.

En réfléchiſſant ainſi ſur ſa conduite, le Philoſophe s'habilla. L'induſtrieux Jaſmin ſe ſurpaſſa dans ſa coiffure.

L'habit gris de lin fut mis, devant le miroir, avec une ſecrète complaiſance ; & le Sage ſortit radieux, pour ſe rendre chez la Préſidente, qui le reçut avec un cri de ſurpriſe. Mais paſſant tout à coup de la joie à la confuſion : Je reconnois, dit-elle, la couleur favorite de Clarice : vous êtes attentif à étudier ſes goûts. Allez, Ariſte, allez faire valoir les ſoins que vous prenez de lui plaire ; ils auront ſans doute leur prix. Mon ingénuité naturelle, répondit le Philoſophe, ne me permet pas de vous diſſimuler que, dans le choix de cette couleur, je n'ai ſuivi que ſon caprice. Je ferai plus, Madame, j'avouerai que mon premier déſir a été de plaire à ſes yeux. Le plus ſage n'eſt pas ſans foibleſſe ; & quand une femme nous prévient par des attentions flatteuſes, il eſt difficile de n'en être pas touché. Mais que ma reconnoiſſance eſt affoiblie ! je me le reproche, Madame, & vous devez vous le

reprocher. — Ah ! Philoſophe, que n'eſt-il vrai ! Mais ce gris de lin confond mes idées. — Eh bien, Madame, je l'ai pris à regret, je vais le quitter avec joie ; & ſi ma première ſimplicité..... — Non, demeurez, je vous trouve charmant. Mais que dis-je ? Ah ! qu'on eſt heureux d'être ſi beau ! Ariſte, que ne ſuis-je belle ! — Eh quoi ! Madame, ne ſavez-vous pas que la laideur & la beauté n'exiſtent que dans l'opinion ? Rien n'eſt beau, rien n'eſt laid en ſoi. La beauté d'un pays n'eſt rien moins que la beauté d'un autre ; autant d'hommes, autant de goûts. Vous me flattez, dit la Préſidente avec une pudeur enfantine, & faiſant ſemblant de rougir ; mais je ne ſais que trop, hélas ! que je n'ai rien de beau que l'ame. — Eh bien, n'eſt-ce pas la beauté par excellence, la ſeule digne de toucher un cœur ? — Ah ! Philoſophe, croyez-moi, cette beauté ſeule a peu de charmes. — Elle en a peu ſans

doute pour le vulgaire ; mais, encore une fois, vous n'en êtes pas réduite là. N'est-ce rien qu'un air noble, un regard imposant, une physionomie de caractère ? Et depuis quand la majesté n'est-elle plus la reine des graces ? — Et mon embonpoint, qu'en dites-vous ? —Ah ! Madame, l'embonpoint, qui est un excès parmi nous, est une beauté en Asie. Croyez-vous, par exemple, que les Turcs ne se connoissent pas en femmes ? Eh bien, toutes ces tailles élégantes qu'on admire à Paris, ne seroient pas même reçues dans le sérail du Grand Seigneur ; & le Grand Seigneur n'est pas dupe. En un mot, la santé brillante est la mère des plaisirs, & l'embonpoint en est le symbole. — Vous réussirez à me faire croire que ma graisse ne me messied point. Mais ce nez qui ne finit pas, & qui va toujours devant mon visage ? — Eh ! bon Dieu, de quoi vous plaignez-vous ? Est-ce que les nez des Dames Romaines finis-

soient ? Voyez tous les bustes antiques.
— Au moins n'avoient-elles pas cette grande bouche & ces grosses lèvres.
— Les grosses lèvres, Madame, sont le charme des beautés Africaines : ce sont comme deux coussins où la douce & tendre volupté repose. A l'égard d'une bouche bien fendue, je ne connois rien qui donne à la physionomie plus d'ouverture & de gaieté. — Il est vrai, quand les dents sont belles ; mais, par malheur.... — Allez à Siam ; les belles dents sont pour le peuple, & c'est une honte que d'en avoir. Ainsi, tout ce qu'on appelle beauté dépend du caprice des hommes ; & la seule beauté réelle est l'objet qui nous a charmé. Serois-je la vôtre, mon cher Philosophe ? lui demanda la Présidente en se couvrant de son éventail. — Pardon, Madame, si j'hésite. Ma délicatesse me rend timide ; & je fais profession d'un désintéressement qui ne vous est pas assez connu encore, pour

être au-dessus du soupçon. Vous m'avez parlé de dix mille écus de rente ; & cet article me fait trembler. — Allez, Monsieur, vous êtes trop juste pour m'attribuer des soupçons si bas : c'est Clarice qui vous arrête ; je vois vos détours : laissez-moi. — Oui, je vous laisse, pour aller m'acquitter de la parole que je viens de donner à Cléon. Il étoit congédié : il s'en est plaint à moi ; & je lui ai promis d'engager Clarice à lui accorder sa main. Croyez à présent que je l'aime. — Est-il possible ? Ah ! vous m'enchantez : je ne résiste point à ce sacrifice. Allez la voir ; je vous attends, ne me faites pas languir : ce soir nous quittons la campagne.

Je m'admire, disoit-il en s'en allant d'avoir l'audace de l'épouser : elle est affreuse, mais elle est riche. Il arrive chez Clarice ; il la trouve à sa toilette, & Cléon auprès d'elle, qui prit, en le voyant, le maintien d'un homme accablé. Ah ! le joli habit ! s'écria-t-elle ;

approchez donc que je vous voye. Il eſt délicieux, n'eſt-ce pas, Cléon? C'eſt moi, qui l'ai choiſi. Je le vois bien, Madame, répondit Cléon d'un air ſombre. Laiſſons ce badinage, interrompit le Philoſophe. Je viens me juſtifier d'un crime dont on m'accuſe, & remplir un devoir ſérieux. Cléon vous aime; vous l'avez aimé : il perd votre cœur, dit-il, & c'eſt moi qui en ſuis la cauſe. — Oui, Monſieur : pourquoi ce myſtère? Je viens de le lui déclarer. — Et moi, Madame, je vous déclare que je ne ferai point le malheur d'un homme eſtimable qui vous mérite, & qui meurt s'il ne vous obtient. Je vous aime autant qu'il peut vous aimer : c'eſt un aveu que je fais ſans honte; mais ſon inclination a, de plus que la mienne, la force invincible de l'habitude; & peut-être auſſi trouverai-je en moi-même des reſſources qu'il n'a pas en lui. Ah! l'homme étonnant! s'écria Cléon en embraſſant

le Philoſophe ; que vous dirai-je ? Vous me confondez. Il n'y a pas de quoi, reprit humblement Ariſte : votre généroſité m'a donné l'exemple ; je ne fais que vous imiter. Venez, Meſdames, dit Clarice à Lucinde & à Doris qu'elle vit paroître, venez être témoins du triomphe de la Philoſophie. Ariſte me cède à ſon rival, & ſacrifie ſon amour pour moi, au bonheur d'un homme qu'il connoît à peine. L'étonnement & l'admiration furent joués d'après nature ; & Ariſte, prenant la main de Clarice qu'il mit dans celle de Cléon, ſavouroit à longs traits, avec une orgueilleuſe modeſtie, les douceurs de l'adoration. Soyez heureux, leur dit-il, & ceſſez de vous étonner d'un effort qui, tout pénible qu'il eſt, a ſa récompenſe en lui-même. Que ſeroit-ce donc qu'un Philoſophe, ſi la vertu ne lui tenoit pas lieu de tout ? A ces mots, il ſe retira, comme pour ſe dérober à ſa gloire.

La Préſidente attendoit le Philoſophe. En eſt-ce fait ? lui demanda-t-elle. — Oui, Madame, ils ſont unis ; je ſuis à moi, & je ſuis à vous. — Ah ! je triomphe : vous êtes à moi : venez donc que je vous enchaîne. — Ah ! Madame, dit-il en tombant à ſes genoux, quel empire vous avez pris ſur moi ! O Socrate ! ô Platon ! qu'eſt devenu votre diſciple ? Le reconnoiſſez-vous encore dans cet état d'aviliſſement ? Comme il parloit ainſi, la Préſidente avoit pris un ruban couleur de roſe, qu'elle attachoit au cou du Sage ; & imitant Lucinde de l'Oracle, avec un air enfantin le plus plaiſant du monde, elle l'appeloit du nom de Charmant. Juſte Ciel ! que deviendrois-je, ſi quelqu'un ſavoit..... Ah ! Madame, diſoit-il, fuyons, éloignons-nous d'une ſociété qui nous obſerve ; épargnez-moi l'humiliation. — Qu'appelez-vous humiliation ? Je veux que vous faſſiez gloire à leurs yeux d'être

à moi, de porter ma chaîne. A ces mots, la porte s'ouvre; la Préſidente ſe lève, tenant le Philoſophe en leſſe. Le voilà, dit-elle à la compagnie qui l'environna tout à coup, le voilà cet homme ſi fier, qui ſoupire à mes genoux pour les beaux yeux de ma caſſette : je vous le livre ; mon rôle eſt joué. A ce tableau, le plafond retentit du nom de Charmant & de mille éclats de rire. Ariſte, s'arrachant les cheveux & déchirant ſes vêtemens de rage, ſe répandit en injures ſur la perfidie des femmes, & alla compoſer un livre contre ſon ſiècle, où il déclara hautement qu'il n'y avoit de ſage que lui.

LA BERGÈRE DES ALPES.

DANS les montagnes de Savoie, non loin de la route de Briançon à Modane, eſt une vallée ſolitaire, dont l'aſpect inſpire aux voyageurs une douce mélancolie. Trois collines en amphithéâtre, où ſont répandues de loin en loin quelques cabanes de paſteurs, des torrens qui tombent des montagnes, des bouquets d'arbres plantés çà & là, des pâturages toujours verts font l'ornement de ce lieu champêtre.

La Marquiſe de Fonroſe retournoit de France en Italie avec ſon époux. L'eſſieu de leur voiture ſe rompit; & comme le jour étoit ſur ſon déclin, il fallut chercher dans cette vallée un aſile où paſſer la nuit. Comme ils s'avançoient vers l'une des cabanes qu'ils avoient aperçues, ils virent un trou-

peau qui en prenoit la route, conduit par une Bergère dont la démarche les étonna. Ils approchent encore, & ils entendent une voix céleste, dont les accens plaintifs & touchans faisoient gémir les échos.

« Que le soleil couchant brille d'une » douce lumière ! C'est ainsi (disoit- » elle) qu'au terme d'une carrière pé- » nible, l'âme épuisée va se rajeunir » dans la source pure de l'immortalité. » Mais, hélas ! que le terme est loin, » & que la vie est lente» ! En disant ces mots, la Bergère s'éloignoit, la tête inclinée : mais la négligence de son attitude sembloit donner encoreà sa taille & à sa démarche plus de noblesse & de majesté.

Frappés de ce qu'ils voyoient, & plus encore de ce qu'ils venoient d'entendre, le Marquis & la Marquise de Fonrose doublèrent le pas pour atteindre cette Bergère qu'ils admiroient. Mais quelle fut leur surprise, lorsque,

ſous la coiffure la plus ſimple, ſous les plus humbles vêtemens, ils virent toutes les graces, toutes les beautés réunies ! Ma fille, lui dit la Marquiſe en voyant qu'elle les évitoit, ne craignez rien ; nous ſommes des voyageurs qu'un accident oblige à chercher dans ces cabanes un réfuge pour attendre le jour : voulez-vous bien nous ſervir de guide ? Je vous plains, Madame, lui dit la Bergère en baiſſant les yeux & en rougiſſant ; ces cabanes ſont habitées par des malheureux, & vous y ſerez mal logée. Vous y logez ſans doute vous-même, reprit la Marquiſe ; & je puis bien ſupporter une nuit les incommodités que vous ſouffrez toujours. Je ſuis faite pour cela, dit la Bergère avec une modeſtie charmante. Non, certainement, dit M. de Fonroſe qui ne put diſſimuler plus long-temps l'émotion qu'elle lui cauſoit ; non, vous n'êtes pas faite pour ſouffrir ; & la fortune eſt bien injuſte ! Eſt-il poſſible, aimable

aimable personne, que tant de charmes soient ensevelis dans ce désert, sous ces habits ? La fortune, Monsieur, reprit Adélaïde (c'étoit le nom de la Bergère), la fortune n'est cruelle que lorsqu'elle nous ôte ce qu'elle nous a donné. Mon état a ses douceurs, pour qui n'en connoît pas d'autres ; & l'habitude vous fait des besoins que n'éprouvent pas les Pasteurs. Cela peut être, dit le Marquis, pour ceux que le Ciel a fait naître dans cette condition obscure ; mais vous, fille étonnante, vous que j'admire, vous qui m'enchantez, vous n'êtes pas née ce que vous êtes : cet air, cette démarche, cette voix, ce langage, tout vous trahit. Deux mots que vous venez de dire annoncent un esprit cultivé, une ame noble. Achevez, apprenez-nous quel malheur a pu vous réduire à cet étrange abaissement. Pour un homme dans l'infortune, répondit Adélaïde, il y a mille moyens d'en sortir ; pour

une femme, vous le savez, il n'y a de ressource honnête que dans la servitude ; & dans le choix des maîtres, on fait bien, je crois, de préférer les bonnes gens. Vous allez voir les miens ; vous serez charmés de l'innocence de leur vie, de la candeur, de la simplicité, de l'honnêteté de leurs mœurs.

Comme elle parloit ainsi, on arrive à la cabane. Elle étoit séparée par une cloison de l'étable où l'inconnue fit entrer ses moutons, en les comptant avec l'attention la plus sérieuse, & sans daigner s'occuper davantage des étrangers qui la contemploient. Un vieillard & sa femme, tels qu'on nous peint Philémon & Baucis, vinrent au devant de leurs hôtes, avec cette honnêteté villageoise qui nous rappelle l'âge d'or. Nous n'avons à vous offrir, dit la bonne femme, que de la paille fraîche pour lit, du laitage, du fruit, & du pain de seigle pour nourriture ; mais le peu que le Ciel nous donne, nous

le partagerons avec vous de bon cœur. Les voyageurs, en entrant dans la cabane, furent surpris de l'air d'arrangement que tout y respiroit. La table étoit d'une seule planche du noyer le plus poli; on se miroit dans l'émail des vases de terre destinés au laitage. Tout présentoit l'image d'une pauvreté riante, & des premiers besoins de la nature agréablement satisfaits. C'est notre chère fille, dit la bonne femme, qui prend soin du ménage. Le matin, avant que son troupeau s'éloigne dans la campagne, & tandis qu'il commence à paître, autour de la maison, l'herbe couverte de rosée, elle lave, nettoie, arrange tout avec une adresse qui nous enchante. Quoi! dit la Marquise, cette Bergère est votre fille? Ah! Madame, plût au Ciel! s'écria la bonne vieille: c'est mon cœur qui la nomme ainsi, car j'ai pour elle l'amour d'une mère; mais je ne suis pas assez heureuse pour l'avoir porté dans mon sein; nous ne sommes pas

dignes de l'avoir fait naître. — Qui eſt-elle donc ? d'où vient-elle ? & quel malheur l'a réduite à la condition des Bergers ? — Tout cela nous eſt inconnu. Il y a quatre ans qu'elle vint, en habit de payſanne, s'offrir pour garder nos troupeaux : nous l'aurions priſe pour rien, tant ſa bonne mine & la douceur de ſa parole nous gagnoient le cœur à l'un & à l'autre. Nous nous doutâmes qu'elle n'étoit pas une villageoiſe ; mais nos queſtions l'affligeoient, & nous crûmes devoir nous en abſtenir. Ce reſpect n'a fait qu'augmenter à meſure que nous avons mieux connu ſon ame : mais plus nous voulons nous abaiſſer devant elle, plus elle s'humilie devant nous. Jamais fille n'a eu pour ſes père & mère des attentions plus ſoutenues, ni des empreſſemens plus tendres. Elle ne peut nous obéir, car nous n'avons garde de lui commander : mais il ſemble qu'elle nous devine ; & tout ce que nous pouvons ſouhaiter, eſt fait avant

que nous nous apercevions qu'elle y pense. C'eſt un Ange deſcendu parmi nous, pour conſoler notre vieilleſſe. Et que fait-elle actuellement dans l'étable ? demanda la Marquiſe. — Elle donne au troupeau une litière fraîche ; elle trait le lait des brebis & des chèvres. Il ſemble que ce laitage, preſſé de ſa main, en devienne plus délicat : moi, qui vais le vendre à la ville, je ne puis ſuffire au débit : on le trouve délicieux. Cette chère enfant s'occupe, en gardant ſon troupeau, à des ouvrages de paille & d'oſier que tout le monde admire. Je voudrois que vous viſſiez avec quelle adreſſe elle entrelace le jonc flexible. Tout devient précieux ſous ſes doigts. Vous voyez, Madame, pourſuivit la bonne vieille, vous voyez ici l'image d'une vie aiſée & tranquille : c'eſt elle qui nous la procure. Cette fille céleſte n'eſt occupée qu'à nous rendre heureux. Eſt-elle heureuſe elle-même ? demanda Monſieur de Fonroſe.

Elle tâche de nous le perſuader, reprit le vieillard ; mais j'ai fait ſouvent apercevoir à ma femme, qu'en revenant du pâturage, elle avoit les yeux mouillés de larmes, & l'air du monde le plus affligé. Dès qu'elle nous voit, elle affecte de ſourire ; mais nous voyons bien qu'elle a quelque peine qui la conſume : nous n'oſons la lui demander. Ah ! Madame, dit la vieille femme, quelle pitié me fait cet enfant, lorſqu'elle s'obſtine à mener paître ſes troupeaux, malgré la pluie & la gelée ! Cent fois je me ſuis miſe à genoux pour obtenir qu'elle me laiſſât prendre ſa place : ma prière a été inutile. Elle s'en va au lever du ſoleil, & revient le ſoir, tranſie de froid. Jugez, me dit-elle avec tendreſſe, ſi je vous laiſſerai quitter votre foyer, & vous expoſer, à votre âge, aux rigueurs de la ſaiſon. A peine y puis-je réſiſter moi-même. Cependant elle apporte ſous ſon bras le bois dont nous nous chauffons ; &

quand je me plains de la fatigue qu'elle ſe donne : Laiſſez, laiſſez, dit-elle, ma bonne mère ; c'eſt par l'exercice que je me garantis du froid : le travail eſt fait pour mon âge. Enfin, Madame, elle eſt bonne autant qu'elle eſt belle ; & mon mari & moi nous n'en parlons jamais que les larmes aux yeux. Et ſi on vous l'enlevoit ? demanda la Marquiſe. Nous perdrions, interrompit le vieillard, tout ce que nous avons de plus cher au monde ; mais ſi elle devoit être heureuſe, nous mourrions contens, avec cette conſolation. Hélas! oui, reprit la vieille en verſant des pleurs, que le Ciel lui accorde une fortune digne d'elle, s'il eſt poſſible ! Mon eſpérance étoit que cette main ſi chère me fermeroit les yeux ; mais je l'aime plus que ma vie. Son arrivée les interrompit.

Elle parut avec un ſeau de lait d'une main, de l'autre un panier de fruits ; & après les avoir ſalués avec une grace

charmante, elle se mit à vaquer au soin du ménage, comme si personne ne s'occupoit d'elle. Vous vous donnez bien de la peine, ma chère, enfant, lui dit la Marquise. Je tâche, Madame, répondit-elle, de remplir l'intention de mes maîtres, qui désirent vous recevoir de leur mieux. Vous ferez, poursuivit-elle en déployant sur la table un linge grossier, mais d'une extrême blancheur, vous ferez un repas frugal & champêtre. Ce pain n'est pas le plus beau du monde, mais il a beaucoup de saveur ; les œufs sont frais, le laitage est bon, & les fruits que je viens de cueillir, sont tels que la saison les donne. La diligence, l'attention, les graces nobles & décentes avec lesquelles cette Bergère merveilleuse leur rendoit tous les devoirs de l'hospitalité, le respect qu'elle marquoit à ses maîtres, soit qu'elle leur adressât la parole, soit qu'elle cherchât à lire dans leurs yeux ce qu'ils désiroient qu'elle fît,

tout cela pénétroit d'étonnement & d'admiration M. & Madame de Fonroſe. Dès qu'ils furent couchés ſur le lit de paille fraîche qu'elle avoit préparé elle-même, Notre aventure tient du prodige, ſe dirent-ils l'un à l'autre; il faut éclaircir ce myſtère ; il faut emmener avec nous cette enfant.

Au point du jour, l'un des gens qui avoient paſſé la nuit à faire réparer leur voiture, vint les avertir qu'elle étoit en état. Madame de Fonroſe, avant de partir, fit appeler la Bergère. Sans vouloir pénétrer, lui dit-elle, le ſecret de votre naiſſance & la cauſe de votre infortune, tout ce que je vois, tout ce que j'entends m'intéreſſe à vous. Je vois que votre courage vous a élevée au deſſus du malheur, & que vous vous êtes fait des ſentimens conformes à votre condition préſente : vos charmes & vos vertus la rendent reſpectable ; mais elle eſt indigne de vous. Je puis, aimable inconnue, vous faire

un meilleur ſort : les intentions de mon mari s'accordent parfaitement avec les miennes. Je tiens à Turin un état conſidérable ; il me manque une amie, & je croirai rapporter de ces lieux un tréſor ineſtimable, ſi vous voulez m'accompagner. Ecartez de la propoſition, de la prière que je vous fais, toute idée de ſervitude : je ne vous crois pas faite pour cet état ; mais quand ma prévention me tromperoit, j'aime mieux vous élever au-deſſus de votre naiſſance, que de vous laiſſer au-deſſous. Je vous le répète, c'eſt une amie que je veux m'attacher. Du reſte, ne ſoyez pas en peine du ſort de ces bonnes gens : il n'eſt rien que je ne faſſe pour les dédommager de votre perte : au moins auront-ils de quoi finir doucement leur vie dans l'aiſance de leur état ; & c'eſt de vos mains qu'ils recevront les bienfaits que je leur deſtine. Les vieillards, préſens à ce diſcours, baiſant les mains de la Marquiſe & ſe

proſternant à ſes genoux, conjuroient la jeune inconnue d'accepter ces offres généreuſes, lui repréſentoient, en verſant des larmes, qu'ils étoient au bord du tombeau, qu'elle n'avoit d'autre conſolation que de les rendre heureux dans leur vieilleſſe, & qu'à leur mort, livrée à elle-même, leur demeure deviendroit pour elle une effrayante ſolitude. La Bergère, en les embraſſant, mêla ſes larmes avec les leurs : elle rendit graces aux bontés de M. & de Madame de Fonroſe, avec une ſenſibilité qui l'embelliſſoit encore. Je ne puis, dit-elle, accepter vos bienfaits. Le Ciel a marqué ma place, & ſa volonté s'accomplit; mais vos bontés ont gravé dans mon ame des traits qui ne s'effaceront jamais. Le nom reſpectable de Fonroſe ſera ſans ceſſe préſent à mon eſprit. Il ne me reſte qu'une grace à vous demander, dit-elle en rougiſſant & en baiſſant les yeux : c'eſt de vouloir bien renfermer cette aventure dans un

éternel ſilence, & laiſſer à jamais ignorer au monde le ſort d'une inconnue qui veut vivre & mourir dans l'oubli. M. & Madame de Fonroſe, attendris & affligés, redoublèrent mille fois leurs inſtances : elle fut inébranlable ; & les vieillards, les voyageurs, & la Bergère ſe ſéparèrent les larmes aux yeux.

Pendant la route, M. & Madame de Fonroſe ne s'occupèrent que de cette aventure. Ils croyoient avoir fait un ſonge. L'imagination remplie de cette eſpèce de roman, ils arrivent à Turin. On ſe doute bien que le ſilence ne fut pas gardé ; & ce fut un ſujet inépuiſable de réflexions & de conjectures. Le jeune Fonroſe, préſent à ces entretiens, n'en perdit pas une circonſtance. Il étoit dans l'âge où l'imagination eſt la plus vive, & le cœur le plus ſuſceptible d'attendriſſement ; mais c'étoit un de ces caractères dont la ſenſibilité ne ſe manifeſte point au dehors, d'autant plus violemment agités, quand

ils viennent à l'être, que le sentiment qui les affecte ne s'affoiblit par aucune espèce de dissipation. Tout ce que l'on entend raconter des charmes, des vertus, & des malheurs de la Bergère de Savoie, allume dans son ame le plus ardent désir de la voir. Il s'en fait une image qui lui est sans cesse présente; il lui compare tout ce qu'il voit, & tout ce qu'il voit s'efface auprès d'elle. Mais plus son impatience redouble, plus il a soin de la dissimuler. Le séjour de Turin lui est odieux. La vallée qui cache au monde son plus bel ornement, attire son ame tout entière. C'est là que le bonheur l'attend. Mais si son projet est connu, il y voit les plus grands obstacles. On ne consentira jamais au voyage qu'il médite: c'est une folie de jeune homme dont on appréhendera les conséquences; la Bergère elle-même, effrayée de ses poursuites, ne manquera pas de s'y dérober; il la perd s'il en est connu.

D'après toutes ces réflexions, qui l'occupoient depuis trois mois, il prend la réſolution de tout quitter pour elle, d'aller, ſous l'habit de Paſteur, la chercher dans la ſolitude, & d'y mourir, ou de l'en tirer.

Il diſparoît : on ne le revoit point. Ses parens qui l'attendent, en ont d'abord de l'inquiétude; leur crainte augmente chaque jour. Leur attente trompée jette la déſolation dans la famille; l'inutilité des recherches met le comble à leur déſeſpoir. Une querelle, un aſſaſſinat, tout ce qu'il y a de plus ſiniſtre ſe préſente à leur penſée ; & ſes parens infortunés finiſſent par pleurer la mort de ce fils, leur unique eſpérance. Tandis que ſa famille eſt dans le deuil, Fonroſe, ſous l'habit d'un Pâtre, ſe préſente aux habitans des hameaux voiſins de la vallée qu'on ne lui avoit que trop bien décrite. Son ambition eſt remplie : on lui confie le ſoin d'un troupeau.

Les premiers jours, il le laiſſe errer à l'aventure, uniquement attentif à découvrir les lieux où la Bergère menoit le ſien. Ménageons, diſoit-il, la timidité de cette belle ſolitaire : ſi elle eſt malheureuſe, ſon cœur a beſoin de conſolation ; ſi elle n'a que de l'éloignement pour le monde, & que le goût d'une vie tranquille & innocente la retienne dans ces lieux, elle y doit éprouver des momens d'ennui, & déſirer une ſociété qui l'amuſe ou qui la conſole : laiſſons-lui rechercher la mienne. Si je parviens à la lui rendre agréable, ce ſera bientôt pour elle un beſoin ; alors je prendrai conſeil de la ſituation de ſon ame. Après tout, nous voilà ſeuls dans l'univers, & nous ſerons tout l'un pour l'autre. De la confiance à l'amitié il n'y a pas loin, & de l'amitié à l'amour, le pas eſt encore plus gliſſant à notre âge. Et quel âge avoit Fonroſe, quand il raiſonnoit ainſi ? Fonroſe avoit dix-huit ans ; mais

trois mois de réflexion ſur le même objet développent bien les idées.

Tandis qu'il ſe livroit à ſes penſées, les yeux errans dans la campagne, il entend de loin cette voix dont on lui avoit vanté les charmes. L'émotion qu'elle lui cauſa fut auſſi vive que ſi elle avoit été imprévue. « C'eſt ici, » diſoit la Bergère dans ſes chants » plaintifs, c'eſt ici que mon cœur » jouit de l'unique bien qui lui reſte. » Ma douleur a des délices pour mon » ame ; je préfère ſon amertume aux » douceurs trompeuſes de la joie ». Ces accens déchiroient le cœur ſenſible de Fonroſe. Quelle peut être, diſoit-il, la cauſe du chagrin qui la conſume ? qu'il ſeroit doux de la conſoler ! Un eſpoir plus doux encore oſoit à peine flatter ſes déſirs. Il craignit d'alarmer la Bergère, s'il ſe livroit imprudemment à l'impatience de la voir de près ; & pour la première fois c'étoit aſſez de l'avoir entendue. Le lende-

main, il ſe rendit au pâturage; & après avoir obſervé la route qu'elle avoit priſe, il fut ſe placer au pied d'un rocher, qui, le jour précédent, lui répétoit les ſons de cette voix touchante. J'ai oublié de dire que Fonroſe, à la plus jolie figure du monde, joignoit des talens que ne néglige pas la jeune nobleſſe d'Italie. Il jouoit du hautbois comme *Beſuzzi*, dont il avoit pris les leçons, & qui faiſoit alors les plaiſirs de l'Europe. Adélaïde, plus profondément enſevelie dans ſes affligeantes idées, n'avoit point encore fait entendre ſa voix; & les échos gardoient le ſilence. Tout à coup ce ſilence fut interrompu par les ſons plaintifs du hautbois de Fonroſe. Ces ſons inconnus excitèrent dans l'ame d'Adélaïde une ſurpriſe mêlée de trouble. Les gardiens des troupeaux errans ſur ces collines ne lui avoient jamais fait entendre que les ſons des trompes ruſtiques. Immobile & attentive, elle

cherche des yeux qui peut former de ſi doux accords. Elle aperçoit de loin un jeune Pâtre aſſis dans le creux d'un rocher, au pied duquel paiſſoit ſon troupeau. Elle approche, pour le mieux entendre. Voyez, dit-elle, ce que peut le ſeul inſtinct de la nature! L'oreille indique à ce Berger toutes les fineſſes de l'art. Peut-on donner des ſons plus purs? quelle délicateſſe dans les inflexions! quelle variété dans les nuances! Que l'on diſe, après cela, que le goût n'eſt pas un don naturel. Depuis qu'Adélaïde habitoit cette ſolitude, c'étoit la première fois que ſa douleur, ſuſpendue par une diſtraction agréable, livroit ſon ame à la douce émotion du plaiſir. Fonroſe, qui l'avoit vue s'approcher & s'aſſeoir auprès d'un ſaule pour l'entendre, n'avoit pas fait ſemblant de s'en apercevoir. Il ſaiſit ſans affectation le moment de ſa retraite, & meſura la marche de ſon troupeau, de manière à la rencontrer ſur la pente

de la colline où ſe croiſoient leurs chemins. Il ne fit que jeter un regard ſur elle, & continua ſa route, comme n'étant occupé que du ſoin de ſon troupeau. Mais que de beautés ce regard avoit parcourues ! quels yeux ! quelle bouche divine ! que ces traits, ſi nobles & ſi touchans dans leur langueur, étoient plus raviſſans, ſi l'amour les animoit ! On voyoit bien que la douleur ſeule avoit terni, dans leur printemps, les roſes de ſes belles joues ; mais de tant de charmes, celui qui l'avoit le plus vivement ému, étoit l'élégance noble de ſa taille & de ſa démarche : à la ſoupleſſe de ſes mouvemens, on croyoit voir un jeune cèdre, dont la tige droite & flexible cède mollement aux zéphyrs. Cette image, que l'amour venoit de graver en traits de flamme dans ſa mémoire, s'empara de tous ſes eſprits. Qu'ils me l'ont peinte foiblement, diſoit-il, cette beauté inconnue à la terre, dont elle

mérite les adorations ! & c'eſt un déſert qu'elle habite ! & c'eſt le chaume qui la couvre ! Elle qui devoit voir les Rois à ſes genoux, s'occupe du ſoin d'un vil troupeau ! Sous quels vêtemens s'eſt-elle offerte à ma vue ! elle embellit tout, & rien ne la dépare. Cependant quel genre de vie pour un corps auſſi délicat ! des alimens groſſiers, un climat ſauvage, de la paille pour lit, grand Dieu ! & pour qui ſont faites les roſes ? Oui, je veux la tirer de cette condition trop malheureuſe & trop indigne d'elle. Le ſommeil interrompit ſes réflexions, mais n'effaça point cette image. Adélaïde, de ſon côté, ſenſiblement frappée de la jeuneſſe, de la beauté de Fonroſe, ne ceſſoit d'admirer les caprices de la fortune. Où la nature va-t-elle raſſembler, diſoit-elle, tant de talens & tant de graces ! Mais, hélas ! ces dons, qui ne lui ſont qu'inutiles, feroient peut-être ſon malheur dans un état plus

élevé. Quels maux la beauté ne cauſe-t-elle pas dans le monde ! malheureuſe ! eſt-ce à moi d'y attacher quelque prix ? La réflexion déſolante vint empoiſonner dans ſon ame le plaiſir qu'elle avoit goûté : elle ſe reprocha d'y avoir été ſenſible, & réſolut de s'y refuſer à l'avenir. Le lendemain, Fonroſe crut s'apercevoir qu'elle évitoit ſon approche. Il tomba dans une triſteſſe mortelle. Se douteroit-elle de mon déguiſement ? diſoit-il, me ſerois-je trahi moi-même ? Cette inquiétude l'occupa tout le long du jour, & ſon hautbois fut négligé. Adélaïde n'étoit pas ſi loin, qu'elle ne pût bien l'entendre ; & ſon ſilence l'étonna. Elle ſe mit à chanter elle-même. « Il ſem-
» ble, diſoit ſa chanſon, que tout ce
» qui m'environne partage mes ennuis :
» les oiſeaux ne font entendre que de
» triſtes accens, l'écho me répond par
» des plaintes, les zéphyrs gémiſſent
» parmi ces feuillages, le bruit des

» ruiſſeaux imite mes ſoupirs ; on di-
» roit qu'ils roulent des pleurs ». Fon-
roſe, attendri par ces chants, ne put
s'empêcher d'y répondre. Jamais con-
cert ne fut plus touchant que celui
de ſon hautbois avec la voix d'Adé-
laïde. O Ciel ! dit-elle, eſt-ce un en-
chantement ? je n'oſe en croire mon
oreille : ce n'eſt pas un Berger, c'eſt
un Dieu que je viens d'entendre. Le
ſentiment naturel de l'harmonie peut-
il inſpirer ces accords ? Comme elle
parloit ainſi, une mélodie champêtre,
ou plutôt céleſte, fit retentir le vallon.
Adélaide crut voir réaliſer les prodiges
que la Poéſie attribue à la Muſique, ſa
brillante ſœur. Confuſe, interdite, elle
ne ſavoit ſi elle devoit ſe dérober ou
ſe livrer à cet enchantement. Mais elle
aperçut le Berger qu'elle venoit d'en-
tendre, raſſemblant ſon troupeau pour
regagner ſa cabane. Il ignore, dit-elle,
le charme qu'il répand autour de lui ;
ſon ame ſimple n'en eſt pas plus vaine ;

il n'attend pas même les éloges que je lui dois. Tel eſt le pouvoir de la Muſique ; c'eſt le ſeul des talens qui jouiſſe de lui-même ; tous les autres veulent des témoins. Ce don du Ciel fut accordé à l'homme dans l'innocence : c'eſt le plus pur de tous les plaiſirs. Hélas ! c'eſt le ſeul que je goûte encore ; & je regarde ce Berger comme un nouvel écho qui vient répondre à ma douleur.

Les jours ſuivans, Fonroſe affecta de s'éloigner à ſon tour. Adélaïde en fut affligée. Le ſort, dit-elle, ſembloit m'avoir ménagé cette foible conſolation : je m'y ſuis livrée trop aiſément ; & pour me punir, il m'en prive. Un jour enfin, qu'ils ſe rencontrèrent ſur le penchant de la colline, Berger, lui dit-elle, menez-vous bien loin vos troupeaux ? Ces premières paroles d'Adélaïde causèrent à Fonroſe un ſaiſiſſement qui lui ôta preſque l'uſage de la voix. Je ne ſais, dit-il en héſitant :

ce n'eſt pas moi qui conduis mon troupeau; c'eſt mon troupeau qui me conduit moi-même : ces lieux lui ſont plus connus qu'à moi ; je lui laiſſe le choix des meilleurs pâturages. D'où êtes vous donc, lui demanda la Bergère ? J'ai vu le jour au delà des Alpes, répondit Fonroſe. Etes-vous né parmi les Paſteurs ? pourſuivit-elle. Puiſque je ſuis Paſteur, dit-il en baiſſant les yeux, il faut bien que je ſois né pour l'être. C'eſt de quoi je doute, reprit Adélaïde en l'obſervant avec attention. Vos talens, votre langage, votre air même, tout m'annonce que le ſort vous avoit mieux placé. Vous êtes bien bonne, reprit Fonroſe : mais eſt-ce à vous de croire que la nature refuſe tout aux Bergers ? Etes-vous née pour être Reine ? Adélaïde rougit à cette réponſe ; & changeant de propos, L'autre jour, dit-elle, au ſon du hautbois, vous avez accompagné mes chants avec un art qui ſeroit un prodige

dige dans un simple gardien de troupeaux. C'est votre voix qui en est un, reprit Fonrose, dans une simple Bergère. — Mais personne ne vous a-t-il instruit? — Je n'ai, comme vous, d'autres guides que mon cœur & mon oreille. Vous chantiez, j'étois attendri; ce que mon cœur sent, mon hautbois l'exprime, je lui inspire mon ame: voilà tout mon secret; rien au monde n'est plus facile. Cela est incroyable, dit Adélaïde. C'est ce que j'ai dit en vous écoutant, reprit Fonrose; cependant il a bien fallu croire. Que voulez-vous? la nature & l'amour se font un jeu quelquefois de réunir tout ce qu'ils ont de plus précieux dans la plus humble fortune, pour faire voir qu'il n'y a point d'état qu'ils ne puissent ennoblir. Pendant cet entretien, ils avançoient dans la vallée; & Fonrose, qu'un rayon d'espérance animoit, se mit à faire éclater dans les airs les sons brillants que le plaisir

inſpire. Ah ! de grace, dit Adélaïde, épargnez à mon ame l'image importune d'un ſentiment qu'elle ne peut goûter. Cette ſolitude eſt conſacrée à la douleur; ces échos ne ſont point accoutumés à répéter les accens d'une joie profane : ici tout gémit avec moi. J'ai de quoi m'y plaindre, reprit le jeune homme ; & ces mots, prononcés avec un ſoupir, furent ſuivis d'un long ſilence. Vous avez à vous plaindre ! reprit Adélaïde : eſt-ce des hommes ? eſt-ce du ſort ? Je ne ſais, dit-il; mais je ne ſuis pas heureux : ne m'en demandez pas davantage. Ecoutez, dit Adélaïde : le Ciel nous donne à l'un & à l'autre une conſolation dans nos peines; les miennes ſont comme un poids accablant dont mon cœur eſt oppreſſé. Qui que vous ſoyez, ſi vous connoiſſez le malheur, vous devez être compatiſſant, & je vous crois digne de ma confiance : mais promettez-moi qu'elle ſera mutuelle. Hé-

las ! dit Fonrose, mes maux sont tels que je serai peut-être condamné à ne les révéler jamais. Ce mystère ne fit que redoubler la curiosité d'Adélaïde. Rendez-vous demain, lui dit-elle, au pied de cette colline, sous ce vieux chêne touffu où vous m'avez entendue gémir. Là, je vous apprendrai des choses qui exciteront votre pitié. Fonrose passa la nuit dans une agitation mortelle. Son sort dépendoit de ce qu'il alloit apprendre. Mille pensées effrayantes venoient l'agiter tour à tour. Il appréhendoit sur-tout la confidence désespérante d'un amour malheureux & fidèle. Si elle aime, dit-il, je suis perdu.

Il se rendit au lieu indiqué. Il vit arriver Adélaïde. Le jour étoit couvert de nuages, & la nature en deuil sembloit présager la tristesse de leur entretien. Dès qu'ils furent assis au pied du chêne, Adélaïde parla ainsi : « Vous » voyez ces pierres que l'herbe com-

» mence à couvrir ; c'eſt le tombeau
» du plus tendre, du plus vertueux
» des hommes, à qui mon amour &
» mon imprudence ont coûté la vie.
» Je ſuis Françoiſe, d'une famille diſ-
» tinguée, & trop riche, pour mon mal-
» heur. Le Comte d'Oreſtan conçut
» pour moi l'amour le plus tendre ;
» j'y fus ſenſible, je le fus à l'excès.
» Mes parens s'opposèrent au pen-
» chant de nos cœurs ; & ma paſſion
» inſenſée me fit conſentir à un hy-
» men ſacré pour les âmes vertueuſes,
» mais déſavoué par les lois. L'Italie
» étoit alors le théâtre de la guerre.
» Mon époux y alloit joindre le corps
» qu'il devoit commander : je le ſuivis
» juſqu'à Briançon ; ma folle tendreſſe
» l'y retint deux jours malgré lui. Ce
» jeune homme plein d'honneur n'y
» prolongea ſon ſéjour qu'avec une
» extrême répugnance. Il me ſacrifioit
» ſon devoir ; mais que ne lui avois-
» je pas ſacrifié moi-même ? En un

» mot, je l'exigeai; il ne put résister
» à mes larmes. Il partit avec un pressentiment dont je fus moi-même effrayée. Je l'accompagnai jusques dans cette vallée, où je reçus ses adieux; & pour attendre de ses nouvelles, je retournai à Briançon. Peu de jours après, se répandit le bruit d'une bataille. Je doutois si d'Orestan s'y étoit trouvé; je le souhaitois pour sa gloire, je le craignois pour mon amour, quand je reçus de lui une lettre que je croyois bien consolante. Je serai tel jour, à telle heure, me disoit-il, dans la vallée & sous le chêne où nous nous sommes séparés; je m'y rendrai seul, je vous conjure d'aller m'y attendre seule: je ne vis encore que pour vous. Quel étoit mon égarement! Je n'aperçus dans ce billet que l'impatience de me revoir, & je m'applaudis de cette impatience. Je me rendis donc sous ce même chêne. D'Ores-

» tan arrive, & après le plus tendre
» accueil : Vous l'avez voulu, ma
» chère Adélaïde, me dit-il ; j'ai man-
» qué à mon devoir dans le moment
» le plus important de ma vie. Ce que
» je craignois est arrivé. La bataille
» s'est donnée ; mon régiment a chargé ;
» il a fait des prodiges de valeur ; &
» je n'y étois pas. Je suis déshonoré,
» perdu sans ressource. Je ne vous re-
» proche pas mon malheur ; mais je
» n'ai plus qu'un sacrifice à vous faire,
» & mon cœur vient le consommer.
» A ce discours, pâle, tremblante, &
» respirant à peine, je reçus mon époux
» dans mes bras. Je sentis mon sang
» se glacer dans mes veines, mes ge-
» noux ployèrent sous moi, & je tombai
» sans connoissance. Il profita de mon
» évanouissement, pour s'arracher de
» mon sein ; & bientôt je fus rappelée
» à la vie par le bruit du coup qui
» lui donna la mort. Je ne vous pein-
» drai point la situation où je me trou-

» vai ; elle eſt inexprimable ; & les lar-
» mes que vous voyez couler, les
» ſanglots qui étouffent ma voix, en
» ſont une trop foible image. Après
» avoir paſſé une nuit entière auprès
» de ce corps ſanglant, dans une dou-
» leur ſtupide, mon premier ſoin fut
» d'enſevelir avec lui ma honte : mes
» mains creusèrent ſon tombeau. Je
» ne cherche point à vous attendrir ;
» mais le moment où il fallut que
» la terre me ſéparât des triſtes reſtes
» de mon époux, fut mille fois plus
» affreux pour moi que ne peut l'être
» celui qui ſéparera mon corps de mon
» ame. Epuiſée de douleur & privée
» de nourriture, mes défaillantes mains
» employèrent deux jours à creuſer
» ce tombeau, avec des peines incon-
» cevables. Quand mes forces m'aban-
» donnoient, je me repoſois ſur le
» ſein livide & glacé de mon époux.
» Enfin je lui rendis les devoirs de la
» ſépulture ; & mon cœur lui promit

» d'attendre en ces lieux que le tré-
» pas nous réunît. Cependant la faim
» cruelle commençoit à dévorer mes
» entrailles deſſéchées. Je me fis un
» crime de refuſer à la nature les ſou-
» tiens d'une vie plus douloureuſe que
» la mort. Je changeai mes vêtemens
» en un ſimple habit de Bergère, &
» j'en embraſſai l'état, comme mon
» unique refuge. Depuis ce temps,
» toute ma conſolation eſt de venir
» pleurer ſur ce tombeau, qui ſera le
» mien. Vous voyez, pourſuivit-elle,
» avec quelle ſincérité je vous ouvre
» mon ame. Je puis avec vous déſor-
» mais pleurer en liberté; c'eſt un
» ſoulagement dont j'avois beſoin;
» mais j'attends de vous la même con-
» fiance. Ne croyez pas m'avoir abuſée.
» Je vois clairement que l'état de Paſ-
» teur vous eſt auſſi étranger & plus
» nouveau qu'à moi. Vous êtes jeune,
» peut-être ſenſible; &, ſi j'en crois
» mes conjectures, nos malheurs ont

» eu la même ſource, & comme moi
» vous avez aimé. Nous n'en ſerons
» que plus compatiſſans l'un pour l'au-
» tre. Je vous regarde comme un ami
» que le Ciel, touché de mes maux,
» daigne m'envoyer dans ma ſolitude.
» Regardez-moi comme une amie ca-
» pable de vous donner, ſinon des con-
» ſeils ſalutaires, au moins des exem-
» ples conſolans ».

Vous me pénétrez, lui dit Fonroſe, accablé de ce qu'il venoit d'entendre; & quelque ſenſibilité que vous me ſuppoſiez, vous êtes bien loin d'imaginer l'impreſſion que m'a faite le recit de vos malheurs. Hélas! que ne puis-je y répondre avec cette confiance que vous me témoignez, & dont vous êtes ſi digne! Mais je vous l'ai dit, je l'avois prévu; telle eſt la nature de mes peines, qu'un ſilence éternel doit les renfermer au fond de mon cœur. Vous êtes bien malheureuſe! ajouta-t-il, avec un profond ſoupir; je ſuis encore

plus malheureux : c'eſt tout ce que je puis vous dire. Ne vous offenſez pas de mon ſilence : il m'eſt affreux d'y être condamné. Compagnon aſſidu de tous vos pas, j'adoucirai vos travaux, je partagerai toutes vos peines; je vous verrai pleurer ſur cette tombe; j'y mêlerai mes larmes à vos pleurs. Vous ne vous repentirez point d'avoir dépoſé vos ennuis dans un cœur, hélas! trop ſenſible. Je m'en repens dès à préſent, dit-elle avec confuſion; & tous les deux, les yeux baiſſés, ſe retirèrent en ſilence. Adélaïde, en quittant Fonroſe, crut voir ſur ſon viſage l'empreinte d'une douleur profonde. J'ai renouvelé, diſoit-elle, le ſentiment de ſes peines; & quelle en doit être l'horreur, puiſqu'il ſe croit encore plus malheureux que moi!

Dès ce jour, plus de chant, plus d'entretien ſuivi entre Fonroſe & Adelaïde. Ils ne ſe cherchoient ni ne s'é-

vitoient l'un l'autre : des regards où la consternation étoit peinte, faisoient presque leur unique langage. S'il la trouvoit pleurant sur le tombeau de son époux, le cœur saisi de pitié, de jalousie, & de douleur, il la contemploit en silence, & répondoit à ses sanglots par de profonds gémissemens.

Deux mois s'étoient écoulés dans cette situation pénible; & Adélaïde voyoit la jeunesse de Fonrose se flétrir comme une fleur. Le chagrin qui le consumoit, l'affligeoit elle-même d'autant plus vivement, que la cause lui en étoit inconnue. Elle étoit bien éloignée de soupçonner qu'elle en fût l'objet. Cependant, comme il est naturel que deux sentimens qui partagent un ame, s'affoiblissent l'un l'autre, les regrets d'Adélaïde sur la mort de d'Olsan, devenoient moins vifs chaque jour, à mesure qu'elle se livroit davantage à la pitié que lui inspiroit Fonrose. Elle étoit bien sûre que cette pitié

n'avoit rien que d'innocent : il ne lui vint pas même dans l'idée de s'en défendre ; & l'objet de ce ſentiment généreux, ſans ceſſe préſent à ſa vue, le réveilloit à chaque inſtant. La langueur où étoit tombé ce jeune homme devint telle, qu'Adélaïde ne crut pas devoir le laiſſer plus long-temps livré à lui-même. Vous périſſez, lui dit-elle, & vous ajoutez à mes douleur celle de vous voir vous conſumer d'ennui ſous mes yeux, ſans pouvoir y apporter remède. Si le récit des imprudences de ma jeuneſſe ne vous a pas inſpiré pour moi du mépris, ſi l'amitié la plus pure & la plus tendre vous eſt chère, enfin ſi vous ne voulez pas me rendre plus malheureuſe que je ne l'étois avant de vous avoir connu, confiez-moi la cauſe de vos peines : vous n'avez que moi dans le monde pour vous aider à les ſoutenir. Votre ſecret fût-il plus important que le mien, ne craignez point que je le répande. La mort de

mon époux a mis un abîme entre le monde & moi ; & la confidence que j'exige sera bientôt ensevelie dans cette tombe, où la douleur me conduit à pas lents. J'espère vous y précéder, dit Fonrose en fondant en larmes. Laissez-moi finir ma déplorable vie, sans vous laisser après moi le reproche d'en avoir abrégé le cours. — O Ciel ! qu'entends-je ? s'écrie-t-elle éperdue. Qui, moi ? j'aurois contribué aux maux qui vous accablent ! Achevez, vous me percez le cœur. Qu'ai-je fait ? qu'ai-je dit ? Hélas ! je tremble ! O Ciel, ne m'as-tu mise au monde que pour y faire des malheureux ? Parlez, vous dis-je ; il n'est plus temps de me cacher qui vous êtes : vous en avez trop dit, pour dissimuler plus long-temps. — Eh bien, je suis.... je suis Fonrose, le fils des voyageurs que vous avez pénétrés d'admiration & de respect. Tout ce qu'ils ont raconté de vos vertus & de vos char-

mes, m'a inſpiré le deſſein fatal de venir vous voir ſous ce déguiſement. J'ai laiſſé ma famille dans la déſolation, croyant m'avoir perdu & pleurant mon trépas. Je vous ai vue; je ſais ce qui vous attache en ces lieux; je ſais que le ſeul eſpoir qui me reſte, eſt d'y mourir en vous adorant. Epargnez-moi des conſeils inutiles & d'injuſtes reproches. Ma réſolution eſt auſſi ferme, auſſi inébranlable que la vôtre. Si, en trahiſſant mon ſecret, vous troubliez les derniers momens d'une vie qui s'éteint, vous auriez inutilement un tort avec moi, qui n'en aurai jamais avec vous.

Adélaïde confondue tâcha de calmer le déſeſpoir où ce jeune homme étoit plongé. Rendons, dit-elle, à ſes parens le ſervice de le rappeler à la vie; ſauvons leur unique eſpérance : le Ciel m'offre cette occaſion de reconnoître leurs bontés. Ainſi, loin de l'effaroucher par une rigueur déplacée, tout

ce que la pitié a de plus tendre, tout ce que l'amitié a de plus consolant fut mis en usage pour le calmer.

Ange du Ciel, s'écria Fonrose, je sens toute la répugnance que vous avez à faire un malheureux : votre cœur est à celui qui repose dans ce tombeau ; je vois que rien ne peut vous en détacher ; je vois combien votre vertu est ingénieuse à me cacher mon malheur ; je le sens dans toute son étendue, j'en suis accablé ; mais je vous le pardonne. Votre devoir est de ne m'aimer jamais ; le mien est de vous adorer toujours.

Impatiente d'exécuter le dessein qu'elle avoit conçu, Adélaïde arrive dans la cabane. Mon père, dit-elle à son vieux maître, vous sentez-vous la force de faire le voyage de Turin ? J'ai besoin de quelqu'un de confiance pour donner à M. & à Madame de Fonrose l'avis le plus intéressant. Le vieillard répondit que son zèle pour

les ſervir lui en inſpiroit le courage. Allez, reprit Adélaïde, vous les trouverez pleurant la mort de leur fils unique ; apprenez-leur qu'il eſt vivant, qu'il eſt en ces lieux, & que c'eſt moi qui veux le leur rendre ; mais qu'il eſt d'une néceſſité indiſpenſable qu'ils viennent eux-mêmes le chercher.

Il part, il arrive à Turin, il ſe fait annoncer pour le vieillard de la vallée de Savoie. Ah ! s'écria Madame de Fonroſe, il eſt peut-être arrivé quelque malheur à notre Bergère. Qu'il vienne, ajouta le Marquis, il nous annoncera peut-être qu'elle conſent à vivre auprès de nous. Après la perte de mon fils, dit la Marquiſe, c'eſt la ſeule conſolation que je puiſſe goûter au monde. Le vieillard eſt introduit. Il ſe proſterne, on le relève. Vous pleurez un fils, leur dit-il ; je viens vous dire qu'il eſt vivant : c'eſt notre chère enfant qui l'a découvert dans la vallée ; elle m'envoie pour vous en inſtruire ; mais vous

ſeuls, dit-elle, pouvez le ramener. Comme il parloit ainſi, la ſurpriſe & la joie avoient ôté à Madame de Fonroſe l'uſage de ſes ſens. Le Marquis, éperdu, égaré, appelle au ſecours de ſa femme, la rappelle à la vie, embraſſe le vieillard, annonce à toute ſa maiſon que leur fils leur eſt rendu. La Marquiſe reprenant ſes eſprits, Que ferons-nous, dit-elle en ſaiſiſſant les mains du vieillard & les ſerrant avec tendreſſe, que ferons-nous pour reconnoître un bienfait qui nous rend la vie?

Tout eſt ordonné pour le départ. Ils ſe mettent en voyage avec le bon homme; ils marchent nuit & jour; ils ſe rendent dans la vallée, où leur unique bien les attend. La Bergère étoit au pâturage; la vieille femme les y conduit; ils approchent. Quelle eſt leur ſurpriſe! Leur fils, ce fils bien aimé eſt auprès d'elle, ſous l'habit d'un ſimple Paſteur: leurs cœurs, plutôt que leurs yeux, le reconnoiſſent. Ah! cruel

enfant, s'écrie ſa mère en ſe jetant dans ſes bras, quel chagrin vous nous avez donné ! Pourquoi vous dérober à notre tendreſſe ? & que veniez-vous faire ici ? Adorer, dit-il, ce que vous avez admiré vous-même. Pardon, Madame, dit Adélaïde, tandis que Fonroſe embraſſoit les genoux de ſon père qui le relevoit avec bonté, pardon de vous avoir laiſſés ſi long-temps dans la douleur : ſi je l'avois connu plutôt, vous auriez été plutôt conſolés. Après les premiers mouvemens de la nature, Fonroſe étoit retombé dans la plus profonde affliction. Allons, dit le Marquis, allons nous repoſer dans la cabane, & oublier tous les chagrins que nous a donnés ce jeune fou. Oui, Monſieur, je l'ai été, dit Fonroſe à ſon père qui le menoit par la main. Il ne falloit pas moins que l'égarement de ma raiſon pour ſuſpendre dans mon cœur les mouvemens de la nature, pour me faire oublier les devoirs les

plus sacrés, pour me détacher enfin de tout ce que j'avois de plus cher au monde ; mais cette folie, vous l'avez fait naître, & j'en suis trop puni. J'aime, sans espoir, ce qu'il y a de plus accompli sur la terre. Vous ne voyez rien, vous ne connoissez rien de cette femme incomparable : c'est l'honnêteté, la sensibilité, la vertu même ; je l'aime jusqu'à l'idolâtrie ; je ne puis être heureux sans elle, & je sais qu'elle ne peut être à moi. Vous a-t-elle confié, demanda le Marquis, le secret de sa naissance ? J'en ai appris assez, dit Fonrose, pour vous assurer qu'elle ne le cède en rien à la mienne : elle a même renoncé à une fortune considérable, pour s'ensevelir dans ce désert. — Et savez-vous ce qui l'y a engagée ? — Oui, mon père ; mais c'est un secret qu'elle seule peut vous révéler. — Elle est mariée peut-être ? — Elle est veuve ; mais son cœur n'en est pas plus libre, ses liens n'en sont que plus

forts. Ma fille, dit le Marquis en entrant dans la cabane, vous voyez que vous faites tourner la tête à tout ce qui s'appelle Fonrose. La passion extravagante de ce jeune homme ne peut être justifiée que par un objet aussi prodigieux que vous. Tous les vœux de ma femme se bornoient à vous avoir pour compagne & pour amie; cet enfant ne veut plus vivre, s'il ne vous obtient pour épouse; je ne desire pas moins de vous avoir pour fille: voyez combien de malheureux vous feriez avec un refus. Ah! Monsieur, dit-elle, vos bontés me confondent: mais écoutez, & jugez-moi. Alors, en présence du vieillard & de sa femme, Adélaïde leur fit le récit de sa déplorable aventure. Elle y ajouta le nom de sa famille, qui n'étoit pas inconnue à M. de Fonrose, & finit par le prendre à témoin lui-même de la fidélité inviolable qu'elle devoit à son époux. A ces mots, la consternation se répan-

dit ſur tous les viſages. Le jeune Fonroſe, que les ſanglots étouffoient, ſe précipita dans un coin de la cabane, pour leur donner un libre cours. Le père attendri vola au ſecours de ſon enfant. Voyez, diſoit-il, ma chère Adélaïde, dans quel état vous l'avez mis. Madame de Fonroſe, qui étoit auprès d'Adélaïde, la preſſoit dans ſes bras en la baignant de ſes larmes. Eh quoi! ma fille lui diſoit-elle, nous ferez-vous pleurer une ſeconde fois la mort de notre cher enfant? Le vieillard & ſa femme, les yeux remplis de pleurs, & attachés ſur Adélaïde, attendoient qu'elle prît la parole. Le Ciel m'eſt témoin, dit Adélaïde en ſe levant, que je donnerois ma vie pour reconnoître tant de bontés. Ce ſeroit mettre le comble à mes malheurs que d'avoir à me reprocher le vôtre : mais je veux que Fonroſe lui-même ſoit mon juge; laiſſez-moi de grace lui parler un moment. Alors, ſe retirant ſeule

avec lui, Ecoutez, lui dit-elle, Fonrose : vous savez quels liens sacrés me retiennent dans ces lieux. Si je pouvois cesser de chérir & de pleurer un époux qui ne m'a que trop aimée, je serois la plus méprisable des femmes. L'estime, l'amitié, la reconnoissance sont des sentimens que je vous dois ; mais rien de tout cela ne tient lieu d'amour : plus vous en avez conçu pour moi, plus vous avez droit d'en attendre : c'est l'impossibilité de remplir ce devoir, qui m'empêche de me l'imposer. Cependant je vous vois dans une situation qui attendriroit le cœur le moins sensible ; il m'est affreux d'en être la cause ; il me seroit plus affreux d'entendre vos parens m'accuser de vous avoir perdu. Je veux donc bien m'oublier dans ce moment, & vous laisser, autant qu'il est en moi, l'arbitre de notre destinée. C'est à vous de choisir celle des deux situations qui vous paroît la moins pénible : ou de

renoncer à moi, de vous vaincre, & de m'oublier; ou de posséder une femme qui, le cœur plein d'un autre objet, ne pourroit vous accorder que des sentimens trop foibles pour remplir les vœux d'un amant. C'en est assez, s'écria Fonrose; & d'une ame comme la vôtre, l'amitié doit tenir lieu d'amour. Je serai jaloux sans doute des pleurs que vous donnerez à la mémoire d'un autre époux; mais la cause de cette jalousie, en vous rendant plus respectable, vous rendra plus chère à mes yeux.

Elle est à moi, dit-il en venant se jeter dans les bras de ses parens : c'est à son respect pour vous, à vos bontés que je la dois; & c'est vous devoir une seconde vie. Dès ce moment, leurs bras furent des chaînes dont Adélaïde ne put se dégager.

Ne céda-t-elle qu'à la pitié, à la reconnoissance? Je veux le croire pour

l'admirer encore : Adélaïde le croyoit elle-même. Quoi qu'il en ſoit, avant de partir, elle voulut revoir ce tombeau qu'elle ne quittoit qu'à regret. O mon cher d'Oreſtan, dit-elle, ſi du ſein des morts tu peux lire au fond de mon ame, ton ombre n'a point à murmurer du ſacrifice que je fais : je le dois aux ſentimens généreux de cette vertueuſe famille : mais mon cœur te reſte à jamais. Je vais tâcher de faire des heureux, ſans aucun eſpoir d'être heureuſe. On ne l'arracha de ce lieu qu'avec une eſpèce de violence ; mais elle exigea qu'on y élevât un monument à la mémoire de ſon époux, & que la cabane de ſes vieux maîtres, qui la ſuivirent à Turin, fût changée en une maiſon de campagne, auſſi ſimple que ſolitaire, où elle ſe propoſoit de venir quelquefois pleurer les égaremens & les malheurs de ſa jeuneſſe. Le temps, les ſoins aſſidus de Fonroſe, les fruits

de

de son second hymen, ont depuis ouvert son ame aux impressions d'une nouvelle tendresse; & on la cite pour exemple d'une femme intéressante, & respectable jusques dans son infidélité.

LA MAUVAISE MÈRE.

PARMI les productions monstrueuses de la nature, on peut compter le cœur d'une mère qui aime l'un de ses enfans, à l'exclusion de tous les autres. Je ne parle point d'une tendresse éclairée, qui distingue entre ces jeunes plantes qu'elle cultive, celle qui répond le mieux à ses premiers soins; je parle d'une tendresse aveugle, souvent exclusive, quelquefois jalouse, qui se choisit une idole & des victimes, parmi ces petits innocens qu'on a mis au monde, & pour qui l'on est également obligé d'adoucir le fardeau de la vie. C'est de cet égarement, si commun & si honteux pour l'humanité, que je vais donner un exemple.

Dans l'une de nos provinces maritimes, un Intendant qui s'étoit rendu

recommandable par sa sévérité à réprimer les vexations de toute espèce, ayant pour principe d'appliquer la faveur au foible, & la rigueur au fort; cet homme de bien, appelé M. de Carandon, mourut pauvre & presque insolvable. Il avoit laissé une fille que personne n'épousoit, parce qu'elle avoit beaucoup d'orgueil, peu d'agrémens, & point de fortune. Un riche & honnête Négociant la rechercha, par considération pour la mémoire de son père. Il nous a fait tant de bien! disoit le bon homme Corée (c'étoit le nom de Négociant); il est bien juste que quelqu'un de nous le rende à sa fille. Corée se proposa donc humblement; & Mademoiselle de Carandon, avec beaucoup de repugnance, consentit à lui donner la main: bien entendu qu'elle auroit dans sa maison une autorité absolue. Le respect du bon homme pour la mémoire du père s'étendoit jusques sur la fille: il la con-

sultoit comme son oracle; & si quelquefois il lui arrivoit d'avoir un avis différent du sien, elle n'avoit qu'à proférer ces paroles imposantes: Feu M. de Carandon mon père..... Corée n'attendoit pas qu'elle achevât, pour avouer qu'il avoit tort.

Il mourut assez jeune, & lui laissa deux enfans, dont elle avoit bien voulu lui permettre d'être le père. En mourant, il croyoit devoir régler le partage de ses biens; mais M. de Carandon avoit pour maxime, lui dit-elle, qu'afin de retenir les enfans sous la dépendance d'une mère, il falloit la rendre dispensatrice des biens qui leur étoient destinés. Cette loi fut la règle du testament de Corée; & son héritage fut mis en dépôt dans les mains de sa femme, avec le droit fatal de le distribuer à ses enfans comme bon lui sembleroit. De ces deux enfans, l'aîné faisoit ses délices; non qu'il fût plus beau, plus heureusement né que le

cadet; mais elle avoit couru le danger de la vie en le mettant au monde; il lui avoit fait éprouver, le premier, les douleurs & la joie de l'enfantement; il s'étoit emparé de sa tendresse, qu'il sembloit avoir épuisée; elle avoit enfin, pour l'aimer uniquement, toutes les mauvaises raisons que peut avoir une mauvaise mère.

Le petit Jacquaut étoit l'enfant de rebut: sa mère ne daignoit presque pas le voir, & ne lui parloit que pour le gronder. Cet enfant intimidé n'osoit lever les yeux devant elle, & ne lui répondoit qu'en tremblant. Il avoit, disoit-elle, le naturel de son père, une ame du peuple, & ce qu'on appelle l'air de ces gens-là.

Pour l'aîné, qu'on avoit pris soin de rendre aussi volontaire, aussi mutin, aussi capricieux qu'il étoit possible, c'étoit la gentillesse même: son indocilité s'appeloit hauteur de caractère; son humeur, excès de sensibilité. On

s'applaudiſſoit de voir qu'il ne cédoit jamais quand il avoit raiſon : or il faut ſavoir qu'il n'avoit jamais tort. On ne ceſſoit de dire qu'il ſentoit ſon bien, & qu'il avoit l'honneur de reſſembler à Madame ſa mère. Cet aîné, appelé M. de l'Etang (car on ne crut pas qu'il fût convenable de lui laiſſer le nom de Corée); cet aîné, dis-je, eut des maîtres de toute eſpèce : les leçons étoient pour lui ſeul, & le petit Jacquaut en recueilloit le fruit : de manière qu'au bout de quelques années, Jacquaut ſavoit tout ce qu'on avoit enſeigné à M. de l'Etang, qui en revanche ne ſavoit rien.

Les Bonnes, qui ſont dans l'uſage d'attribuer aux enfans tout le peu d'eſprit qu'elles ont, & qui rêvent tout le matin aux gentilleſſes qu'ils doivent dire dans la journée ; les Bonnes avoient fait croire à Madame, dont elles connoiſſoient le foible, que ſon aîné étoit un prodige. Les maîtres,

moins complaiſans, ou plus mal-adroits, en ſe plaignant de l'indocilité, de l'inattention de cet enfant chéri, ne tariſſoient point ſur les louanges de Jacquaut. Ils ne diſoient pas préciſément que M. de l'Etang fût un ſot; mais ils diſoient que le petit Jacquaut avoit de l'eſprit comme un Ange. La vanité de la mère en fut bleſſée; & par une injuſtice qu'on ne croiroit pas être dans la nature, ſi ce vice des mères étoit moins à la mode, elle redoubla d'averſion pour ce petit malheureux, devint jalouſe de ſes progrès, & réſolut d'ôter à ſon enfant gâté l'humiliation du parallèle.

Une aventure bien touchante réveilla cependant en elle les ſentimens de la nature; mais ce retour ſur elle-même l'humilia, ſans la corriger. Jacquaut avoit dix ans, de l'Etang en avoit près de quinze, lorſqu'elle tomba ſérieuſement malade. L'aîné s'occupoit de ſes plaiſirs, & fort peu de la ſanté

de sa mère. C'est la punition des mères folles, d'aimer des enfans dénaturés. Cependant on commençoit à s'inquiéter : Jacquaut s'en aperçut; & voilà son petit cœur saisi de douleur & de crainte : l'impatience de voir sa mère ne lui permet plus de se cacher. On l'avoit accoutumé à ne paroître que lorsqu'il étoit appelé ; mais enfin sa tendresse lui donna du courage. Il saisit l'instant où la porte de la chambre est entr'ouverte ; il entre sans bruit & à pas tremblans ; il s'approche du lit de sa mère. Est-ce vous mon fils ? demanda-t-elle. — Non, ma mère, c'est Jacquaut. Cette réponse naïve & accablante pénétra de honte & de douleur l'ame de cette femme injuste : mais quelques caresses de son mauvais fils lui rendirent bientôt tout son ascendant; & Jacquaut n'en fut dans la suite ni mieux aimé, ni moins digne de l'être.

A peine Madame Corée fut-elle ré-

tablie, qu'elle reprit le dessein de l'éloigner de la maison : son prétexte fut que de l'Etang, naturellement vif, étoit trop susceptible de dissipation pour avoir un compagnon d'étude, & que les impertinentes prédilections des maîtres, pour l'enfant qui étoit le plus humble ou le plus caressant avec eux, pouvoient fort bien décourager celui dont le caractère, plus haut & moins flexible, exigeoit plus de ménagement. Elle voulut donc que de l'Etang fût l'unique objet de leurs soins, & se défit du malheureux Jacquaut, en l'exilant dans un collége.

A seize ans, l'Etang quitta ses maîtres de Mathématiques, de Physique, de Musique, &c., comme il les avoit pris : il commença ses exercices, qu'il fit à peu près comme ses études ; & à vingt ans, il parut dans le monde avec la suffisance d'un sot, qui a entendu parler de tout, & qui n'a réfléchi sur rien.

De son côté, Jacquaut avoit fini ses humanités ; & sa mère étoit ennuyée des éloges qu'on lui donnoit. Eh bien, dit-elle, puisqu'il est si sage, il réussira dans l'Eglise : il n'a qu'à prendre ce parti.

Par malheur, Jacquaut n'avoit aucune inclination pour l'état ecclésiastique ; il vint supplier sa mère de l'en dispenser. Vous croyez donc, lui dit-elle avec une hauteur froide & sévère, que j'ai de quoi vous soutenir dans le monde? Je vous déclare qu'il n'en est rien. La fortune de votre père n'étoit pas aussi considérable qu'on l'imagine ; à peine suffira-t-elle à l'établissement de votre aîné. Pour vous, Monsieur, vous n'avez qu'à voir si vous voulez courir la carrière des bénéfices, ou celle des armes ; vous faire tonsurer, ou casser la tête ; accepter, en un mot, un petit collet, ou une Lieutenance d'Infanterie : c'est tout ce que je puis faire pour vous. Jacquaut lui répondit avec res-

pect, qu'il y avoit des partis moins violens à prendre pour le fils d'un Négociant. A ces mots, Mademoiselle de Carandon faillit à mourir de douleur d'avoir mis au monde un fils si peu digne d'elle, & lui défendit de paroître à ses yeux. Le jeune Corée, désolé d'avoir encouru l'indignation de sa mère, se retira en soupirant, & résolut de tenter si la fortune lui seroit moins cruelle que la nature. Il apprit qu'un vaisseau étoit sur le point de faire voile pour les Antilles, où il avoit dessein de se rendre. Il écrivit à sa mère pour lui demander son aveu, sa bénédiction, & une pacotille. Les deux premiers articles lui furent amplement accordés; mais le dernier avec économie.

Sa mère, trop heureuse d'en être délivrée, voulut le voir avant son départ, & en l'embrassant, lui donna quelques larmes. Son frère eut aussi la bonté de lui souhaiter un heureux

voyage. C'étoient les premières caresses qu'il avoit reçues de ses parens ; son cœur sensible en fut pénétré : cependant il n'osa leur demander de lui écrire. Mais il avoit un camarade de collége dont il étoit tendrement aimé : il le conjura, en partant, de lui donner quelquefois des nouvelles de sa mère.

Celle-ci ne fut plus occupée que du soin d'établir son enfant chéri. Il se déclara pour la Robe : on lui obtint des dispenses d'études ; & bientôt il fut admis dans le sanctuaire des lois. Il ne falloit plus qu'un mariage avantageux. On proposa une riche héritière ; mais on exigea de la veuve la donation de ses biens. Elle eut la foiblesse d'y consentir, en se réservant à peine de quoi vivre décemment, bien assurée que la fortune de son fils seroit toujours en sa disposition.

A l'âge de vingt-cinq ans, M. de l'Etang se trouva donc un petit Conseiller tout rond, négligeant sa femme

autant que sa mère, ayant grand soin de sa personne, & fort peu de souci des affaires du Palais. Comme il étoit du bon air qu'un mari eût quelqu'un qui ne fût pas sa femme, l'Etang crut se devoir à lui-même de s'afficher pour homme à bonnes fortunes. Une jeune personne qu'il lorgna au spectacle, répondit à ses agaceries, le reçut chez elle avec beaucoup de politesse, l'assura qu'il étoit charmant, ce qu'il n'eut pas de peine à croire, & dans peu de temps le débarrassa d'un porte-feuille de dix mille écus. Mais comme il n'y a point d'amours éternelles, cette beauté parjure le quitta au bout de trois mois pour un jeune Lord Anglois aussi sot & plus magnifique. L'Etang, qui ne concevoit pas comment on renvoyoit un homme comme lui, résolut de s'en venger, en prenant une maîtresse plus fameuse encore, & en la comblant de bienfaits. Sa nouvelle conquête lui faisoit mille jaloux; & quand il se com-

paroit à cette foule d'adorateurs qui ſoupiroient en vain pour elle, il avoit le plaiſir de ſe croire plus aimable, comme il ſe trouvoit plus heureux. Cependant s'étant aperçu qu'il n'étoit pas ſans inquiétude, elle voulut lui prouver qu'il n'étoit rien au monde qu'elle ne fût réſolue à quitter pour lui, & propoſa, pour fuir les importuns, de venir enſemble à Paris oublier tout l'univers, & vivre uniquement l'un pour l'autre. L'Etang fut tranſporté de cette marque de tendreſſe. Tout ſe prépare pour le voyage; ils partent, ils arrivent, & choiſiſſent leur retraite aux environs du Palais Royal. Fatime (c'étoit le nom de cette beauté) demanda & obtint ſans peine un carroſſe pour prendre l'air. L'Etang fut ſurpris du nombre d'amis qu'il trouva dans la bonne ville. Ces amis ne l'avoient jamais vu; mais ſon mérite les attiroit en foule. Fatime ne recevoit chez elle que la ſociété de l'Etang,

& il étoit bien sûr de ses amis & d'elle. Cette femme charmante avoit cependant une foiblesse : elle croyoit aux songes. Une nuit, elle en avoit fait un qui ne pouvoit, disoit-elle, s'effacer de son esprit. L'Etang voulut savoir quel étoit ce songe qui l'occupoit si sérieusement. J'ai rêvé, lui dit-elle, que j'étois dans un appartement délicieux : c'étoit un lit de damas de trois couleurs, une tapisserie & des sophas assortis à ce lit superbe, des trumeaux éblouissans de dorure, des cabinets de boule, des porcelaines du Japon, des magots de la Chine les plus jolis du monde ; mais tout cela n'est rien. Une toilette étoit dressée : je m'approche : qu'ai-je apperçu ? le cœur m'en palpite : un écrin de diamans ; & quels diamans encore ! l'aigrette la mieux dessinée, les boucles d'oreilles les plus brillantes, le plus bel esclavage, une rivière qui ne finissoit pas. Oui, Monsieur, je vous le dis, il m'arrivera

quelque chose de singulier. Ce songe m'a trop vivement frappée ; & mes songes ne me trompent jamais.

M. de l'Etang eut beau employer toute son éloquence à lui persuader que les songes ne signifioient rien, elle lui soutint que celui-ci devoit signifier quelque chose, & il finit par craindre que quelqu'un de ses rivaux ne proposât de l'effectuer. Il fallut donc capituler, & à quelques circonstances près, se résoudre à l'accomplir lui-même. L'on juge bien que cette épreuve ne la guérit pas de l'habitude de songer : elle y prit goût, & songea tant, que la fortune du bon homme Corée n'étoit presque plus elle-même qu'un songe. La jeune épouse de M. de l'Etang, à qui ce voyage avoit déplu, demanda d'être séparée de biens d'un mari qui l'abandonnoit ; & sa dot, qu'il fallut rendre, le mit encore plus mal à son aise.

Le jeu est une ressource. L'Etang

prétendoit exceller au piquet. Ses amis, qui faiſoient bourſe commune, parioient tous pour lui, tandis que l'un d'eux jouoit contre. A chaque fois qu'il écartoit Ma foi, diſoit l'un des parieurs, c'eſt bien jouer! On ne joue pas mieux! diſoit l'autre. Enfin M. de l'Etang jouoit le mieux du monde; mais il n'avoit jamais les as. Tandis qu'on l'expédioit inſenſiblement, la fidèle Fatime, qui s'aperçut de ſa décadence, rêva une nuit qu'elle le quittoit, & le quitta le lendemain. Cependant, comme il eſt humiliant de décheoir, il ſe piqua d'honneur, & ne voulut rien rabattre de ſon faſte; en ſorte que dans quelques années il ſe trouva qu'il étoit ruiné.

Il en étoit aux expédiens, lorſque Madame ſa mère, qui n'avoit pas mieux ménagé ſa réſerve, lui écrivit, pour lui demander de l'argent. Il lui répondit qu'il étoit déſeſpéré; mais que, loin de pouvoir lui envoyer des ſecours, il en

avoit beſoin lui-même. Déjà l'alarme s'étoit répandue parmi leurs créanciers ; & c'étoit à qui ſe ſaiſiroit le premier des débris de leur fortune. Qu'ai-je fait ? diſoit cette mère déſolée : je me ſuis dépouillée de tout, pour un fils qui a tout diſſipé.

Cependant qu'étoit devenu l'infortuné Jacquaut ? Jacquaut, avec de l'eſprit, la meilleure ame, la plus jolie figure du monde, & ſa petite pacotille, étoit arrivé heureuſement à Saint-Domingue. On ſait combien un François, de bonnes mœurs & de bonne mine, trouve aiſément à s'établir dans les Iſles. Le nom de Corée, ſon intelligence, & ſa ſageſſe lui acquirent bientôt la confiance des habitans. Avec les ſecours qui lui furent offerts, il acquit lui-même une habitation, la cultiva, la rendit floriſſante ; le commerce, qui étoit en vigueur, l'enrichit en peu de temps ; & dans l'eſpace de cinq ans, il étoit devenu l'objet de la

jalousie des veuves & des filles les plus belles & les plus riches de la Colonie. Mais, hélas ! son camarade de collége, qui jusques-là ne lui avoit donné que des nouvelles satisfaisantes, lui écrivit que son frere étoit ruiné, & que sa mère, abandonnée de tout le monde, étoit réduite aux plus affreuses extrémités. Cette lettre fatale fut arrosée de larmes. Ah ! ma pauvre mere ! s'écria-t-il, j'irai, j'irai vous secourir. Il ne voulut s'en fier à personne. Un accident, une infidélité, la négligence, ou la lenteur d'une main étrangère pouvoient la priver des secours de son fils, & la laisser mourir dans l'indigence & le désespoir. Rien ne doit retenir un fils, se disoit-il à lui-même, quand il y va de l'honneur & de la vie d'une mère.

Avec de tels sentimens, Corée ne fut plus occupé que du soin de rendre ses richesses portatives. Il vendit tout ce qu'il possédoit ; & ce sacrifice

ne coûta rien à son cœur. Mais il ne put refuser des regrets à un trésor plus précieux qu'il laissoit en Amérique. Lucelle, jeune veuve d'un vieux colon qui lui avoit laissé des biens immenses, avoit jeté sur Corée un de ces regards qui semblent pénétrer jusqu'au fond de l'âme & en démêler le caractère, l'un de ces regards qui décident l'opinion, qui déterminent le penchant, & dont l'effet subit & confus est pris le plus souvent pour un mouvement sympathique. Elle avoit cru voir, dans ce jeune homme, tout ce qui peut rendre heureuse une femme honnête & sensible; & son amour pour lui n'avoit pas attendu la réflexion, pour naître & se développer. Corée, de son côté, l'avoit distinguée entre ses rivales, comme la plus digne de captiver le cœur d'un homme sage & vertueux. Lucelle, avec la figure la plus noble & la plus intéressante, l'air le plus animé, & cependant le plus modeste,

un tein brun, mais plus frais que les roſes, des cheveux d'un noir d'ébène, & des dents d'une blancheur & d'un émail à éblouir, la taille & la démarche des Nymphes de Diane, le ſourire & le regard des compagnes de Vénus; Lucelle, avec tous ces charmes, étoit douée de ce courage d'eſprit, de cette élévation de caractère, de cette juſteſſe dans les idées, de cette droiture dans les ſentimens, qui nous font dire aſſez mal à propos qu'une femme a l'ame d'un homme. Il n'étoit pas dans les principes de Lucelle de rougir d'une inclination vertueuſe. A peine Corée lui eût-il avoué le choix de ſon cœur, qu'il obtint d'elle ſans détour un pareil aveu pour réponſe; & leur inclination mutuelle, devenue plus tendre à meſure qu'elle étoit plus réfléchie, n'aſpiroit plus qu'au moment d'être conſacrée au pied des autels. Quelques démêlés ſur l'héritage de l'époux de Lucelle, avoient retardé leur

bonheur. Ces démêlés alloient finir, lorsque la lettre de l'ami de Corée vint tout à coup l'arracher à ce qu'il avoit de plus cher au monde, après sa mère. Il se rendit chez la belle veuve, lui montra la lettre de son ami, & lui demanda conseil. Je me flatte, lui dit-elle, que vous n'en avez pas besoin. Fondez votre bien en effets commerçables, allez au secours de votre mère, faites honneur à tout, & revenez : ma fortune vous attend. Si je meurs, mon testament vous l'assurera ; si je vis, au lieu d'un testament, vous savez quels seront vos titres. Corée, pénétré de reconnoissance & d'admiration, saisit les mains de cette femme généreuse, & les arrosa de ses pleurs : mais comme il se répandoit en éloges, Allez, lui dit-elle, vous êtes un enfant : n'ayez donc pas les préjugés de l'Europe. Dès qu'une femme fait quelque chose de passablement honnête, on crie au prodige, comme si la nature ne nous avoit

pas donné une ame. A ma place, feriez-vous bien flatté de me voir dans l'étonnement regarder en vous comme un phénomène le pur mouvement d'un bon cœur? Pardon, lui dit Corée, je devois m'y attendre : mais vos principes, vos fentimens, l'aifance, le naturel de vos vertus m'enchantent ; je les admire, fans en être furpris. Va, mon enfant, lui dit-elle en le baifant fur fes deux joues, je fuis à toi telle que Dieu m'a faite. Remplis tes devoirs, & reviens au plutôt.

Il s'embarque, & avec lui il embarque toute fa fortune. Le trajet fut affez heureux jufques vers les Canaries ; mais là, leur vaiffeau, pourfuivi par un Corfaire de Maroc, fut obligé de chercher fon falut dans fes voiles. Le Corfaire qui le chaffoit, étoit fur le point de le joindre ; & le Capitaine, effrayé du danger de l'abordage, alloit fe livrer au pirate. Ah ! ma pauvre mère ! s'écria Corée en embraffant la

caſſette où étoit renfermée toute ſon eſpérance; & puis s'arrachant les cheveux de douleur & de rage, Non, dit-il, ce barbare Africain me dévorera plutôt le cœur. Alors s'adreſſant au Capitaine, à l'équipage, & aux paſſagers conſternés : Eh quoi! mes amis, leur dit-il, nous rendrons-nous lâchement ? ſouffrirons-nous que ce brigand nous mène à Maroc chargé de fers, & nous y vende comme des bêtes ? Sommes-nous déſarmés ? Ces gens-là ſont-ils invulnérables, ou ſont-ils plus braves que nous ? Ils veulent aborder ; qu'ils abordent. Eh bien, nous nous verrons de près. Sa réſolution ranima les eſprits ; & le Capitaine, en l'embraſſant, le loua d'avoir donné l'exemple.

Déjà tout eſt diſpoſé pour la défenſe. Le Corſaire aborde, les vaiſſeaux ſe heurtent : des deux côtés on voit voler la mort : bientôt les deux navires ſont enveloppés dans un tourbillon de

fumée

fumée & de flamme. Le feu cesse, le jour renaît, & le fer choisit ses victimes. Corée, le sabre à la main, faisoit un carnage effroyable : dès qu'il voyoit un Africain se jeter sur son bord, il couroit à lui, le fendoit en deux, en s'écriant : Ah ! ma pauvre mère ! Sa fureur étoit celle d'une lionne qui défend ses petits ; c'étoit le dernier effort de la nature au désespoir ; & l'ame la plus douce, la plus sensible qui fut jamais, étoit devenue, en ce moment, la plus violente & la plus sanguinaire. Le Capitaine le trouvoit par-tout, l'œil en feu & le bras sanglant. Ce n'est pas un homme, disoient ses compagnons, c'est un Dieu qui combat pour nous. Son exemple enflammoit leur courage. Il se trouve enfin corps à corps avec le chef de ces Barbares. Mon Dieu, s'écria-t-il, ayez pitié de ma mère ; & à ces mots, d'un coup de revers, il ouvrit le ventre au corsaire. Dès ce moment, la

victoire fut décidée : le peu qui restoit de l'équipage Maroquin, demanda la vie, & fut mis dans les fers. Le vaisseau de Corée, avec sa proie, aborde enfin sur les côtes de France ; & ce digne fils, sans se permettre une nuit de repos, se rend, avec son trésor, auprès de sa malheureuse mère. Il la trouve au bord du tombeau, & dans un état pour elle plus affreux que la mort même ; denuée de tout secours, & livrée aux soins d'un domestique qui, rebuté de souffrir l'indigence où elle étoit réduite, lui rendoit à regrét les derniers soins d'une pitié humiliante. La honte de sa situation lui avoit fait défendre à ce domestique de recevoir personne, que le Prêtre & le Médecin charitable qui la visitoient quelquefois. Corée demande à la voir, on le refuse. — Annoncez-moi, dit-il au domestique. — Et quel est votre nom? — Jacquaut. Le domestique s'approche du lit. Un étranger, dit-il, demande à

voir Madame. — Hélas ! & quel eſt cet étranger ? — Il dit qu'il s'appelle Jacquaut. A ce nom, ſes entrailles furent ſi violemment émues, qu'elle faillit à expirer. Ah ! mon fils, dit-elle d'une voix éteinte & en levant ſur lui ſa mourante paupière, ah ! mon fils, dans quel moment venez-vous revoir votre mère ? votre main va lui fermer les yeux. Quelle fut la douleur de cet enfant ſi pieux & ſi tendre, de voir cette mère qu'il avoit laiſſée au ſein du luxe & de l'opulence, de la voir dans un lit entouré de lambeaux, & dont l'image ſouleveroit le cœur, s'il m'étoit permis de la rendre ! O ma mère ! s'écria-t-il en ſe précipitant ſur ce lit de douleurs.... Ses ſanglots étouffèrent ſa voix ; & les ruiſſeaux de larmes dont il inondoit le ſein de ſa mère expirante, furent long-temps la ſeule expreſſion de ſa douleur & de ſon amour. Le Ciel me punit, reprit-elle, d'avoir trop aimé un fils dénaturé, d'a-

voir .... Il l'interrompit. Tout eſt réparé, ma mère, lui dit ce vertueux jeune homme, vivez. La fortune m'a comblé de biens; je viens les répandre au ſein de la nature : c'eſt pour vous qu'ils me ſont donnés. Vivez : j'ai de quoi vous faire aimer la vie. — Ah! mon cher enfant, ſi je déſire de vivre, c'eſt pour expier mon injuſtice, c'eſt pour aimer un fils dont je n'étois pas digne, un fils que j'ai déshérité. A ces mots, elle ſe couvroit le viſage, comme indigne de voir le jour. Ah! Madame, s'écria-t-il en la preſſant dans ſes bras, ne me dérobez point la vue de ma mère. Je viens à travers l'océan, la chercher & la ſecourir. Dans ce moment, le Prêtre & le Médecin arrivent. Voilà, dit-elle, mon enfant, les ſeules conſolations que le Ciel ma laiſſées : ſans leur charité, je ne ſerois plus. Corée les embraſſe en fondant en larmes. Mes amis, leur dit-il, mes bienfaiteurs, que ne vous dois-je pas!

sans vous je n'aurois plus de mère : achevez de la rappeler à la vie. Je suis riche, je viens la rendre heureuse. Redoublez vos soins, vos consolations, vos secours ; rendez-la moi. Le Médecin vit prudemment que cette situation étoit trop violente pour la malade. Allez, Monsieur, dit-il à Corée, reposez-vous sur notre zèle, & n'ayez plus d'autre soin que de faire préparer un logement commode & sain. Ce soir Madame y sera transportée.

Le changement d'air, la bonne nourriture, ou plutôt la révolution qu'avoit faite la joie, & le calme qui lui succéda, ranimèrent insensiblement en elle les organes de la vie. Un chagrin profond avoit été le principe du mal ; la consolation en fut le remède. Corée apprit que son malheureux frère venoit de périr misérablement. Je tire le rideau sur le tableau effrayant de cette mort trop méritée. On en déroba la

connoiſſance à une mère ſenſible, & trop foible encore pour ſoutenir, ſans expirer, un nouvel accès de douleur. Elle l'apprit enfin, lorſque ſa ſanté fut plus affermie. Toutes les plaies de ſon cœur s'ouvrirent, & les larmes maternelles coulèrent de ſes yeux. Mais le Ciel, en lui ôtant un fils indigne de ſa tendreſſe, lui en rendoit un qui l'avoit méritée par tout ce que la nature a de plus ſenſible, & la vertu de plus touchant. Il lui confia les déſirs de ſon ame : c'étoit de pouvoir réunir dans ſes bras ſa mère & ſon épouſe. Madame Corée ſaiſit avec joie le projet de paſſer avec ſon fils en Amérique. Une ville remplie de ſes folies & de ſes malheurs, étoit pour elle un ſéjour odieux ; & l'inſtant où elle s'embarqua, lui rendit une nouvelle vie. Le Ciel, qui protège la piété, leur accorda des vents favorables. Lucelle reçut la mère de Corée, comme elle auroit reçu ſa propre mère. L'hymen fit de

ces amans les époux les plus fortunés; & leurs jours coulent encore dans cette paix inaltérable, dans ces plaiſirs purs & ſereins, qui ſont le partage de la vertu.

LA BONNE MÈRE.

Le ſoin d'une mère pour ſes enfans eſt de tous les devoirs le plus fidèlement obſervé dans la nature. Ce ſentiment univerſel domine toutes les paſſions ; il l'emporte même ſur l'amour de la vie. Il rend le plus féroce des animaux ſenſible & doux ; le plus pareſſeux, infatigable ; le plus timide, courageux à l'excès : aucun d'eux ne perd de vue ſes petits, qu'au moment qu'il leur eſt inutile. On ne voit que parmi les hommes les exemples odieux d'un abandon prématuré.

C'eſt ſur-tout au milieu d'un monde, où le vice, ingénieux à ſe déguiſer, prend mille formes ſéduiſantes, c'eſt là que le plus heureux naturel demande à être éclairé ſans ceſſe. Plus il y a d'écueils & plus ils ſont cachés, plus la barque fragile de l'innocence & du

bonheur a beſoin d'un ſage pilote. Quel eût été, par exemple, le ſort de Mademoiſelle du Troëne, ſi le Ciel n'eût fait exprès pour elle une mère comme il y en a peu !

Cette veuve reſpectable avoit conſacré à l'éducation de ſa fille unique les plus belles années de ſa vie. Voici quel avoit été ſon calcul dès l'âge de vingt-cinq ans.

J'ai perdu mon époux, diſoit-elle ; je n'ai plus que ma fille & moi : vivrai-je pour moi ? vivrai-je pour elle ? Le monde me ſourit, & me plaît encore ; mais ſi je m'y livre, j'abandonne ma fille, & je haſarde ſon bonheur & le mien. Suppoſons qu'une vie tumultueuſe & diſſipée ait tous les charmes qu'on lui attribue, combien de temps puis-je les goûter ? De mes années qui s'écoulent, combien peu en ai-je à paſſer dans le monde ? combien dans la ſolitude & dans le ſein de mon enfant ? Ce monde, qui m'appelle aujour-

d'hui, me renverra bientôt ſans pitié ; & ſi ma fille s'eſt oubliée à mon exemple, ſi elle eſt malheureuſe par ma négligence, quelle ſera ma conſolation ? Embelliſſons de bonne heure ma retraite, rendons-la douce autant qu'honorable ; & ſacrifions à ma fille, qui eſt tout pour moi, cette multitude étrangère, à qui dans peu je ne ſerai plus rien.

Dès lors cette mère ſi ſage fut l'amie & la compagne de ſa fille. Mais obtenir ſa confiance n'étoit pas l'ouvrage d'un jour.

Emilie (c'étoit le nom de la jeune perſonne) avoit reçu de la nature une ame ſuſceptible des plus vives impreſſions ; & ſa mère, qui l'étudioit ſans ceſſe, éprouvoit une joie inquiète en s'apercevant de cette ſenſibilité, qui fait tant de mal & tant de bien. Heureux, diſoit-elle quelquefois, heureux l'époux qu'elle aimera, s'il eſt digne de ſa tendreſſe ; ſi, par l'eſtime & l'amitié, il

ſait lui rendre précieux les ſoins qu'elle prendra pour lui plaire ! Mais malheur à lui, s'il l'humilie & la rebute ! ſa délicateſſe bleſſée fera leur ſupplice à tous deux. Je vois que s'il m'échappe à moi-même un reproche, une plainte légère qu'elle n'ait pas méritée, des larmes amères coulent de ſes yeux ; ſon cœur flétri ſe décourage. Rien n'eſt plus facile à conduire, ni plus facile à effaroucher.

Quelque modeſte que fût la vie de Madame du Troëne, elle étoit conforme à ſon état, & relative au deſſein qu'elle avoit de s'éclairer à loiſir ſur le choix d'un époux digne d'Emilie. Une foule d'aſpirans, épris des charmes de ſa fille, faiſoient, ſelon l'uſage, une cour aſſidue à la mère. De ce nombre étoit le Marquis de Verglan, qui, pour ſon malheur, étoit doué de la plus jolie figure. Son miroir & les femmes le lui avoient dit tant de fois, qu'il avoit bien fallu le croire. Il s'é-

coutoit avec complaisance, se voyoit avec volupté, se sourioit à lui-même, & ne cessoit de s'applaudir. Il n'y avoit rien à dire sur sa politesse; mais elle étoit si froide & si légère en comparaison des attentions dont il s'honoroit, qu'on voyoit clairement qu'il occupoit la première place dans son estime. Il auroit eu, sans y penser, toutes les graces naturelles; il les gâtoit en les affectant. Du côté de l'esprit, il ne lui manquoit que de la justesse, ou plutôt de la réflexion. Personne n'eût parlé mieux que lui, s'il avoit su ce qu'il alloit dire. Mais son premier soin étoit d'avoir un avis qui ne fût pas celui d'un autre. Qu'il eût tort, ou qu'il eût raison, cela lui étoit assez égal: il étoit sûr d'éblouir, de séduire, de persuader ce qu'il vouloit. Il savoit par cœur tous ces petits propos de toilette, tous ces jolis mots qui ne disent rien. Il étoit au fait de toutes les anecdotes galantes de la Ville & de la Cour:

quel étoit l'amant de la veille, celui du jour, celui du lendemain, & combien de fois, dans l'année, telle & telle en avoient changé. Il connoiſſoit même quelqu'un qui avoit refuſé d'être ſur la liſte, & qui auroit ſupplanté tous ſes rivaux, s'il avoit voulu s'en donner le ſoin.

Ce jeune fat étoit le fils d'un ancien ami de M. du Troëne; & la veuve en parloit à ſa fille avec une ſorte de pitié. C'eſt dommage, diſoit-elle, que l'on gâte ce jeune homme; il étoit bien né, il pouvoit réuſſir. Il n'avoit déjà que trop bien réuſſi dans le cœur d'Emilie. Ce qui eſt ridicule aux yeux d'une mère, ne l'eſt pas toujours aux yeux de ſa fille. La jeuneſſe eſt indulgente pour la jeuneſſe; & il y a de jolis défauts.

Verglan, de ſon côté, trouvoit Emilie aſſez belle, ſeulement un peu trop ſimple: mais cela pouvoit ſe former. Il ne prenoit qu'un ſoin très-léger de

lui plaire; mais quand la première impreſſion eſt faite, tout contribue à l'approfondir. La diſſipation même de ce jeune étourdi étoit un nouvel attrait pour Emilie : elle y voyoit le danger de le perdre; & rien n'accélère, comme la jalouſie, les progrès de l'amour naiſſant.

En rendant compte de ſa vie à Madame du Troëne, Verglan ſe donnoit, comme de raiſon, pour l'homme du monde le plus déſiré.

Madame du Troëne lui donnoit avec ménagement quelques leçons de modeſtie : mais il proteſtoit que perſonne n'étoit moins avantageux que lui; qu'il ſavoit à merveille que ce n'étoit pas pour lui qu'on le recherchoit; que ſa naiſſance y faiſoit beaucoup, & qu'il devoit le reſte à ſon eſprit & à ſa figure, qualités qu'il ne s'étoit pas données, & dont il n'avoit garde de ſe prévaloir.

Plus Emilie avoit de plaiſir à le voir & à l'entendre, plus elle avoit ſoin de

diſſimuler. Un reproche de ſa mère eût fait à ſon ame une plaie profonde ; & cette ſenſibilité délicate la rendoit craintive à l'excès.

Cependant les charmes d'Emilie, dont Verglan étoit ſi foiblement touché, avoient inſpiré l'amour le plus tendre au ſage & modeſte Belzors. Un eſprit juſte & un cœur droit formoient la baſe de ſon caractère. Sa figure douce & ouverte s'ennobliſſoit encore par la haute idée qu'on avoit de ſon ame : car on eſt diſpoſé naturellement à chercher & à croire démêler dans les traits d'un homme ce que l'on ſait qu'il a dans le cœur.

Belzors, en qui la nature avoit été dirigée au bien dès l'enfance, jouiſſoit de l'avantage ineſtimable de pouvoir s'y abandonner ſans précaution & ſans contrainte. La décence, l'honnêteté, la candeur, cette franchiſe qui gagne la confiance, cette ſévérité de mœurs qui imprime le reſpect, avoient en lui

l'aiſance libre de l'habitude. Ennemi du vice, mais ſans faſte; indulgent aux ridicules, mais ſans en contracter aucun; docile aux uſages innocens, incorruptible aux mauvais exemples, il ſurnageoit au torrent du monde; aimé, reſpecté de ceux même dont ſa vie étoit la cenſure, & auxquels l'eſtime publique avoit coutume de l'oppoſer, pour humilier leur orgueil.

Madame du Troëne, enchantée du caractère de ce jeune homme, l'avoit choiſi au fond de ſon cœur comme le plus digne époux qu'elle pût donner à ſa fille. Elle ne tariſſoit point ſur ſon éloge. Emilie applaudiſſoit avec la modeſtie de ſon âge. Madame du Troëne ſe méprit à l'air ingenu & gracieux que ſa fille avoit auprès de lui. Comme l'eſtime qu'il lui inſpiroit n'étoit mêlée d'aucun ſentiment qu'il fallût cacher, Emilie étoit à ſon aiſe.

Il s'en falloit bien qu'elle fût auſſi libre, auſſi tranquille avec le danger

reux Verglan ; & la ſituation pénible où la mettoit ſa préſence, reſſembloit aſſez à l'ennui. Si Madame du Troëne parloit de lui en bien, Emilie baiſſoit les yeux, & gardoit le ſilence. Il me ſemble, ma fille, diſoit Madame du Troëne, que vous ne goûtez pas ces graces légères & brillantes dont le monde fait tant de cas. Je ne m'y connois point, Madame, diſoit Emilie en rougiſſant. La bonne mère diſſimuloit ſa joie : elle croyoit voir, dans le cœur d'Emilie, la vertu ſimple & modeſte de Belzors triompher de tous les petits vices aimables de Verglan & de ſes pareils. Un accident, léger en apparence, mais frappant pour une mère attentive & clairvoyante, vint la tirer de ſon illuſion.

L'un des talens d'Emilie étoit la peinture au paſtel. Elle avoit choiſi le genre des fleurs, comme le plus analogue à ſon âge. Il paroît ſi naturel de voir éclore une roſe ſous la main

de la beauté ! Verglan, par un goût approchant du sien, aimoit passionnément les fleurs : on ne le voyoit jamais sans un bouquet le plus joli du monde.

Un jour, les yeux de Madame du Troëne s'étoient attachés par aventure sur le bouquet de Verglan. Le lendemain elle s'aperçut qu'Emilie, sans y songer peut-être, en dessinoit les fleurs. Il étoit tout simple que les fleurs qu'elle avoit vues la veille lui fussent encore présentes, & vinssent, comme d'elles-mêmes, s'offrir au bout de ses crayons : mais ce qui n'étoit pas aussi simple, c'étoit l'air d'enthousiasme qu'elle avoit en les dessinant. Ses yeux brilloient du feu du génie, sa bouche sourioit amoureusement à chaque trait de sa main, & un coloris plus animé que celui des fleurs qu'elle vouloit peindre, se repandoit sur ses belles joues. Etes-vous contente de votre séance ? lui dit sa mère négligemment. Il n'est pas

possible, répondit Emilie, de bien rendre la nature quand on ne l'a pas sous les yeux. Il étoit vrai cependant qu'elle ne l'avoit jamais plus fidèlement exprimée.

Quelques jours après, Verglan revint avec des fleurs nouvelles. Madame du Troëne, sans affectation, les observa l'une après l'autre, & dans la prochaine leçon d'Emilie, le bouquet de Verglan fut dessiné. La bonne mère continua d'observer; & chaque épreuve, confirmant ses soupçons, redoubla son inquiétude. Hélas! dit-elle, je m'alarme peut-être de quelque chose de très-innocent. Voyons cependant si elle y entend malice.

Les études & les talens d'Emilie étoient un secret pour la société de sa mère. Comme elle n'avoit eu dessein que de lui assurer par-là des loisirs agréables, de lui faire goûter la solitude, & de sauver son imagination des dangers de la rêverie, & son ame

active & sensible des ennuis de l'oisiveté, Madame de Troëne ne tiroit, ni pour elle ni pour sa fille, aucune vanité de ces dons qu'elle cultivoit avec tant de soin. Mais un jour qu'elles étoient seules avec Belzors, & que l'entretien rouloit sur l'avantage précieux de s'occuper & de se suffire, Ma fille, dit Madame du Troëne, s'est fait un amusement qu'elle goûte de plus en plus. Je veux que vous voyiez de ses dessins. Emilie ouvrit son porte-feuille; & Belzors enchanté ne se lassoit point de l'admirer dans son ouvrage. Qu'ils sont doux & purs, disoit-il, les plaisirs de l'innocence! le vice a beau se tourmenter, il n'en aura jamais de pareils. Avouez, Mademoiselle, que l'heure du travail passe vîte. Eh bien, vous l'avez fixée; la voilà qui se retrace & se reproduit à vos yeux. Le temps n'est perdu que pour les oisifs. Madame du Troëne l'écoutoit avec une complaisance secrète.

Emilie trouvoit ses propos très-sensés ; mais elle n'en étoit point touchée.

Quelques jours après, Verglan vint les voir. Savez-vous, dit Madame du Troëne, que ma fille a reçu des éloges de Belzors sur son talent pour le dessin ? Je veux aussi que vous en soyez juge. Emilie interdite rougit, balbutia, dit qu'elle n'avoit rien de fini, & conjura sa mère d'attendre qu'elle eût quelque morceau digne d'être vu. Elle ne se doutoit pas que sa mère lui tendoit un piége. Puisqu'il y a du mystère, il y a de l'intention, dit cette mère clairvoyante : elle a craint que Verglan ne reconnût ses fleurs, & qu'il ne pénétrât le motif secret du plaisir qu'elle a eu à les peindre. Ma fille aime ce jeune étourdi ; mes craintes n'étoient que trop fondées.

Madame du Troëne, sollicitée de tous côtés, se retranchoit encore sur la jeunesse d'Emilie, & sur la résolution qu'elle avoit prise elle-même de ne

pas la gêner dans son choix. Cependant ce choix l'alarmoit. Ma fille, disoit-elle, va préférer Verglan; il y a du moins lieu de le croire; & ce jeune homme a tout ce qu'il faut pour rendre sa femme malheureuse. Si je déclare ma volonté à Emilie, si je la lui laisse entrevoir, elle se fera une loi d'y souscrire sans se plaindre, elle épousera un homme qu'elle n'aime point, & le souvenir de celui qu'elle aime la poursuivra dans les bras d'un autre. Je connois son ame, elle sera victime de son devoir. Mais est-ce à moi d'ordonner ce douloureux sacrifice ? A Dieu ne plaise ! non, je veux que son inclination la décide. Mais je puis diriger son inclination en l'éclairant; & voilà le seul usage légitime de l'autorité qui m'est confiée. Je suis sûre de la bonté du cœur, de la justesse de l'esprit de ma fille; suppléons, par les lumières de mon âge, à l'inexpérience du sien : qu'elle voye par les

yeux de sa mère, & qu'elle croye, s'il est possible, ne consulter que son penchant.

Toutes les fois que Verglan & Belzors se trouvoient ensemble chez Madame du Troëne, elle engageoit l'entretien sur les mœurs, les usages, les maximes du monde. Elle animoit la contradiction, &, sans prendre aucun parti, donnoit à leur caractère la liberté de se développer. Ces petites aventures dont la société fourmille, & qui entretiennent l'oisive curiosité des cercles de Paris, donnoient le plus souvent matière à leurs réflexions. Verglan, léger, tranchant & vif, étoit constamment du parti de la mode. *Belzors*, d'un ton plus modeste, ne laissoit pas de défendre le parti des bonnes mœurs avec une noble franchise.

L'arrangement du Comte d'Auberive avec sa femme faisoit alors la nouvelle des soupés. On disoit, qu'après une querelle assez vive & des

plaintes amères de part & d'autre sur leur mutuelle infidélité, ils étoient convenus qu'ils ne se devoient rien; qu'ils avoient fini par rire de la sottise qu'ils avoient eue d'être jaloux, sans être amoureux; que d'Auberive consentoit à voir le Chevalier de Clange, amant de sa femme, & qu'elle avoit promis, de son côté, de recevoir le mieux du monde la marquise de Talbe, à qui d'Auberive faisoit la cour; que la paix avoit été ratifiée dans un soupé; & que jamais deux couples d'amans n'avoient été de meilleure intelligence.

A ce récit, Verglan s'écria que rien n'étoit plus sage. On parle du bon vieux temps, disoit-il; que l'on me cite un exemple des mœurs de nos pères, qui soit comparable à celui-ci. Autrefois une infidélité mettoit le feu à la maison; l'on enfermoit, l'on battoit sa femme. Si l'époux usoit de la liberté qu'il s'étoit réservée, sa triste &

& fidèle moitié étoit obligée de dévorer son injure, & de gémir au fond de son ménage, comme dans une obscure prison. Si elle imitoit son volage époux, c'étoit avec des dangers terribles. Il n'y alloit pas de moins que de la vie pour son amant & pour elle-même. On avoit eu la sottise d'attacher l'honneur d'un homme à *la* vertu de son épouse; & le mari, qui n'en étoit pas moins galant homme en cherchant fortune ailleurs, devenoit *le* ridicule objêt du mépris pub*lic*, au premier faux pas que faisoit Madame. En honneur! je ne conçois pas comment, dans ces siècles barbares, on avoit le courage d'épouser. Les nœuds de *l*'hymen étoient une chaîne. Aujourd'hui voyez la complaisance, la liberté, la paix régner au sein des familles. Si les époux s'aiment, à la bonne heure: ils vivent ensemble, ils sont heureux. S'ils cessent de s'aimer, ils se le disent en honnêtes gens, & se rendent *l*'un à l'autre la

parole d'être fidèles. Ils cessent d'être amans ; ils sont amis. C'est ce que j'appelle des mœurs sociales, des mœurs douces : cela donne envie de se marier. Vous trouvez donc tout simple, lui demanda Madame du Troëne, d'être la confidente de son mari & le complaisant de sa femme ? — Assurément, pourvu que cela soit mutuel. N'est-il pas juste d'accorder sa confiance à qui nous honore de la sienne ; & de se rendre, tour à tour, dans la vie les offices de l'amitié ? Peut-on avoir une meilleure amie que sa femme, un ami plus sûr & plus intime que son mari ? Avec qui sera-t-on libre, si ce n'est avec la personne qui, par état, ne fait qu'un avec nous ? & quand, par malheur, on ne trouve plus de plaisir chez soi, qu'a-t-on de mieux à faire que de le chercher ailleurs, & de l'y ramener, chacun de son côté, sans jalousie & sans obstacle ?

Rien de plus riant, dit Belzors, que cette méthode nouvelle ; mais nous

avons encore, vous & moi, bien du chemin à faire, avant que de la goûter sincèrement. D'abord il faut pouvoir se passer de sa propre estime, de celle de sa femme & de ses enfans ; il faut pouvoir s'accoutumer à regarder, sans répugnance, comme une moitié de soi-même, quelqu'un que l'on méprise assez pour le livrer.... Bon! reprit Verglan; préjugés que tous ces scrupules! Qui empêche qu'on ne s'estime l'un l'autre, s'il est décidé qu'il n'y a plus aucune honte à tout cela? Quand cela sera décidé, dit Belzors, tous les liens de la société seront rompus. La sainteté inviolable des nœuds de l'hymen fait la sainteté des nœuds de la nature. Souviens-toi, mon ami, que s'il n'y a plus de devoirs sacrés pour les époux, il n'y en aura guère pour les enfans. Tous ces liens tiennent l'un à l'autre. Les querelles de ménage étoient violentes du temps de nos pères; mais la masse des mœurs

étoit saine. Les esprits se calmoient, les cœurs se rapprochoient. On ne s'en estimoit pas moins, & l'on s'en aimoit davantage. Aujourd'hui, cette société domestique, qui te semble si douce; c'est un corps languissant, qu'un poison lent glace & consume. Crois-moi, mon cher Verglan, nous n'avons pas l'idée de ces joies pures & intimes que goûtoient deux époux au sein de leur famille; de cette union qui faisoit les délices de leur jeunesse, & la consolation de leurs vieux ans. Qu'aujourd'hui une mère soit affligée des égaremens de son fils, qu'un père soit accablé de quelque revers de fortune; sont-ils un refuge, un appui l'un pour l'autre? Ils sont obligés de chercher au-dehors où déposer leur peine; & le soulagement est bien foible de la part des étrangers!

Tu parles comme un oracle, mon sage Belzors, disoit Verglan. Mais qui t'a dit que deux époux ne fissent pas mieux de s'aimer, d'être fidèles toute

leur vie ? Je veux ſeulement, ſi par malheur ce goût mutuel vient à ceſſer, qu'on ſe conſole & qu'on s'arrange, ſans qu'il ſoit défendu à ceux qui ſe ſeroient aimés du temps de nos aïeux, de s'aimer de même, ſi le cœur leur en dit. En effet, dit Madame du Troëne, qu'eſt-ce qui les en empêche ? — Qu'eſt-ce qui les en empêche, Madame ? reprit Belzors : l'uſage, l'exemple, le bon ton, la facilité de vivre ſans reproche au gré de leurs déſirs. Verglan m'avouera aiſément que la vie que l'on mène dans le monde eſt agréable, & qu'il eſt doux de changer d'objet : notre foibleſſe nous y invite. Qui réſiſtera donc à ce penchant, ſi l'on nous ôte le frein des mœurs ? Moi, je n'ôte rien, dit Verglan ; mais je veux que chacun puiſſe vivre à ſa guiſe ; & j'approuve fort le parti qu'ont pris d'Auberive & ſa femme, de ſe paſſer réciproquement ce qu'on appelle des torts. S'ils ſont

contens, tout le monde doit l'être. Comme il achevoit ces mots, on annonça le Marquis d'Auberive. Ah! Marquis, tu viens fort à propos, lui dit Verglan. Dis-nous, je te prie, si ton histoire est vraie. On prétend que ta femme te passe la rhubarbe, & que tu lui passes le séné. Bon! quelle folie! dit d'Auberive avec indolence. — J'ai soutenu que rien n'étoit plus raisonnable: mais voilà Belzors qui te condamne sans appel. — Pourquoi donc? est-ce qu'il n'en eût pas fait autant? Ma femme est jeune & jolie: elle est coquette; cela est tout simple. Au fond pourtant je la crois fort honnête: mais quand elle le seroit un peu moins, il faut bien que justice se fasse. Je conçois cependant qu'un homme plus jaloux que moi me condamne; mais ce qui m'étonne, c'est que Belzors soit le premier. Je n'ai jusqu'ici reçu que des éloges. Rien n'est plus naturel que mon procédé; & tout le monde m'en félicite, comme de quelque chose de

merveilleux. Il ſemble qu'on ne me croyoit pas aſſez de bon ſens pour prendre un parti raiſonnable. En homme d'honneur, je ſuis confus des complimens que j'en reçois. Quant à Meſſieurs les rigoriſtes, je les honore beaucoup; mais je vis pour moi-même. Que chacun en faſſe autant; le plus heureux ſera le plus ſage. — Au reſte, comment ſe porte la Marquiſe? lui demanda Madame du Troëne, pour changer de propos. — A merveille, Madame : hier encore nous ſoupâmes enſemble, & je ne la vis jamais de ſi belle humeur. Je gage, dit Verglan, que tu la reprendras quelque jour. — Ma foi, cela pourroit bien être : déjà même hier, au ſortir de table, je me ſuis ſurpris lui diſant des douceurs.

Cette première épreuve fit la plus vive impreſſion ſur l'eſprit d'Emilie. Sa mère, qui s'en aperçut, laiſſa un libre cours à ſes réflexions : mais pour la mettre ſur la voie, J'admire, lui

dit-elle, comme les opinions dépendent des caractères. Voilà deux jeunes gens élevés avec le même soin, tous deux imbus des mêmes principes d'honnêteté & de vertu : voyez cependant comme ils diffèrent l'un de l'autre ! Et chacun d'eux croit avoir raison. Le cœur d'Emilie faisoit de son mieux pour excuser, dans Verglan, le tort d'avoir pris les mœurs de son siècle. Avec quelle légèreté, disoit-elle, on traite la pudeur & la foi ! comme on se joue de ce qu'il y a de plus sacré dans la nature ! Et Verglan donne dans ces travers ! que n'a-t-il l'ame de Belzors !

Quelque temps après, Emilie & sa mère étant au spectacle, Belzors & Verglan se présentèrent à leur loge ; & Madame du Troëne les invita l'un & l'autre à s'y placer. On jouoit Inès. La scène des enfans fit dire à Verglan quelques bons mots qu'il donnoit pour d'excellentes critiques. Belzors, sans

l'écouter, fondoit en larmes, & ne s'en cachoit pas. Son rival le plaisanta sur sa foiblesse. Quoi ! lui dit-il, des enfans te font pleurer ? Et que voulez-vous donc qui me touche ? dit Belzors. Oui, je l'avoue : je n'entends jamais, sans tressaillir, les tendres noms de père & de mère ; le pathétique de la nature me pénètre, l'amour même le plus touchant m'intéresse, m'émeut beaucoup moins. Inès fut suivie de Nanine ; & quand ce vint au dénouement, Oh ! dit Verglan, cela passe le jeu. Que Dolban aime cette petite fille, à la bonne heure ; mais l'épouser me paroît un peu fort. C'est peut-être une folie, reprit Belzors ; mais je m'en sens capable : quand la vertu & la beauté sont réunies, je ne réponds plus de ma tête. Aucun de leurs propos n'échappoit à Madame du Troëne : Emilie, plus attentive encore, rougissoit de l'avantage que Belzors avoit sur son rival. Après le

ſpectacle, ils virent paſſer le Chevalier d'Olcet en pleureuſes. Qu'eſt-ce donc, Chevalier? lui dit Verglan d'un air léger. C'eſt un vieil oncle à moi, répond d'Olcet, qui a eu la bonté de me laiſſer dix mille écus de rente. — Dix mille écus! viens donc que je t'embraſſe! Cet oncle-là eſt un galant homme. Dix mille écus! il eſt charmant! Belzors, l'embraſſant à ſon tour, lui dit: Chevalier, je m'afflige avec vous de ſa mort: je ſais que vous penſez trop bien, pour en concevoir une joie dénaturée. Il m'a long-temps ſervi de père, dit le Chevalier, confus de l'air riant qu'il avoit pris; mais vous ſavez qu'il étoit ſi vieux! C'eſt un motif de patience, reprit Belzors avec douceur; mais ce n'en eſt pas un de conſolation. Un bon parent eſt le meilleur de tous les amis; & le bien qu'il vous a laiſſé n'en payeroit pas un ſemblable. C'eſt un triſte ami qu'un vieil oncle, dit Verglan;
— —

& dans la règle il faut que chacun vive à ſon tour. Les jeunes gens ſeroient fort à plaindre, ſi les vieillards étoient immortels. Belzors changea de propos, pour épargner à Verglan une réplique humiliante. A chaque trait de ce contraſte, le cœur d'Emilie étoit cruellement déchiré. Madame du Troëne vit avec joie l'air reſpectueux & ſenſible qu'elle prit avez Belzors, & l'air froid & chagrin dont elle répondoit aux gentilleſſes de Verglan ; mais pour ménager une nouvelle épreuve, elle les invita l'un & l'autre à ſouper.

On joua : Verglan & Belzors firent un trictrac tête à tête. Verglan n'aimoit que le gros jeu : Belzors jouoit le jeu qu'on vouloit. La partie étoit intéreſſante. Mademoiſelle du Troëne fut du nombre des ſpectateurs ; & la bonne mère, en faiſant ſon tri, ne laiſſoit pas d'avoir l'œil ſur ſa fille, & de lire ſur ſon viſage ce qui ſe paſſoit dans ſon cœur. La fortune favoriſa Belzors. Emi-

lie, quelque mécontente qu'elle fût de Verglan, avoit le cœur trop bon pour ne pas souffrir en le voyant s'engager dans une perte sérieuse. Le jeune étourdi ne se possédoit plus : il se piqua, il doubla son jeu ; & avant le souper, il en étoit au point de jouer sur sa parole. L'humeur l'avoit pris : il fit son possible pour être enjoué ; mais l'altération de son visage en écartoit la joie. Il s'aperçut lui-même qu'on le plaignoit, & qu'on ne rioit pas de quelques mots plaisans qu'il tâchoit de dire : il en fut humilié ; & le dépit alloit s'en mêler, si l'on n'eût pas quitté la table. Belzors, que ni son bonheur, ni le chagrin de son rival n'avoient ému, fut doux & modeste, selon sa coutume. Ils se remirent au jeu. Madame du Troëne, qui avoit fini sa partie, vint assister à celle-ci, très-inquiète de l'issue qu'elle auroit, mais désirant qu'elle fît son impression sur l'ame d'Emilie. Le succès passa son attente. Verglan per-

toit l'impossible. Le tremblement de sa main & la pâleur de son visage exprimoient le trouble qu'il vouloit cacher. Belzors, avec une complaisance inépuisable, lui donna des revanches tant qu'il en voulut; & quand, à force de doubler le jeu, il eut laissé Verglan s'acquitter jusqu'à une somme raisonnable: Si vous le trouvez bon, dit-il, nous nous en tiendrons là: je crois pouvoir gagner honnêtement ce que j'étois résolu à perdre. Tant de modération & de sagesse excita dans l'assemblée un murmure d'applaudissemens. Le seul Verglan y parut insensible, & en se levant, dit d'un air de dédain: Ce n'étoit pas la peine de jouer si longtemps.

Emilie ne dormit pas de la nuit, tant son ame étoit agitée de ce qu'elle venoit de voir & d'entendre. Quelle différence! disoit-elle. Et par quel caprice faut-il que je soupire d'être éclairée? La séduction ne devroit-elle pas cesser,

dès qu'on s'aperçoit que l'on est séduite ? J'admire l'un, & j'aime l'autre. Quelle est cette mésintelligence entre le cœur & la raison, qui fait que l'on chérit encore ce que l'on cesse d'estimer ?

Le matin, selon son usage, elle parut au lever de sa mère. Je te trouve changée, lui dit Madame du Troëne. — Oui, ma mère, je le suis beaucoup. — Est-ce que tu n'as pas bien dormi ? — Fort peu, dit-elle avec un soupir. — Il faut cependant tâcher d'être jolie ; car je te mène ce soir aux Tuileries, où tout Paris doit s'assembler. Je me plaignois que le plus beau jardin de l'univers fût abandonné : je suis bien aise qu'on y revienne.

Verglan ne manqua pas de s'y rendre ; & Madame du Troëne le retint auprès d'elle. Le coup-d'œil de cette promenade avoit l'air d'un enchantement. Mille beautés, dans tout l'éclat d'une parure éblouissante, étoient assi-

ſes autour de ce baſſin, dont la ſculpture a décoré l'enceinte. L'allée ſuperbe que ce baſſin couronne, étoit remplie de ces jeunes nymphes qui, par leurs charmes & leurs talens, attirent les déſirs ſur leurs pas. Verglan les connoiſſoit toutes, & leur ſourioit en les ſuivant des yeux. Celle-ci, diſoit-il, c'eſt Fatmé. Rien n'eſt plus tendre, plus ſenſible. Elle vit comme un Ange avec Cléon : il lui a donné vingt mille écus en ſix mois : ils s'aiment comme deux tourterelles. Celle-là eſt la célèbre Corine : ſa maiſon eſt le temple du luxe ; ſes ſoupers ſont les plus brillans de Paris : elle en fait les honneurs avec des graces qui nous enchantent. Voyez-vous cette blonde ſi modeſte, & dont les regards ſe promènent languiſſamment de tous côtés ? elle a trois amans, dont chacun ſe flatte d'être le ſeul heureux. C'eſt un plaiſir de la voir au milieu de ſes adorateurs, leur diſtribuer des faveurs légères, & leur perſuader tour

à tour qu'elle se joue de leurs rivaux. C'est un modèle de coquetterie ; & personne ne trompe son monde avec d'adresse & de légèreté. Elle ira loin, sur ma parole, & je le lui ai déjà prédit. Vous êtes donc dans sa confidence ? demanda Madame du Troëne. — Oh ! oui. Ce n'est pas avec moi qu'elles dissimulent : elles me connoissent ; elles savent bien qu'on ne m'en impose pas. Et vous, Belzors, dit Madame du Troëne au sage & vertueux jeune homme qui venoit de les aborder, êtes-vous initié à ces mystères ? — Non, Madame : je veux croire que tout cela est fort amusant ; mais le charme en fait le danger. Madame du Troëne observa que les honnêtes femmes recevoient d'un air froid & réservé le salut riant & familier de Verglan, tandis qu'elles répondoient avec l'air de l'estime & de l'amitié au salut respectueux de Belzors. Elle plaisanta Verglan sur cette distinction, afin d'en faire

apercevoir Emilie. Il eſt vrai, dit-il, Madame, qu'on me tient rigueur en public ; mais tête à tête on m'en dédommage.

De retour chez elle avec eux, elle reçut la viſite d'Eléonore, jeune veuve d'une rare beauté. Eléonore parla du malheur qu'elle avoit eu de perdre un époux eſtimable ; elle en parla, dis-je, avec tant de ſenſibilité, de candeur, & de grace, que Madame du Troëne, Emilie, & Belzors l'écoutoient les larmes aux yeux. Pour une femme jeune & belle, dit Verglan d'un ton badin, un mari eſt une perte légère & facile à réparer. Non pas pour moi, Monſieur, dit la tendre & modeſte Eléonore : un mari qui honoroit une femme de mon âge de ſon eſtime & de ſa confiance, & dont la tendreſſe délicate n'eut jamais ni les craintes de la jalouſie, ni les négligences de l'habitude, n'eſt pas de ceux qu'on remplace aiſément. Il étoit ſans doute d'une jolie figure ? demanda

Verglan. — Non, Monſieur ; mais ſon ame étoit belle. Une belle ame ! reprit Verglan d'un air dédaigneux : une belle ame ! Etoit-il jeune au moins ? — Point du tout : il étoit dans l'âge où l'on eſt ſenſé, quand on a de quoi l'être. — Mais s'il n'étoit ni jeune, ni joli, je ne vois pas de quoi vous déſoler. La confiance, l'eſtime, les procédés honnêtes vont tout ſeuls avec une femme aimable : rien de tout cela ne peut vous manquer. Croyez-moi, Madame, le point eſſentiel eſt de vous aſſortir du côté de l'âge & de la figure, d'unir les Graces avec les Amours, en un mot, d'épouſer un joli homme, ou de garder votre liberté. Vos conſeils ſont les plus galans du monde, dit Eléonore en s'en allant ; mais par malheur ils ſont déplacés. Voilà une belle prude, dit Verglan dès qu'elle fut ſortie. La pruderie, Monſieur, reprit Madame du Troëne, eſt une copie exagérée de la ſageſſe & de la raiſon ; &

Je ne vois rien, dans Eléonore, que de simple & de naturel. Pour moi, dit Belzors, je la trouve aussi respectable qu'elle est belle. Respecte, mon ami, respecte, reprit Verglan avec vivacité : qui t'en empêche ? Elle seule peut le trouver mauvais. Savez-vous, interrompit Madame du Troëne, qui pourroit consoler Eléonore ? C'est un homme comme Belzors ; & si j'étois l'amie qu'il consulteroit pour un choix, je l'engagerois à penser à elle. Vous m'honorez beaucoup, Madame, dit Belzors en rougissant ; mais Eléonore mérite une cœur libre, & par malheur le mien ne l'est pas. A ces mots, il sortit accablé du congé qu'il avoit cru recevoir. Car enfin, disoit-il, m'inviter elle-même à rechercher Eléonore, n'est-ce pas m'avertir de renoncer à Emilie ? Ah ! que mon cœur lui est peu connu ! Verglan, qui l'entendit de même, eut l'air de plaindre son rival. Il en parla comme du plus honnête homme du monde.

C'eſt dommage qu'il ſoit ſi triſte, diſoit-il du ton de la pitié. Voilà ce qu'ils gagnent avec leur vertu : ils ennuient, & on les renvoie. Madame du Troëne, ſans s'expliquer, l'aſſura qu'elle n'avoit prétendu rien dire de déſobligeant à l'un des hommes qu'elle honoroit le plus. Cependant Emilie avoit les yeux baiſſés, & ſa rougeur laiſſoit voir l'agitation de ſon ame. Verglan ne douta point que ce trouble ne fût un mouvement de joie : il ſe retira triomphant ; & le lendemain il lui écrivit un billet conçu en ces mots : « Vous avez dû » me trouver bien romaneſque, belle » Emilie, de n'avoir fait ſi long-temps » parler que mes yeux ! Ne m'accuſez » pas d'une injuſte défiance : j'ai lu » dans votre cœur ; & ſi je n'avois eu » à conſulter que lui, j'étois bien sûr » de ſa réponſe. Mais vous dépendez » d'une mère, & les mères ont des ca- » prices. Heureuſement la vôtre vous » aime, & ſa tendreſſe a éclairé ſon

» choix. Le renvoi de Belzors m'an-
» nonce qu'elle s'eſt décidée ; mais votre
» aveu doit précéder le ſien : je l'attends
» avec l'impatience du plus tendre &
» du plus violent amour ». Emilie ouvrit ce billet, ſans ſavoir d'où il lui venoit : elle en fut offenſée autant que ſurpriſe, & n'héſita point à le communiquer à ſa mère. Je vous ſais bon gré, lui dit Madame du Troëne, de cette marque d'amitié ; mais je vous dois à mon tour confidence pour confidence. Belzors m'a écrit : liſez ſa lettre. Emilie obéit, & lut : « Madame,
» j'honore la vertu, j'admire la beauté,
» je rends juſtice à Eléonore ; mais le
» Ciel n'a-t-il favoriſé qu'elle ? Et après
» avoir adoré, dans votre image, ce
» qu'il a fait de plus touchant, me
» croyez-vous en état de ſuivre le con-
» ſeil que vous m'avez donné ? Je ne
» vous dirai pas combien il eſt cruel :
» mon reſpect étouffe mes plaintes. Si je
» n'ai pas le nom de votre fils, j'en ai

» du moins les ſentimens ; & ce carac-
» tère eſt ineffaçable ».

Emilie ne put achever ſans la plus vive émotion. Sa mère fit ſemblant de ne pas s'en apercevoir, & lui dit : Or çà, ma fille, c'eſt à moi de répondre à ces deux rivaux ; mais c'eſt à toi de dicter mes réponſes. — A moi, ma mère ! — A qui donc ? Eſt-ce moi qu'ils demandent en mariage ? eſt-ce mon cœur que je dois conſulter ? — Ah ! Madame, votre volonté n'eſt-elle pas la mienne ? n'avez-vous pas le droit de diſpoſer de moi ? — Tout cela, mon enfant, eſt le mieux du mode ; mais comme il y va de ton bonheur, il eſt juſte que tu en décides. Ces jeunes gens ſont bien nés tous les deux : l'état, la fortune ſont à peu près les mêmes ; vois lequel remplit le mieux l'idée que tu te fais d'un bon mari : gardons celui-là, & congédions l'autre. Emilie, pénétrée, baiſoit les mains de ſa mère, & les arroſoit de

ſes larmes. Mettez le comble à vos bontés, lui diſoit-elle, en m'éclairant ſur mon choix : plus il eſt important, plus j'ai beſoin que vos conſeils le déterminent. L'époux que ma mère m'aura choiſi, me ſera cher ; mon cœur oſe vous en répondre. — Non, ma fille, on n'aime pas ainſi par devoir ; & tu ſais mieux que moi-même ce qui eſt digne de te rendre heureuſe. Si tu ne l'es pas, je te conſolerai : je veux bien partager tes peines, mais je ne veux pas les cauſer. Allons, je mets la main à la plume, je vais écrire ; tu n'as qu'à dicter.

Qu'on s'imagine le trouble, la confuſion, l'attendriſſement d'Emilie. Tremblante auprès de cette tendre mère, une main ſur ſes yeux & l'autre ſur ſon cœur, elle eſſayoit en vain d'obéir ; ſa voix expiroit ſur ſes lèvres. Eh bien, diſoit la bonne mère, auquel des deux allons-nous répondre ? finis ; ou je vais m'impatienter. A Verglan, dit

Emilie d'une voix foible & chancelante.
— A Verglan, ſoit. Que lui dirai-je ?
« Il n'eſt pas poſſible, Monſieur,
» qu'un homme qui ſe doit, comme
» vous, à la ſociété, y renonce pour
» vivre au ſein de ſa famille. Mon
» Emilie n'a pas de quoi vous dédom-
» mager des ſacrifices qu'elle exigeroit.
» Continuez d'embellir le monde ; c'eſt
» pour lui que vous êtes fait ». — Eſt-
ce là tout ? — Oui, ma mère. — Et à
Belzors, que lui dirons-nous ? Emilie
continua de dicter avec un peu plus
de confiance. « Vous trouver digne
» d'une femme auſſi vertueuſe que
» belle, ce n'étoit pas, Monſieur, vous
» interdire un choix qui m'intéreſſe au-
» tant qu'il m'honore ; c'étoit même
» vous y encourager. Votre modeſtie a
» pris le change ; & vous avez été in-
» juſte envers vous-même & envers
» moi. Venez apprendre à mieux juger
» des intentions d'une bonne mère. Je
» diſpoſe du cœur de ma fille, & je
» n'eſtime

» n'eſtime perſonne au monde plus
» que vous ».

Viens toi-même, mon enfant, que je t'embraſſe, s'écria Madame du Troëne : tu remplis les vœux de ta mère ; & tu n'aurois pas mieux dit, quand tu aurois conſulté mon cœur.

Belzors accourut, ne ſe poſſédant pas de joie. Jamais mariage ne fut plus applaudi, plus fortuné que celui-là. La tendreſſe de Belzors ſe partagea entre Emilie & ſa mère ; & l'on doutoit dans le monde, laquelle des deux il aimoit le plus.

L'ÉCOLE DES PÈRES.

Le malheur d'une père occupé de la fortune de ſes enfans, eſt de ne pouvoir veiller lui-même à leur éducation, plus intéreſſante que leur fortune. Le jeune Timante, appelé M. de Volnſy, avoit reçu de la nature une figure aimable, un eſprit facile, un bon cœur : mais, graces aux ſoins de Madame ſa mère, cet heureux naturel fût bientôt gâté ; & le plus joli enfant du monde à ſix ans, devint un petit fat à quinze. On lui donna tous les talens frivoles, mais pas un des talens utiles : & qu'en eût-il fait ? C'étoit bon pour ſon père, qui avoit été obligé de travailler pour s'enrichir ; mais lui, qui trouvoit ſa fortune faite, ne devoit ſavoir qu'en jouir noblement. On lui avoit donné pour maxime, qu'il ne falloit jamais vivre avec ſes égaux ; auſſi ne voyoit-il

que des jeunes gens qui, au deſſus de lui par leur naiſſance, lui pardonnoient d'être plus riche qu'eux, pourvu qu'il payât leurs plaiſirs. Son père n'eût pas eu la cómplaiſance de fournir à ſes libéralités ; mais ſa mère faiſoit honneur à tout. Elle n'ignoroit pas que, dès l'âge de dix-neuf ans, il avoit, ſelon le bel uſage, une petite maiſon & une jolie maîtreſſe. Il falloit bien lui paſſer quelque choſe. Elle exigeoit ſeulement qu'il y mît un peu de myſtère, de peur que Timante, qui ne ſavoit pas ſon monde, ne trouvât mauvais que ſon fils s'amuſât. Si, dans les intervalles de ſon travail, le père marquoit de l'inquiétude ſur la vie diſſipée que menoit ce jeune homme, la mère étoit là pour le juſtifier ; & les menſonges complaiſans ne lui manquoient jamais au beſoin. Timante avoit le plaiſir d'entendre dire que perſonne au bal n'avoit danſé comme ſon fils. Il eſt bien conſolant, diſoit le bon homme, de

s'être donné tant de peine pour un fils qui danse bien. Il ne concevoit pas pourquoi il falloit que ce petit Seigneur eût des laquais si galamment vêtus, & un si brillant équipage; mais Madame son épouse lui représentoit que la considération y étoit attachée, & que pour réussir dans le monde, il falloit y être sur un certain pied. S'il demandoit pourquoi son fils rentroit si tard; c'est, lui disoit-on, que les femmes de qualité ne se couchent pas plutôt. Il ne trouvoit pas ces raisons bien bonnes; mais pour avoir la paix, il falloit bien qu'il s'en contentât. Cependant son fils donnoit tête baissée dans les égaremens de son âge, lorsque l'amour parut avoir pitié de lui, & entreprendre de le ramener.

Lucie, sa sœur, avoit depuis peu dans son couvent une camarade charmante. Angélique avoit perdu sa mère; & trop jeune pour tenir une maison, elle avoit obtenu de son père qu'il voulût bien

se passer d'elle jusqu'au moment qu'il disposeroit de sa main.

La conformité d'âge & d'état, & plus encore celle des caractères, unit bientôt Angélique & Lucie. Celle-ci, en essuyant les larmes de sa compagne, parut si sensible à la perte qu'elle avoit faite, qu'Angélique ne mit plus de réserve à l'effusion de sa douleur. J'ai perdu, lui disoit-elle, une mère comme il n'y en eut jamais. Dès que j'ai fait usage de ma raison, j'ai vu en elle une amie, mais une amie si intime, que si mon cœur & ses vertus ne m'avoient pas rappelé sans cesse le respect que je lui devois, sa familiarité me l'eût fait oublier. C'étoit toujours sous l'air du badinage qu'elle déguisoit ses leçons : & quelles leçons, ma chère Lucie ! celles de la sagesse même. Avec quels traits ce monde, où je devois vivre, étoit peint à mes yeux surpris ! quel charme elle donnoit aux mœurs pures & modestes dont elle étoit un

exemple vivant ! Ah ! sous ses crayons enchanteurs, toutes les vertus devenoient des graces. Ainsi, cette aimable fille, en parlant de sa mère, mêloit sans cesse aux plus tendres regrets, les éloges les plus touchans ; mais son esprit & son ame louoient encore plus dignement celle qui les avoit formés. Si autour d'elle quelqu'un manquoit des agrémens que donne l'aisance, Angélique s'en privoit avec joie : les sacrifices ne lui coûtoient que la peine de les cacher ; & le besoin d'obliger étoit le seul qu'elle connût. Penses-tu comme moi ? disoit-elle quelquefois à Lucie. Plus heureuse que nos compagnes, cette inégalité m'humilie, & je rougis pour la fortune, qui a si mal distribué ses dons. Si quelque chose dédommage les malheureux, c'est qu'on les plaint & qu'on les aime ; au lieu que nous, qu'on doit envier, on nous fait grace de ne pas nous haïr. Aussi faut-il être bien attentives à faire ou-

blier, par la bienfaisance & la modestie, cet avantage si dangereux que nous avons sur nos pareilles.

Lucie, enchantée du caractère d'Angélique, eût voulu se l'attacher par tous les liens du sentiment. Ma chère amie, lui dit-elle un jour, nous touchons peut-être au moment d'être séparées pour jamais : cette idée fait le malheur de ma vie ; mais j'en ai une, si tu l'approuvois..... Je veux te faire voir mon frère : il est beau comme le jour, fait à peindre, & plein de talens. Il est bien jeune, dit Angélique, & bien répandu pour son âge ! Je crains que ta mère ne l'ait trop aimé.

Volny étant venu voir Lucie, elle engagea son amie à l'accompagner au parloir. Ah ! ma sœur, que de charmes ! s'écria le jeune fat. Mais on n'est pas de cette beauté. Quels traits ! quelle taille ! quels yeux ! Vous au couvent, Mademoiselle ! c'est un larcin, une trahison. Je l'avois bien pré-

vu, dit Lucie, que tu ferois enchanté; eh bien, son ame est mille fois plus belle. — Ma sœur, elle a le regard de la Marquise d'Alcine, à qui je donnai hier la main au sortir de l'opéra. L'on vante la taille de la Comtesse de Flavel, chez qui je dois souper ce soir; mais il n'y a pas de comparaison avec la taille de Mademoiselle; & quoiqu'ami intime de la jeune Madame de Blane, qui passe pour la beauté du jour, je parie mille contre un que ton amie l'éclipsera en paroissant dans le monde.

Tandis que Volny parloit ainsi, Angélique le regardoit avec les yeux de la pitié. Monsieur, lui dit-elle, vous ne vous doutez pas que vos éloges sont des insultes. Eh bien, sachez que le premier sentiment que doit inspirer une honnête femme, c'est la crainte de blesser sa modestie; & qu'il n'est permis de louer sans ménagement que des personnes sans pudeur. Il est des mou-

vemens de ſurpriſe dont on n'eſt pas le maître, reprit Volny un peu interdit. — Quand le reſpect les accompagne, il les empêche d'éclater. Mais je vois que j'afflige mon amie, en paroiſſant offenſée de votre début avec moi : je vais la conſoler, & vous mettre à votre aiſe. Belle ou non, je fais ſi peu de cas d'un don avec lequel on eſt ſouvent très-mépriſable, que je vous permets d'en dire devant moi tout ce qu'il vous plaira ; je n'aurai pas la vanité de rougir de vos éloges. Il faut être, dit Volny, bien accoutumée à être belle, & bien au deſſus de cet avantage, pour en parler ſi négligemment. Pour moi, je ne puis me perſuader que la beauté ſoit ſi peu de choſe : mais puiſque vous recevez ſi mal les hommages qu'on lui rend, il faut l'adorer en ſilence. Dès ce moment, il ne parla plus que de lui-même, de ſes chevaux, de ſes amis, de ſes ſoupers, & de ſes aventures. Lucie, qui avoit les yeux ſur Angéli-

que, voyoit avec douleur que tout cela faisoit tort à Volny.

C'est bien dommage, dit Angélique lorsqu'il se fut retiré, c'est bien dommage qu'on l'ait gâté de si bonne heure. Avoue cependant, dit Lucie, qu'il est pétri de graces. — Et de ridicules, ma chere amie. — Il s'en corrigera. — Non; car cela réussit à son âge; & l'on n'est pas disposé à se corriger d'un défaut qui plaît. — Mais il t'a vue, il t'aimera; & s'il t'aime, il deviendra sage. — Tu ne doutes pas que je ne le désire; mais je suis bien loin de l'espérer.

Volny n'hésita point à croire qu'il avoit eu un succès complet. Ma sœur avoit raison, dit-il, son amie est belle, un peu singulière; mais son caractère n'en est que plus piquant. Ce qui lui manque, c'est la naissance: ma mère veut que j'épouse une fille de qualité. Voyons-la toujours. Cela ne ressemble à rien de ce que nous avons dans le monde; & il y a du moins de quoi s'amuser.

Il alla donc revoir ſa ſœur, & avec elle il revit Angélique. Que t'ai-je fait, dit-il à Lucie, pour avoir troublé mon repos ? J'étois ſi tranquille ! je m'amuſois ſi bien, avant que d'avoir vu ta dangereuſe amie ! Ah ! Mademoiſelle, que le monde eſt inſipide, & que ſes amuſemens ſont froids pour un cœur occupé de vous ! Qui m'eût dit que je ſerois jaloux de ma ſœur ? Répandu dans les ſociétés les plus brillantes, ſollicité par tous les plaiſirs, qui le croiroit ? oui, je voudrois être à ſa place. Elle vous voit ſans ceſſe, vous dit qu'elle vous aime, vous entend dire que vous l'aimez. — Tu as raiſon d'envier mon bonheur ; mais Volny, ſi tu voulois, le tien ſeroit encore plus digne d'envie. (A ces mots, Angélique rougit.)

O Ciel ! ma ſœur, que viens-je d'entendre ? — J'en ai trop dit. — Non, ma chère Lucie : dans les ſentimens honnêtes, il n'y a rien à diſſimuler. Votre ſœur déſire, Monſieur, que le Ciel

nous ait deſtinés l'un à l'autre; & je ne puis que lui en ſavoir gré. Je vous dirai plus : je me flatte d'être née pour rendre heureux un homme de bien; & rien n'empêche que, par vos mœurs, vous ne ſoyez tel que mon époux doit être : vous n'avez, pour y réuſſir, qu'à reſſembler à votre ſœur. — S'il ne tient qu'à cela, je ſuis heureux; car on me flatte que je lui reſſemble. — Vous dites bien, l'on vous flatte; mais moi, qui ne flatte jamais, je vous aſſure qu'il n'en eſt rien. Ma Lucie ne tire vanité ni des graces de ſon eſprit, ni de celles de ſa figure. — Ah! je vous proteſte que perſonne au monde n'eſt moins avantageux que moi; & ſi je ſuis bien, c'eſt ſans le ſavoir. — Rien n'eſt plus ſimple que les mœurs de Lucie; c'eſt la nature dans toute ſa candeur. Voyez ſi, dans ſon maintien, dans ſon langage, dans ſon action, il y a rien d'affecté, d'étudié. — C'eſt comme moi : pour éviter l'affectation,

je tombe ſouvent dans la négligence ; c'eſt un reproche qu'on me fait tous les jours. — Lucie n'a de prétentions ſur rien : tout occupée à faire valoir ſes égales, elle eſt la ſeule qu'elle oublie. — Et moi, quelques talens que m'ait donnés la nature, me voit-on m'en glorifier, m'en prévaloir ? Tout le monde dit que j'excelle dans toutes les choſes d'agrément ; moi ſeul je n'en parle jamais. Ah ! ſi c'eſt la modeſtie & la ſimplicité que vous aimez dans ma ſœur, je ſuis bien sûr que vous m'aimerez : ce ſont mes vertus favorites. Je le ſouhaite, dit Angélique : cependant ſi vous avez jamais deſſein de me plaire, je vous conſeille de vous examiner de plus près.

Tu lui as donné là, dit Lucie, une leçon qu'il n'oubliera pas. — Non, car il l'a déjà oubliée. Angélique avoit raiſon. Tout ce qu'il avoit retenu de leur entretien, c'eſt qu'il étoit à ſon gré, & qu'elle ſeroit bien aiſe d'être ſa

femme. Avec quelle naïveté! disoit-il, elle m'en a fait l'aveu! que cette candeur sied bien à la beauté! Soit vanité ou sentiment, il en étoit réellement ému : mais ce goût naissant, si c'en étoit un, ne prit rien sur ses habitudes. Enivré de l'encens de ses flatteurs, agréablement trompé par une jeune enchanteresse, il oublioit qu'on lui vendoit les soins qu'on prenoit de lui plaire ; & sa vanité, caressée par les plaisirs, leur sourioit nonchalamment. Cette mollesse voluptueuse est la langueur la plus funeste où un jeune homme puisse être plongé. Hors de là, tout lui est pénible : les plus légers devoirs sont pour lui fatigans ; les bienséances les moins austères sont importunes & ennuyeuses : il n'est à son aise que dans cet état d'indolence & de liberté où tout lui obéit, où rien ne le gêne.

Quelquefois l'image d'Angélique venoit s'offrir à lui comme un songe. Elle est charmante, disoit-il ; mais

qu'en ferois-je ? Rien n'eſt plus incommode qu'une femme délicate & fidèle, pour un mari qui ne l'eſt pas. Mon père exigeroit de moi que je ne vécuſſe que pour ma femme. Ce ſeroit de l'amour, de la jalouſie, des reproches, des pleurs : tout cela m'effraye. Je veux pourtant la revoir encore.

Lucie vint ſeule cette fois. Eh bien, comment me trouve-t-elle ?—Beaucoup trop bien. — Je m'en doutois. — Trop bien du côté de la figure. Cet avantage vous fait négliger, dit-elle, des qualités plus eſtimables dont vous auriez beſoin ſans cela. — Elle moraliſe un peu, ton Angélique, & c'eſt dommage. Dis-lui donc que rien n'eſt plus triſte, & qu'une auſſi belle bouche que la ſienne n'eſt pas faite pour parler raiſon. Ce n'eſt pas elle, dit Lucie, c'eſt vous que je voudrois corriger. — Et de quoi donc ? d'aimer le plaiſir & tout ce qui l'inſpire ? — Le plaiſir ! en eſt-il un plus pur que de poſſéder le cœur d'une

femme vertueuſe & belle, de l'aimer & d'en être aimé ? Je vous crois tendre ; Angélique eſt ſenſible ; tout ce qui me touche lui eſt cher ; mais..... — Mais elle eſt bien difficile ! — Et qu'exige-t-elle ? — Des mœurs. — Des mœurs à mon âge ! Et qui lui a dit que je n'en ai pas ? — Je ne ſais ; mais elle a contre vous une prévention qui m'afflige. — Ah ! je l'en ferai revenir. Amenez-la, ma ſœur, entendez-vous, amenez-la moi la première fois que je viendrai vous voir. Les hommes ont beau être diſcrets, diſoit-il en s'en allant, les femmes ne peuvent ſe taire ; & avec quelque ſoin que je cache mes aventures, le ſecret en eſt divulgué. Mais quel tort cela me fait-il ? Si Angélique veut un mari qui ait toujours été ſage, elle n'a qu'à épouſer un imbécille, ou un enfant. Suis-je obligé d'être fidèle à une femme que je n'ai point ? Oh ! je lui ferai ſentir le ridicule de ſes idées. Elle parut, & il fut lui-

même bien humilié, bien confondu, quand il l'entendit parler avec l'éloquence de la vertu & de la raison, sur la honte & le danger du vice. Pensez-vous, Monsieur, lui dit-elle après lui avoir laissé traiter aussi légèrement qu'il voulut les principes des bonnes mœurs, pensez-vous, sans rougir, à l'union d'une ame pure & chaste avec une ame flétrie & profanée par le plus indigne de tous les penchans? De quel prix seroit à vos yeux un cœur avili par les vices dont vous vous glorifiez? & nous croyez-vous moins sensibles que vous aux charmes de l'honnêteté, de la pudeur, & de l'innocence? Vous vous êtes dispensés des lois que vous nous avez imposées; mais la nature & la raison sont plus équitables que vous. Pour moi, je ne croirai jamais qu'un homme ose m'aimer, tant qu'il aimera des choses honteuses; & s'il a eu le malheur d'être indigne de moi avant de me connoître, c'est au soin qu'il

prendra d'effacer cette tache, que je verrai si je dois l'oublier. Volny voulut lui faire entendre qu'en changeant d'état, on changeoit de conduite; que l'amour, la vertu, la beauté avoient bien des droits sur une ame, & que les goûts frivoles & passagers qui avoient occupé cette ame oisive, disparoissoient devant un objet plus cher & plus digne de la remplir. Avez-vous foi, lui dit-elle, Monsieur, à ces révolutions subites? Savez-vous qu'elles supposent une ame naturellement délicate & noble; qu'il en est peu de cette trempe; & que ce n'est pas un bon présage du changement que vous m'annoncez, que d'attendre, au sein même du vice, le moment d'être vertueux tout d'un coup?

Volny, surpris & confus du sérieux de ce langage, se contenta de lui dire que dans tout cela il se flattoit qu'il n'y avoit rien de personnel. Pardonnez-moi, lui dit Angélique; j'ai beaucoup

ouï parler de vous : je suis de plus assez bien instruite de la façon de vivre des jeunes gens à la mode. Vous êtes riche, fort répandu ; & à moins d'un espèce de prodige, il faut que vous soyez plus dérangé qu'un autre. Mais l'opinion que j'ai de vous ne doit point vous décourager. Vous croyez m'aimer, je le souhaite : cela vous donnera peut-être la résolution & la force de devenir un homme estimable. Vous avez pour cela un bel exemple ! c'est celui d'un père qui, sans tous les agrémens dont vous vous parez, s'est acquis, par des talens utiles à sa patrie & à lui-même, la plus haute réputation. Voilà ce que j'appelle un homme rare ; & quand vous serez digne de lui, je m'applaudirai d'être digne de vous.

Ce discours avoit jeté Volny dans des réflexions sérieuses ; mais ses amis vinrent l'en tirer. Il étoit attendu à un soupé délicieux, dont Fatmé, Doris, & Cloé devoient être. La joie y fut vive

& brillante; & si le cœur de Volny ne s'y livra point, du moins ses sens s'y abandonnèrent.

On juge bien que dans ce joli cercle, un engagement sérieux passoit pour la plus haute extravagance. Quand il y va de sa fortune, disoit-on, à la bonne heure, on s'y résout: mais un jeune homme, né avec beaucoup de bien, peut-il être assez sot ou assez fou pour se donner une chaîne? S'il n'aime point la femme qu'il épouse, c'est un fardeau qu'il s'impose à plaisir; & s'il l'aime, quel triste moyen pour lui plaire, que celui d'être son mari! Y a-t-il dans le monde un plus ridicule personnage que celui d'un époux amant? Supposez même que cela réussisse; qu'arrive-t-il? On se plaît six mois, pour s'ennuyer toute sa vie. Ah! mon cher Volny, point de mariage: tu serois un homme perdu. Si tu as fantaisie de quelque fille honnête, attends qu'un autre l'épouse: cela nous revient

tôt ou tard; & tu feras heureux à ton tour. Croiroit-on que ce jeune infenfé trouvoit ces réflexions très-fages? Voyez cependant, difoit-il, quel empire la vertu & la beauté ont fur une ame, puifqu'elles lui font oublier le foin de fon repos & le prix de fa liberté!

Il eût voulu ne pas revoir Angélique; mais il n'étoit pas bien avec lui-même, quand il avoit paffé quelques jours fans la voir. Tel eft cependant l'attrait du libertinage, qu'en quittant cette fille adorable, pénétré, ravi, enchanté de fa fageffe & de fes charmes, il fe replongeoit dans les égaremens dont elle l'avoit fait rougir.

Eft-il poffible que ce foit pour un fils un bonheur de perdre fa mère? Volny, à la mort de la fienne, crut voir tarir la fource de fes folles dépenfes: mais il ne lui vint pas même dans l'idée de renoncer à ce qui l'y avoit engagé; & l'unique foin dont il fut occupé, fut de fuppléer aux moyens

qu'il n'avoit plus de les soutenir. Fils unique d'une père si riche, il ne pouvoit manquer d'être riche à son tour; & un jeune homme trouve à Paris la pernicieuse facilité d'anticiper sur sa fortune. Ce fut alors que Timante, sur son déclin, voulut se reposer de ses longues fatigues, & engager son fils à le remplacer. Mon père, lui dit le jeune homme, je ne me crois pas né pour cela. — Eh bien, mon fils, aimez-vous mieux prendre le parti des armes? — Mon inclination n'y est pas décidée, & ma naissance ne m'y oblige point. — La Robe sans doute vous convient mieux? — Oh! point du tout; j'ai pour la Robe une répugnance invincible. — Que voulez-vous donc devenir? — Ma mère avoit en vue une charge qui donne la noblesse, qui n'oblige à rien, & qui peut s'exercer à Paris. — J'entends, mon fils, j'y penserai: la vocation est excellente. Oh! je vois, dit en lui-même le bon

homme, que tu veux vivre en fainéant; mais je t'en empêcherai, ſi je puis. Une charge qui donne la nobleſſe & qui n'oblige à rien! cela eſt fort commode. Et pour qui me conſumerois-je encore de travail & d'inquiétude? Repoſons-nous, n'ayons plus d'autre ſoin que celui que j'aurai pris trop tard, celui d'éclairer la conduite d'un fils qui ne m'annonce que des chagrins: car celui qui aime l'oiſiveté, aime les vices dont elle eſt la mère.

Mais quelle fut l'affliction de Timante, lorſqu'il apprit qu'enivré d'orgueil & plongé dans le libertinage, ſon fils donnoit dans tous les travers; qu'il avoit des maîtreſſes & des complaiſans; qu'il donnoit des ſpectacles & des fêtes; & qu'il jouoit un jeu à ſe ruiner? C'eſt ma faute, dit Timante, & c'eſt à moi de la réparer. Mais le moyen? L'habitude eſt priſe; le goût du vice a fait des progrès. Contraindre ce jeune fou? il m'échappera. Déſa-

vouer ſes dépenſes & ſes dettes ? c'eſt le déshonorer moi-même, c'eſt étouffer dans ſon ame avilie les germes de l'honnêteté. Le faire enfermer eſt encore pis : grace au Ciel il n'en eſt pas au point de mériter que les lois le privent du droit naturel d'être libre ; & il n'y a que des parens dénaturés qui ſoient, envers leurs enfans, plus ſévères que les lois. Cependant il court à ſa perte. Que ferai-je pour le tirer du précipice où je le vois ? Remontons à la ſource du mal. Ce ſont mes richeſſes qui lui ont tourné la tête : né d'un père ſans fortune, il eût été, comme un autre, modeſte, laborieux, & ſage : le remède eſt ſimple, & mon parti eſt pris.

Timante commença dès-lors par arranger ſon bien, de manière qu'il fût iſolé, indépendant, & libre. Excepté la terre de Volny & ſa maiſon de ville, ſa fortune étoit toute dans ſon porte-feuille ; & il eut ſoin de ſe mettre en règle

règle avec tous ses correspondans. Les choses ainsi disposées, il rentre un jour chez lui consterné. Son fils & ses amis, qui l'attendoient pour se mettre à table, furent frappés de son abattement. L'un d'eux ne put s'empêcher de lui en demander la cause. Vous le saurez, dit-il : dînons un peu vîte, si vous le voulez bien : je suis occupé de choses sérieuses. On dîna dans un profond silence; & Timante, au sortir de table, ayant pris congé de son monde, s'enferma seul avec son fils. Volny, lui dit-il, j'ai une mauvaise nouvelle à vous apprendre; mais il faut soutenir votre malheur avec courage. Mon enfant, je suis ruiné. Les deux tiers de mon bien viennent d'être pris sur deux vaisseaux ; & la mauvaise foi d'un homme en qui j'avois confiance, m'enlève la moitié du reste. Le désir de vous laisser une grande fortune m'a perdu. Heureusement, je dois peu de

chose; & des débris de mon naufrage je sauverai la terre de Volny, qui vaut vingt mille livres de rente : avec cela nous pourrons subsister. C'est un coup terrible; mais vous êtes jeune, & vous pouvez vous en relever. Je ne me suis point rendu indigne de la confiance de mes correspondans : mon nom aura peut-être encore quelque crédit dans l'Europe: mais je suis trop vieux pour recommencer; & c'est à vous à réparer les malheurs de votre père. Je suis parti de plus loin que vous; & avec de la probité, du travail, & mes leçons, il vous est facile d'aller plus loin que moi.

La situation d'un voyageur aux pieds duquel vient de tomber la foudre, n'est pas comparable à celle de Volny. — Quoi, mon père, ruiné sans ressource! — Vous êtes, mon fils, la seule qui me reste, & je n'ai plus d'espérance qu'en vous. Allez, con-

sultez-vous vous-même ; & laissez-moi prendre des arrangemens conformes à notre malheur.

La nouvelle en fut bientôt publique. La maison de Paris fut louée, les équipages furent vendus : un simple carrosse, un logement modeste, une table frugale, un domestique réglé sur les besoins d'une vie honnête, tout annonça ce revers de fortune ; & il n'est pas besoin de dire que le nombre des amis de Timante diminua considérablement.

Ceux de Volny furent touchés de son accident. Qu'est-ce donc ? lui dit l'un d'eux : ton père est ruiné ; m'a-t-on dit. — Il est trop vrai. — Quelle folie ! Tu n'as donc plus ta petite maison ? — Hélas ! non. — J'en suis désespéré ; je comptois y aller souper demain. Un autre l'aborda, & lui dit : Conte-moi donc un peu tout cela : ta fortune est culbutée ? — Elle est du moins réduite à peu de chose. — Tu as là un

père bien mal-adroit ! de quoi diable va-t-il se mêler ? tu te serois bien ruiné sans lui. Je suis désolé, lui dit un troisième : on dit que tu as vendu tes jolis chevaux ? — Hélas ! oui. — Si je l'avois su, je te les aurois achetés. Voilà comme tu es, tu ne te souviens jamais de tes amis dans l'occasion. — J'étois occupé de choses plus sérieuses. — De ta petite, n'est-ce pas ? tu ne l'auras plus sur ton compte ; mais vous serez toujours bons amis ; console-toi ; je sais qu'elle t'aime ; elle aura de bons procédés. Quelques-uns lui dirent en passant : Adieu Volny ; & tous les autres l'évitèrent.

Pour sa maîtresse qu'il avoit enrichie, elle fut si affligée, qu'elle n'eut pas le courage de le revoir. Epargnez-moi, lui écrivit-elle : vous connoissez ma sensibilité ; votre vue me feroit une impression trop douloureuse. Je ne me sens pas la force de la soutenir. Ce fut alors que, l'ame pénétrée, & de la

froide légèreté de ſes amis, & de l'indigne abandon de ſa maîtreſſe, Volny, pour la première fois, vit tomber le voile qu'il avoit ſur les yeux. Où étois-je? dit-il, qu'ai-je fait? Comment allois-je paſſer ma vie? Ah! quels reproches ne mérité-je pas! quels torts n'ai-je pas à réparer? Allons voir ma ſœur, ajoute-t-il; car il n'oſoit ſe dire, allons voir Angélique.

Lucie fut accablée de la nouvelle que ſon père vint lui annoncer. Ce n'eſt pas pour moi, diſoit-elle : je ſuis bien; & pour être heureuſe loin du monde, il faut peu de choſe; mais vous, mon père, mais Volny! — Que veux-tu, ma fille? je n'étois pas né dans l'opulence où je me ſuis vu. Si mon fils eſt ſage, il aura encore aſſez de bien; s'il ne l'eſt pas, il en aura trop. La douleur de Lucie redoubla en voyant ſon frère. Je n'ai pas le courage de te conſoler, lui dit-elle; mais je vais appeler à mon ſecours notre

ſage & tendre Angélique. — Oh ! non, ma ſœur ; je n'ai pas mérité qu'elle s'intéreſſe à ma peine : c'eſt dans le temps que j'avois à l'honorer par des ſacrifices ; qu'il falloit me rendre digne de ſon eſtime & de ſa pitié : aujourd'hui que tout m'abandonne, mon retour, humiliant pour moi, n'a plus rien de flatteur pour elle. Comme il parloit ainſi, Angélique vint d'elle-même ; & avec l'air le plus touchant, elle lui témoigna toute ſa ſenſibilité à la perte qu'il avoit faite. C'eſt un grand malheur pour votre père, ajouta-t-elle, c'en eſt un pour cette chère enfant ; mais c'eſt peut-être un bien pour vous. Il y auroit de la dureté à vous affliger par des reproches, quand on vous doit des conſolations ; mais vous pouvez tirer de la perte de vos biens, un fruit plus précieux que ces biens mêmes. — J'en abuſois, le Ciel m'en punit ; mais il m'en punit trop cruellement, en m'ôtant l'eſpoir,

d'être à ce que j'aime. J'étois jeune ; & j'ose croire que, sans cette leçon désespérante, le temps, l'amour, & la raison m'auroient rendu moins indigne de vous. — Je vous vois abattu, lui dit-elle : ce n'est plus de la présomption, c'est du découragement qu'il faut vous préserver ; & ce qu'il eût été dangereux de vous avouer dans la prospérité, vous avez besoin de le savoir dans l'infortune. Soit qu'il ne me fût pas possible de penser mal du frère de mon amie, soit que vous m'eussiez inspiré vous même cette prévention qu'on ne raisonne pas, j'ai cru démêler en vous, à travers les erreurs & les vices de votre âge, le fond d'un bon naturel.

Heureusement, vos erreurs passées n'ont rien de honteux aux yeux du monde : le chemin de l'honneur & de la vertu est ouvert pour vous ; & il vous est plus aisé que jamais de devenir tel que je souhaite. Du côté de

la fortune, le revers que vous éprouvez eſt accablant. Je ne vous ferai point l'éloge de la médiocrité : quand on s'eſt vu riche, il eſt humiliant, il eſt dur de ceſſer de l'être ; mais le mal n'eſt pas ſans remède. Conformez-vous à votre ſituation préſente ; ſortez de l'oiſive molleſſe où vous avez été plongé ; que l'amour du travail prenne la place du goût de la diſſipation : faites tout ce qui dépend de vous, ſi vous m'aimez, pour rétablir entre nous cette égalité de fortune qu'on exige dans les mariages. Mon père, qui m'aime, & qui ne veut pas que je ſois malheureuſe, me laiſſera, je l'eſpère, la liberté de vous attendre. Si dans ſix ans votre fortune eſt rétablie, ou ſur le point de ſe rétablir, tous les obſtacles ſeront applanis ; ſi, avec de la ſageſſe, de l'économie, & du travail, vous avez le malheur de pas réuſſir, je n'exige de vous alors, pour tout bien, que d'avoir la conſidération de

votre état. Je suis fille unique, très-riche r[illegible]ême : je me jetterai aux pieds de m[illegible] père, & j'obtiendrai qu'il me permette de d[illegible]ommager un homme estimable, de l'injustice du sort. Lucie alors ne put s'empêcher d'embrasser Angélique. Ah ! que tu es bien nommée ! lui dit-elle. Il n'y a qu'un esprit céleste qui soit capable de tant de vertu. Volny de son côté, dans l'attendrissement & le respect dont il étoit saisi, appliqua sa bouche, en se prosternant, sur le barreau de la grille où la main d'Angélique avoit touché. Mademoiselle, lui dit-il, vous me rendez chère mon infortune ; & je vais employer ma vie à mériter, s'il est possible, les bontés dont vous m'accablez. Permettez-moi de venir souvent puiser auprès de vous le courage, la sagesse, & la vertu dont j'ai besoin pour vous mériter.

Il se retira, non pas tel qu'autrefois, glorieux & content de lui-même, mais

humilié, confondu d'avoir si peu connu le prix du cœur le plus noble que le Ciel eût formé. Il entra [illegible] cabinet de son père. Votre fortune est changée, lui dit-il; mais votre fils l'est encore plus; & j'espère qu'un jour vous bénirez le Ciel du revers qui me rend à mes devoirs & à moi-même. Daignez m'instruire & me guider: appliqué, laborieux, docile, je vais être le soutien & la consolation de votre vieillesse; & vous pouvez disposer de moi. Le bon homme enchanté dissimula sa joie, & se contenta de louer de si bonnes dispositions. Il présenta son fils à ses correspondans, & leur demanda pour lui leur amitié & leur confiance. On plaint sur-tout les infortunés qu'on estime; & chacun, touché du malheur de ce galant homme, se fit un honneur de le consoler.

Volny, qui reprit le nom de Timante, eut toutes les facilités possibles dans ses premières opérations: son ha-

bileté, qui d'abord n'étoit que celle de son père, & qui dans peu fut réellement la sienne, fit croître à vue d'œil son crédit. Les momens de repos que son père l'obligeoit de prendre, il les paſſoit auprès d'Angélique; & il avoit un plaiſir ſenſible à lui raconter ſes progrès. Angélique, qui s'attribuoit en partie le changement prodigieux qui s'étoit fait dans ſon amant, jouiſſoit de ſon ouvrage avec la double ſatisfaction de l'amour & de l'amitié. Lucie étoit en adoration devant elle, & ne ceſſoit de lui rendre grace du bien qu'elle leur avoit fait.

Un jour que ſon père vint la voir, & qu'il ſe louoit avec elle des conſolations que lui donnoit ſon fils: Savez-vous, lui dit Lucie, à qui nous devons ce retour? à la plus belle, à la plus vertueuſe perſonne qui reſpire, à la fille unique d'Alcimon, ma camarade & mon amie. Alors elle lui raconta tout ce qui s'étoit paſſé. Tu

m'attendris, dit le bon homme : je veux connoître cette fille charmante. Angélique vint, & reçut les éloges de Timante avec une modestie qui relevoit encore sa beauté. Monsieur, lui dit-elle, je dépends d'un père ; mais il est vrai que s'il a la bonté de me laisser disposer de moi, & que vous soyez content de votre fils, je ferai gloire de devenir votre fille. Mon amitié pour Lucie m'en a inspiré le premier désir ; mon respect pour vous y ajoute encore : vos malheurs mêmes n'ont fait que m'intéresser davantage à tout ce qui peut vous en dédommager ; & si la conduite de votre fils est telle que vous le souhaitez & que je le désire, qu'il soit riche ou qu'il ne le soit pas, l'usage le plus honorable & le plus doux que je puisse faire de ma fortune, c'est de la partager avec lui. Peu s'en fallut qu'à ce discours le bon homme ne laissât échapper son secret ; mais il eut la prudence de se retenir.

Je ne croyois pas, lui dit-il, Mademoiſelle, qu'on pût augmenter, dans l'ame d'un père, le déſir de voir dans ſon fils un homme ſage & vertueux; mais vous ajoutez un nouvel intérêt à celui de l'amour paternel. Je ne ſais ce que le Ciel ordonnera de nous; mais dans toutes les ſituations de la vie & juſqu'à mon dernier ſoupir, ſoyez bien ſûre de ma reconnoiſſance.

Que tu ne m'ayes pas confié, dit-il à ſon fils en le revoyant, les folies de ta jeuneſſe, j'en ſuis peu ſurpris, & je te le pardonne: mais pourquoi me cacher un penchant vertueux? pourquoi ne pas avouer à ton père l'amour que tu avois pour Angélique, la fille de mon ancien ami? Hélas! dit le jeune homme, n'avez-vous pas aſſez de vos malheurs, ſans vous affliger de mes peines? Et qui vous a révélé mon ſecret? — Ta ſœur, Angélique elle-même: j'en ſuis enchanté, j'en ſuis amoureux, & je veux qu'elle

ſoit ma fille. — Ah ! je le veux bien auſſi ; mais combien ſa fortune eſt au-deſſ[illegible]e la mienne ! — Avec le t[illegible]pe[illegible] en approcher. Vois [illegible]dume[illegible]t cette fille aimable. — Je ne vois qu'elle, & je n'ai plus d'autre ambition dans le monde, que d'être digne d'elle & de vous.

Timante goûtoit une ſatisfaction inexprimable à voir tous les jours le ſuccès de l'épreuve où il l'avoit mis. Il eut la conſtance de le laiſſer pendant cinq ans s'appliquer ſans relâche à rétablir ſa fortune, détaché du monde, & partageant ſa vie entre ſon cabinet & le parloir d'Angélique. Enfin voyant l'habitude bien priſe, & tous les anciens germes du vice étouffés, il alla voir Alcimon. Mon ancien ami, lui dit-il, vous avez, je le ſais, une fille charmante ; je viens vous propoſer pour elle un parti convenable du côté de l'état, & avantageux du côté de la fortune. Je vous ſuis obligé, dit Al-

cimon ; mais je vous préviens que je v[illegible] homme du même état que [illegible] s'honore de m'appeler son père : je [illegible] pas travaillé toute ma vie, pour donner à ma fille un époux, qui rougisse de moi. Précisément, reprit Timante, celui que je propose est ce qui vous convient. Il est riche, il est honnête, il vous respectera toujours. — Quel est-il ? — Je ne puis vous le dire que chez moi, où je vous invite à venir renouveler, le verre à la main, une amitié de quarante ans. Faites-moi la grace d'y amener Angélique. Ma fille, qui est sa camarade de couvent, aura l'honneur de l'accompagner. Vous verrez l'un & l'autre le jeune homme qui la demande ; & pour vous mettre plus à votre aise, il ne saura pas lui-même que je vous ai parlé de lui. Le jour pris, Alcimon & Timante vont chercher Angélique & Luci[illegible] On arrive, on va se mettre à table, on fait avertir

le fils de la maison, qui, occupé dans son cabinet, ne s'attendoit à rien moins qu'au bonheur qu'on lui préparoit. Il entre : quelle est sa surprise ! Angélique chez lui ! Angélique avec son père ! Que croire, qu'espérer de ce rendez-vous imprévu ? pourquoi lui en a-t-on fait un mystère ? Tout semble lui annoncer son bonheur ; mais son bonheur n'est pas vraisemblable. Dans cette confusion de pensées, il perdit l'usage de ses sens. Un étourdissement soudain répandit sur ses yeux un nuage : il voulut parler, la voix lui manqua ; & une inclination profonde exprima seule au père & à la fille combien il étoit pénétré de l'honneur que son père & lui recevoient. Sa sœur, qui vint se jeter dans ses bras, lui donna le temps de revenir de son trouble. Jamais embrassement ne fut si tendre. Il croyoit tenir dans son sein Angélique avec Lucie, & il ne pouvoit s'en détacher.

A table, Timante fut d'une joie d[illegible]t le monde étoit surpris. Alcimon, préoccupé de la demande qu'il lui avoit faite, & impatient de voir arriver le jeune homme qu'il lui proposoit, ne laissa pas de se livrer au plaisir de se retrouver avec son ami : il eut même la bonté de causer avec le jeune Timante. Je vois, lui dit-il, que vous faites la consolation de votre père. On parle de votre application au travail & de vos talens avec éloge ; & tel est l'avantage de votre état, qu'un habile & honnête homme ne peut manquer d'y réussir. Ah ! mon ami, reprit le vieux Timante, il faut bien du temps pour y faire sa fortune, & bien peu pour la ruiner ! Quel dommage de n'avoir plus la mienne à vous offrir ! Au lieu de vous proposer un étranger pour époux de cette aimable fille, j'aurois sollicité ce bonheur pour mon fils. Je l'aurois préféré à tout autre, dit Alcimon. — En vérité ? — Rien

n'eſt plus ſincère. Mais vous ſavez que quand on s'expoſe à avoir une nombreuſe famille, il faut avoir de quoi la ſoutenir. S'il ne tient qu'à cela, lui dit Timante, la choſe n'eſt pas déſeſpérée, & il y a moyen de nous accorder. En diſant ces mots, il ſe leva de table ; & revenant l'inſtant d'après : Tenez, dit-il, voilà mon porte-feuille ; il eſt encore aſſez bien garni. Et voyant la ſurpriſe d'Alcimon, Apprenez, ajouta-t-il, que ma ruine eſt une fable. Ce jeune homme avoit été gâté par l'idée qu'il étoit né riche ; pour le corriger, je n'ai ſu autre choſe que de faire croire que j'avois tout perdu. Cette feinte m'a réuſſi : le voilà dans le bon chemin ; je ſuis même ſûr qu'il n'a pas envie de retomber dans les erreurs de ſa jeuneſſe : il eſt temps de ſe fier à lui. Oui, mon fils, j'ai le bien que j'avois, augmenté de cinq ans d'épargnes, & du fruit de votre travail. C'eſt donc pour lui, dit-il à ſon ami, que

je vous demande Angélique ; & s'il falloit quelque nouveau motif pour vous engager à me l'accorder, je vous avouerai qu'il l'a vue au couvent, qu'il a conçu pour elle l'amour le plus tendre, & que cet amour a plus fait que le malheur même, pour l'attacher à ſes devoirs. Tant que Timante n'avoit fait que ſonder les diſpoſitions du père d'Angélique, elle, ſon amie, & ſon amant n'avoient éprouvé que l'émotion & le trouble de l'eſpérance & de la crainte ; mais à la vue du porte-feuille, à la nouvelle que la ruine de Timante étoit une feinte, à la demande qu'il fit lui-même de la main d'Angélique pour ſon fils, Lucie, égarée & hors d'elle-même, vola dans les bras de ſon père ; le jeune Timante, encore plus éperdu, tomba aux genoux d'Alcimon ; & Angélique, la pâleur ſur le viſage, n'eut pas la force de lever les yeux. Alcimon releva le jeune homme en l'embraſſant ; & ſe tournant vers

le vieux Timante : Mon ami, lui dit-il, quand on voudra ménager des surprises agréables, c'est de vous qu'il faut prendre leçon. Allons, vous êtes un bon père, & votre fils mérite d'être heureux.

ANNETTE ET LUBIN,

HISTOIRE VÉRITABLE.

S'IL est dangereux de tout dire aux enfans, il est plus dangereux encore de leur laisser tout ignorer. Il y a des fautes graves selon les lois, qui ne sont point telles aux yeux de la nature ; & l'on va voir dans quel abîme celle-ci conduit l'innocence, qui a le bandeau sur les yeux.

Annette & Lubin étoient enfans de deux sœurs. Ces liens étroits du sang devoient être incompatibles avec ceux du mariage. Mais Annette & Lubin ne se doutoient pas qu'il y eût au monde d'autres lois, que les lois simples de la nature. Depuis l'âge de huit ans, ils gardoient les moutons ensemble sur les bords rians de la Seine. Ils touchoient à leur seizième année ; mais leur jeunesse ne différoit guère de l'en-

fance que par un fentiment plus vif de leur mutuelle amitié.

Annette, fous un fimple bavolet, relevoit négligemment fa chevelure, d'un noir d'ébène. Deux grands yeux bleus pétilloient à travers fes longues paupières, & difoient très-innocemment tout ce que tâchent d'exprimer les yeux éteints de nos froides coquettes. Ses lèvres de rofe appeloient le baifer. Son teint, bruni par le foleil, étoit animé de cette légère nuance de pourpre qui colore le duvet de la pêche. Tout ce que les voiles de la pudeur déroboient aux rayons du jour, effaçoient la blancheur des lis : on croyoit voir la tête d'une brune piquante fur les épaules d'une belle blonde.

Lubin avoit cet air décidé, ouvert, & joyeux, qui annonce un cœur libre & content. Son regard étoit celui du défir ; fon rire, celui de la joie. En éclatant, il laiffoit voir des dents plus blanches que l'ivoire. La fraîcheur de

ses joues arrondies invitoit la main à les flatter. Ajoutez à cela un nez en l'air, une fossette au menton, des cheveux blonds argentins, bouclés des mains de la nature, une taille leste, une démarche délibérée, l'ingénuité de l'âge d'or, qui ne doute & ne rougit de rien. C'est le portrait du cousin d'Annette.

La Philosophie rapproche l'homme de la nature ; & c'est pour cela que l'instinct lui ressemble quelquefois. Je ne serois donc pas surpris que l'on trouvât mes Bergers un peu philosophes ; mais j'avertis que c'est sans le savoir.

Comme ils alloient souvent, l'un & l'autre, vendre des fruits & du lait à la ville, & qu'on se plaisoit à les voir, ils avoient occasion d'observer ce qui se passoit dans le monde, & se rendoient compte l'un à l'autre de leurs petites réflexions. Ils comparoient leur sort à celui des citoyens les plus opu-

lens, & se trouvoient plus heureux & plus sages. Les insensés, disoit Lubin, pendant les plus beaux jours de l'année ils s'enferment dans des carrières! N'est-il pas vrai, Annette, que notre cabane est préférable à ces prisons magnifiques qu'ils appellent des palais? Quand ce feuillage qui nous couvre est brûlé par le soleil, je vais dans la forêt voisine, & je te fais, dans moins d'une heure, une nouvelle maison plus riante que la première. L'air & la lumière sont à nous. Une branche de moins nous donne la fraîcheur du levant ou du nord; une branche de plus nous garantit des ardeurs du midi & des pluies du couchant. Cela n'est pas bien cher, Annette?

Non, vraiment, disoit-elle; & je ne sais pas pourquoi, dans la belle saison, ils ne viennent pas tous, deux à deux, habiter une jolie cabane. As-tu vu, Lubin, ces tapis dont ils sont si glorieux? Quelle comparaison avec nos

lits

lits de verdure ! comme on y dort ! comme on s'y réveille ! — Et toi, Annette, as-tu remarqué quel ſoin ils prennent pour donner un air de campagne aux murailles qui les enferment ? Ces payſages, qu'ils tâchent d'imiter, la nature les a faits pour nous ; c'eſt pour nous que le ſoleil les éclaire ; c'eſt pour nous que les ſaiſons ſe plaiſent à les varier. Tu as bien raiſon, diſoit Annette. Je portai l'autre jour des fraiſes à une Dame de qualité : on lui faiſoit de la muſique. Ah ! Lubin, quel bruit terrible ! Je diſois en moi-même : Que ne vient-elle quelque matin entendre nos roſſignols ? La malheureuſe femme étoit couchée ſur des couſſins ; elle bâilloit à faire pitié. Je demandai qu'avoit Madame : on me répondit qu'elle avoit des vapeurs. Sais-tu, Lubin, ce que c'eſt que des vapeurs ? — Hélas ! non : mais je me doute que c'eſt quelqu'une de ces maladies que l'on gagne à la ville, & qui ôtent l'uſage des

jambes aux perſonnes de qualité. Cela eſt bien triſte, n'eſt-ce pas, Annette? & ſi l'on t'empêchoit de courir ſur le gazon, tu ſerois, je crois, bien fâchée! —Oh! très-fâchée; car j'aime à courir, ſur-tout, Lubin, quand je cours après toi.

Telle étoit à peu près la philoſophie de Lubin & d'Annette. Exempts d'envie & d'ambition, leur état n'avoit pour eux rien d'humiliant, rien de pénible. Ils paſſoient les belles ſaiſons dans cette cabane verdoyante, chef-d'œuvre de l'art de Lubin. Le ſoir, il falloit ramener les troupeaux au village; mais la fatigue & les plaiſirs du jour leur préparoient un repos tranquille. L'aurore les rappeloit dans les champs, plus empreſſés de ſe revoir. Le ſommeil n'effaçoit de leur vie que les momens de l'abſence : il les déroboit à l'ennui. Cependant un bonheur ſi pur ne fut pas inaltérable. La taille légère d'Annète s'arrondiſſoit inſenſiblement.

Elle n'en ſavoit pas la cauſe ; Lubin lui-même ne s'en doutoit pas.

Le Bailli du village fut le premier qui s'en aperçut. Dieu vous garde, Annette, lui dit-il un jour. Vous me ſemblez bien rondelette ! Il eſt vrai, dit-elle en faiſant la révérence. — Mais, Annette, quel accident eſt-il donc arrivé à ce joli corſage ? auriez-vous eu quelque amoureux ? — Quelque amoureux ? non pas que je ſache. — Ah ! ma fille, rien n'eſt plus certain ; vous avez écouté quelqu'un de nos jeunes garçons. — Vraiment oui, je les écoute : eſt-ce que cela gâte la taille ? — Non pas cela : mais quelqu'un d'eux vous aura fait des amitiés ? — Des amitiés ? aſſurément ; Lubin & moi, nous nous en faiſons tant que le jour dure : — Et vous lui avez tout accordé, n'eſt-ce pas ? — Oh ! mon Dieu, oui. Lubin & moi, nous n'avons rien à nous refuſer. — Comment donc, rien à vous refuſer ! — Oh ! rien du tout : je ſerois

bien fâchée qu'il ſe réſervât quelque choſe, & plus fâchée encore de lui laiſſer croire que j'ai quelque choſe qui n'eſt pas à lui. Ne ſommes-nous pas couſins ? — Couſins ! couſins-germains, vous dis-je. O Ciel ! s'écria le Bailli, voici bien une autre aventure ! — Sans cela, croyez-vous que nous fuſſions tout le jour enſemble ? que nous n'euſſions qu'une même cabane ? J'ai bien ouï dire que les Bergers ſont à craindre ; mais un couſin n'eſt pas dangereux. Le Juge continua d'interroger ; Annette continua de répondre : ſi bien qu'il fut plus clair que le jour qu'elle ſeroit bientôt mère. Devenir mère avant le mariage ! c'étoit une énigme pour Annette. Le Bailli la lui expliqua. Eh quoi ! lui dit-il, la première fois que ce malheur eſt arrivé, le ſoleil ne s'eſt pas obſcurci ! le Ciel n'a pas tonné ſur vous ! Non, répondit Annette, il m'en ſouvient ; il faiſoit le plus beau temps du

monde. — La terre n'a pas tremblé ! elle ne s'est pas entr'ouverte ! — Hélas ! n[illegible] dit encore Annette, je la revis [illegible]rte de fleurs. — Et savez-vous quel crime vous avez commis ? — Je ne sais pas ce que c'est qu'un crime : mais tout ce que nous avons fait, je vous jure que c'est de bonne amitié & sans aucune malice. Vous croyez que je suis grosse ; je ne l'aurois jamais deviné : mais si cela est, j'en suis bien aise ; je ferai peut-être un petit Lubin. Non, reprit l'homme de lois, vous mettrez au monde un enfant qui ne reconnoîtra ni son père, ni sa mère, qui rougira de sa naissance, & qui vous la reprochera. Qu'avez-vous fait, malheureuse fille, qu'avez-vous fait ! Que je vous plains ! & que je plains cet innocent ! Ces dernières paroles firent pâlir & frissonner Annette. Lubin la trouva tout en larmes. Ecoute, lui dit elle avec effroi, sais-tu ce qui nous arrive ? Je suis grosse. — Tu es grosse !

& de qui ? — De toi. — Tu badines. Et comment cela eſt-il arrivé ? — Le Bailli vient de me l'expliquer. — Eh bien ? — Eh bien, quand nous cro[illegible] ne nous faire que des amitiés, c'étoit l'amour que nous nous faiſions. Cela eſt drôle ! dit Lubin : voyez un peu comme on vient au monde ! Mais tu pleures, ma chère Annette ! eſt-ce que cela te fâche ? — Oui ; le Bailli me fait trembler : mon enfant, dit-il, ne reconnoîtra ni père ni mère ; il nous reprochera ſa naiſſance. — A cauſe ? — A cauſe que nous ſommes couſins, & que nous avons fait un crime. Sais-tu, Lubin, ce que c'eſt qu'un crime ? — Oui : c'eſt une vilaine choſe. Par exemple, c'eſt un crime que d'ôter la vie à quelqu'un ; mais ce n'en eſt pas un que de la donner. Le Bailli ne ſait ce qu'il dit. — Ah ! mon cher Lubin, va le trouver, je t'en conjure : je ſuis toute tremblante. Il m'a mis je ne ſais quoi dans l'âme, qui empoi-

sonne tout le plaisir que j'avois à t'aimer.

Lubin courut chez le Bailli. Parlez donc, lui dit-il en l'abordant, Monsieur le Juge : vous voulez que je ne sois pas le père de mon enfant, & qu'Annette ne soit pas sa mère ? — Ah, malheureux ! oses-tu te montrer, dit le Bailli, après avoir perdu cette jeune innocente ? Malheureux vous-même, répliqua Lubin. Je n'ai point perdu Annette ; elle m'attend dans notre cabane. Mais c'est vous, méchant, qui lui avez mis, dit-elle, dans l'ame je ne sais quoi qui l'afflige ; & c'est fort mal fait que d'affliger Annette. Petit scélérat, c'est bien toi qui lui as ravi ce qu'elle avoit de plus cher au monde. — Et quoi ? — L'innocence & l'honneur. — Je l'aime plus que ma vie, dit le Berger ; & si je lui ai fait quelque tort, je suis ici pour le réparer. Mariez-nous ; qui vous en empêche ? nous ne demandons pas mieux. — Cela est impossible. — Impossible ! Et pourquoi ?

le plus difficile eſt fait, ce me ſemble, puiſque nous voilà père & mère. Et c'eſt là le crime, s'écrioit le Juge: il faut vous ſéparer, vous fuir. — Nous fuir ! avez-vous bien le cœur de me le propoſer, Monſieur le Bailli ? & qui auroit ſoin d'Annette & de ſon enfant ? Moi, les quitter ! j'aimerois mieux mourir. La loi t'y oblige, dit le Bailli. Il n'y a pas de loi qui tienne, répondit Lubin en enfonçant ſon chapeau. Nous avons fait un enfant ſans vous; s'il plaît au Ciel, nous en ferons d'autres; & nous nous aimerons toujours. — Ah ! le hardi petit coquin, qui ſe révolte contre la loi ! — Ah ! le méchant homme, le mauvais cœur, qui veut que j'abandonne Annette ! Allons trouver notre Paſteur, ſe dit-il à lui-même : c'eſt un homme de bien, qui aura pitié de nous. Le Paſteur fut plus ſévère que le Juge ; & Lubin ſe retira, confondu d'avoir offenſé le Ciel ſans le ſavoir. Car enfin, diſoit-il toujours,

Nous n'avons fait de mal à personne.

Ma chère Annette, s'écria Lubin en la revoyant, tout le monde nous condamne ; mais tout le monde a beau dire ; je ne t'abandonnerai jamais. Je suis grosse, dit Annette le visage appuyé sur ses deux mains, qu'elle baignoit de ses larmes ; je suis grosse, & je ne puis être ta femme ! Laisse-moi, je suis désolée : je n'ai plus de plaisir à te voir. Hélas ! j'ai honte de moi-même ; & je me reproche tous les momens que j'ai passés avec toi. Ah ! le maudit Bailli, disoit Lubin, sans lui nous étions si heureux !

Dès ce moment, Annette, en proie à sa douleur, ne pouvoit souffrir la lumière. Si Lubin vouloit la consoler, il voyoit redoubler ses larmes : elle ne répondoit à ses caresses, qu'en le repoussant avec effroi. Quoi, ma chère Annette, lui disoit-il, ne suis-je plus ce Lubin que tu aimois tant ? — Hélas ! non, tu n'es plus le même. Je

tremble dès que tu m'approches ; mon enfant, qui remue dans mon ſein, & que j'aurois eu tant de joie à ſentir, ſemble ſe plaindre déjà que je lui ai donné mon couſin pour père. Tu vas donc haïr mon enfant ? lui dit Lubin en ſanglottant. — Oh ! non, non, je l'aimerai de toute mon ame, dit-elle. Au moins ne me défendra-t-on pas d'aimer mon enfant, de lui donner mon lait & ma vie. Mais cet enfant haïra ſa mère : le Juge me l'a prédit. Laiſſe dire ce vieux démon, reprit Lubin en la ſerrant dans ſes bras & en la baignant de ſes pleurs : ton enfant t'aimera, ma chère Annette, il t'aimera ; car je ſuis ſon père.

Lubin, au déſeſpoir, employoit toute l'éloquence de la nature & de l'amour, à diſſiper la crainte & la douleur d'Annette. Voyons, diſoit-il : qu'avons-nous fait pour irriter le Ciel ? Nous avons mené paître nos troupeaux dans les mêmes prairies : il n'y

a pas de mal à cela. J'ai élevé une cabane, tu as pris plaiſir à t'y repoſer : il n'y a pas de mal à cela. Tu dormois ſur mes genoux, je reſpirois ton haleine, & pour n'en pas perdre un ſouffle, je m'approchois tout doucement : il n'y avoit pas de mal encore. Il eſt vrai que quelquefois, éveillée par mes careſſes...... Hélas ! dit-elle en ſoupirant, il n'y avoit pas de mal à cela.

Ils avoient beau rappeler dans leur mémoire tout ce qui s'étoit paſſé dans la cabane, ils n'y voyoient rien que de naturel & d'innocent, rien dont perſonne eût à ſe plaindre, rien dont le Ciel pût ſe courroucer. Cependant voilà tout, diſoit le Berger : où eſt donc le crime ? Nous ſommes couſins ; c'eſt un malheur : mais s'il n'empêche pas que l'on s'aime, doit-il empêcher que l'on ſe marie ? En ſuis-je moins le père de mon enfant ? Et toi, en es-tu moins ſa mère ? Veux-tu m'en

croire, Annette? laissons-les dire. Tu n'es à personne, je suis à moi; nous disposons de nous: chacun fait de son bien ce que bon lui semble. Nous aurons un enfant: tant mieux. Si c'est une fille, elle sera gentille & douce comme toi; si c'est un garçon, il sera alerte & joyeux comme son père. Ce sera un trésor à nous deux: nous l'aimerons à qui mieux mieux; &, quoi qu'on en dise, il reconnoîtra son père & sa mère, aux tendres soins que nous prendrons de lui. Lubin avoit beau faire parler le sentiment & la raison, Annette n'étoit point tranquille, & son inquiétude redoubloit tous les jours. Elle n'avoit rien compris au discours du Bailli: mais cette obscurité même lui rendoit ses reproches & ses menaces plus terribles.

Lubin, qui la voyoit se consumer de tristesse, lui dit un matin: Ma chère Annette, ta douleur me fera mourir; reviens à toi, je t'en conjure, J'ai ima-

gné cette nuit un expédient qui peut nous réussir. Le Curé m'a dit que si nous étions riches il n'y auroit que demi-mal, & qu'avec beaucoup d'argent les cousins se tiroient de peine. Allons trouver le Seigneur du lieu : il est riche, & il n'est pas fier : c'est notre père à tous : pour lui, un Berger est un homme ; & j'ai ouï dire, dans le village, qu'il aime qu'on fasse des enfans. Nous lui conterons notre aventure, & nous lui demanderons qu'il nous aide à réparer le mal, s'il y en a. Quoi ! tu oserois ! dit la Bergère. Pourquoi non ? reprit Lubin. Monseigneur est la bonté même ; & nous serions les premiers malheureux qu'il auroit laissés sans secours.

Voilà donc Annette & Lubin qui s'acheminent vers le château. Ils demandent à parler à Monseigneur : on leur permet de paroître. Annette, les yeux baissés & les mains jointes sur son petit ventre arrondi, fait une révé-

rence modeſte. Lubin tire le pied, & ôte ſon chapeau avec les graces naïves de la nature. Monſeigneur, dit-il, voilà Annette qui eſt groſſe, ſauf votre bon plaiſir, & c'eſt moi tout ſeul qui lui ai fait ce tort-là. Notre Juge dit qu'il faut être mariés pour faire des enfans; moi je demande qu'on nous marie. Il dit que cela n'eſt pas poſſible, à cauſe que nous ſommes couſins: moi, je trouve que cela ſe peut, attendu qu'Annette eſt groſſe, & qu'il n'eſt pas plus difficile d'être mari que d'être père. Le Bailli nous donne au diable, & nous nous recommandons à vous. L'homme juſte qui l'écoutoit, fut obligé de ſe contraindre, pour ne pas rire de la harangue de Lubin. Mes enfans, dit-il, le Bailli a raiſon. Mais raſſurez-vous, & racontez-moi comment la choſe s'eſt paſſée. Annette, qui n'avoit pas trouvé le ton de Lubin aſſez touchant (car la nature enſeigne aux femmes l'art d'attendrir & de gagner les hommes,

& Cicéron n'eſt qu'un écolier auprès d'une jeune ſolliciteuſe), Annette prit donc la parole. Hélas! Monſeigneur, dit-elle, rien n'eſt plus ſimple ni plus naturel que tout ce qui nous eſt arrivé. Dès l'enfance, Lubin & moi nous gardions les moutons enſemble : nous nous careſſions étant enfans ; & quand on ſe voit tous les jours, on grandit ſans s'en apercevoir. Nos parens ſont morts : nous étions ſeuls au monde. Si nous ne nous aimons pas, diſois-je, qui nous aimera ? Lubin diſoit la même choſe. Le loiſir, la curioſité, je ne ſais quoi encore nous a fait eſſayer toutes les façons de nous témoigner que nous nous aimions ; & vous voyez ce qui nous arrive. Si j'ai mal fait, j'en mourrai de douleur. Tout ce que je déſire, c'eſt de mettre ſon enfant au monde, pour le conſoler quand je ne ſerai plus. Ah! Monſeigneur, dit Lubin en fondant en larmes, empêchez qu'Annette ne meure : je mourrois

auſſi ; & ce ſeroit dommage. Si vous ſaviez comme nous vivions enſemble ! Il falloit nous voir, avant que ce vieux Bailli nous eût mis la frayeur dans l'ame : c'étoit à qui étoit le plus gai. Voyez à préſent comme elle eſt pâle & triſte, elle dont le teint pouvoit défier toutes les roſes du printemps. Ce qui la déſeſpère le plus, c'eſt qu'on la menace que ſon enfant lui reprochera ſa naiſſance. A ces dernières paroles, Annette ne put retenir ſes ſanglots. Il viendra donc, dit-elle, me la reprocher ſur ma tombe. Je ne demande au Ciel que de vivre aſſez pour lui donner mon lait ; & que j'expire dans le moment qu'il n'aura plus beſoin de ſa mère. A ces mots, elle ſe couvrit le viſage de ſon tablier, pour cacher les pleurs qui l'inondoient.

Le ſage & vertueux mortel dont ils imploroient le ſecours, étoit trop ſenſible lui-même, pour n'être pas touché de cette ſcène attendriſſante. Allez,

mes enfans, leur dit-il ; votre innocence & votre amour sont également respectables. Si vous étiez riches, vous obtiendriez la permission de vous aimer & d'être unis : il n'est pas juste que l'infortune vous tienne lieu de crime. Il ne dédaigna pas d'écrire à Rôme en leur faveur ; & Benoît XIV consentit, avec joie, que ces amans fussent époux.

LES
MARIAGES SAMNITES,
ANECDOTE ANCIENNE.

QUE tout Législateur qui veut s'assurer du cœur des hommes, commence par ranger les femmes du parti des lois & des mœurs ; qu'il mette la vertu & la gloire sous la garde de la beauté, sous la tutelle de l'amour : sans cet accord, il n'est sûr de rien.

Telle fut la politique des Samnites, cette République guerrière qui fit passer Rome sous le joug, & qui fut longtemps sa rivale. Ce qui faisoit d'un Samnite un guerrier, un patriote, un homme vertueux à toute épreuve, c'étoit le soin qu'on avoit eu d'attacher à toutes ces qualités le plus digne prix de l'amour.

La cérémonie des mariages se célébroit tous les ans dans une place im-

menſe, deſtinée aux exercices militaires. Toute la jeuneſſe en état de donner des citoyens à la République, s'aſſembloit au jour ſolennel. Là, les garçons choiſiſſoient leurs épouſes ſelon le rang que leurs vertus & leurs exploits leur avoient donné dans les faſtes de la patrie. On conçoit aiſément quel triomphe ce devoit être pour celles qui avoient la gloire d'être choiſies par les vainqueurs, & combien l'orgueil & l'amour, ces deux reſſorts des paſſions humaines, donnoient de force à des vertus, d'où dépendoit tout leur ſuccès. On attendoit tous les ans la cérémonie des mariages avec une timide impatience : juſques-là, les garçons & les filles Samnites ne ſe voyoient guère qu'au temple, ſous les yeux des mères & des ſages vieillards, avec une modeſtie également inviolable pour les deux ſexes. A la vérité, cette gêne auſtère n'en étoit pas une pour les déſirs : les yeux & le cœur faiſoient un

choix ; mais c'étoit pour les enfans un devoir religieux & sacré, de ne confier leur inclination qu'aux auteurs de leurs jours : un pareil secret divulgué étoit la honte d'une famille. Cette confidence intime du sentiment le plus cher à leur ame, ce tendre épanchement qu'il n'étoit permis de donner à ses désirs, à ses regrets, à son espoir, & à ses craintes, que dans le sein respectable de la nature, rendoit un père & une mère les amis, les consolateurs, les soutiens de leurs enfans. La gloire des uns, le bonheur des autres joignoient tous les membres d'une famille par les plus vifs intérêts du cœur humain ; & cette société de plaisir & de peine, cimentée par l'habitude & consacrée par le devoir, se perpétuoit jusqu'au tombeau. Si le succès trompoit leurs vœux, une inclination, qui ne s'étoit point manifestée, abandonnoit son objet d'autant plus aisément, qu'elle se fût en vain obstinée à le poursuivre,

& qu'il falloit qu'elle fît place à l'objet d'un nouveau choix : car le mariage étoit un acte de citoyen. Le Légiflateur avoit penfé fagement que celui qui ne veut point de femme à lui, compte un peu fur celles des autres ; & en faifant un crime de l'adultère, il avoit fait un devoir de l'hymen. Il falloit donc fe préfenter à l'affemblée dès qu'on avoit atteint l'âge marqué par les lois, & faire un choix felon fon rang, ne fût-il pas même felon fes défirs.

Parmi les peuples belliqueux, la beauté, dans le fexe même le plus foible, a quelque chofe de fier & de noble, qui fe reffent de leurs mœurs. La chaffe étoit l'amufement le plus familier des filles Samnites : leur adréffe à tirer de l'arc, leur légèreté à la courfe, font des talens inconnus parmi nous. Ces exercices donnoient à leur taille une foupleffe merveilleufe, & à leur action une liberté pleine de graces. Défar-

mées, la modeſtie étoit peinte ſur leur front : dès qu'elles attachoient leur carquois, leur tête ſe plaçoit avec une aſſurance guerrière, & le courage brilloit dans leurs yeux. La beauté des hommes avoit un caractère majeſtueux & ſombre ; & l'image des combats, ſans ceſſe préſente, donnoit à leurs regards une fierté grave, impoſante, & farouche. Parmi cette jeuneſſe guerrière, on diſtinguoit, à la délicateſſe de ſes traits, à ſon air ſenſible & tendre, le fils du brave Téleſpon, l'un des vieux Samnites qui avoient le mieux combattu pour la liberté. Ce vieillard, en remettant ſes armes aux mains du jeune homme, lui avoit dit : Mon fils, j'entends quelquefois nos vieillards, mauvais plaiſans, me dire que je devrois vous habiller en femme, & que vous auriez fait une jolie chaſſereſſe. Ces railleries affligent votre père ; mais il s'en conſole, dans l'eſpoir qu'au moins la nature ne ſe ſera pas mépriſe

au cœur qu'elle vous a donné. Raſſurez-vous, mon père, lui répondit le jeune homme piqué d'émulation ; ces vieillards ſeront peut-être bien aiſes quelque jour que leurs enfans ſuivent mon exemple : peu m'importe, du reſte, qu'on me prenne ici pour une fille : les Romains ne s'y tromperont pas. Agatis tint parole à ſon père, & fit éclater, dans ſes premières campagnes, une intrépidité, une ardeur qui changea les railleries en éloges. Ses compagnons ſe diſoient avec étonnement : Qui croiroit que ce corps efféminé fût rempli d'un ſi mâle courage ? Le froid, la faim, les fatigues, rien ne l'étonne : avec ſon air touchant & modeſte, il brave la mort tout comme nous.

Un jour, en préſence de l'ennemi, Agatis voyant de ſang froid tomber autour de lui une grêle de flêches : Vous qui êtes ſi beau, comment êtes-vous ſi brave ? lui dit un de ſes compagnons, remarquable par ſa laideur. A ces mots,

on donna le ſignal de l'attaque. Et vous, qui êtes ſi laid, répondit Agatis, voulez-vous voir qui de nous deux enlevera l'étendard du bataillon que nous allons charger ? Il dit : l'un & l'autre s'élancent ; & au milieu du carnage, Agatis paroît l'étendard à la main.

Cependant il approchoit de l'âge où il devoit être au nombre des époux, & par la qualité de père, obtenir celle de citoyen. Les jeunes filles, qui entendoient parler de ſa valeur avec eſtime, & qui voyoient ſa beauté avec une douce émotion, s'envioient mutuellement ſes regards. Une ſeule enfin les attira : ce fut la belle Céphalide.

Elle réuniſſoit au plus haut point cette modeſtie & cette fierté, ces graces nobles & touchantes qui caractériſoient les beautés Samnites. Les lois, comme je l'ai dit, n'avoient pu défendre aux yeux de ſe parler ; & les yeux de l'amour ſont bien éloquens, lorſqu'il

n'a pas d'autre langage. Si vous avez vu quelquefois des Amans contraints par la préſence d'un témoin ſévère, n'admirez-vous pas avec quelle rapidité toute l'ame ſe développe dans l'éclair d'un coup-d'œil échappé? Un regard d'Agatis déclara ſon trouble, ſes déſirs, ſes craintes, ſon eſpoir, & l'émulation de vertu & de gloire dont l'amour venoit d'enflammer ſon cœur. Céphalide ſembloit défendre à ſes yeux de rencontrer ceux d'Agatis; mais ſes yeux étoient quelquefois un peu lents à lui obéir, & ne ſe baiſſoient qu'après leur réponſe. Un jour ſur-tout, & ce fut celui qui décida le triomphe de ſon Amant, un jour, ſes regards attachés ſur lui, après avoir été quelque temps immobiles, ſe tournèrent vers le Ciel avec l'expreſſion la plus tendre. Ah! j'entends ce vœu, dit le jeune homme en lui-même, je l'entends, & je l'accomplirai. Fille charmante, me ſuis-je trop flatté? Vos

yeux levés au Ciel ne lui demandoient-ils pas de me rendre digne de vous choiſir ? Eh bien, le Ciel vous a écoutée ; je le ſens aux mouvemens de mon ame. Mais, hélas ! tous mes rivaux (& j'en aurai ſans nombre) vont me diſputer cette gloire : une action d'éclat dépend des circonſtances : qu'un plus heureux que moi la ſaiſiſſe, il a l'honneur du premier choix ; & le premier choix, belle Céphalide, ne peut manquer de tomber ſur vous.

Ces idées l'occupoient ſans ceſſe : elles occupoient auſſi ſon Amante. Si Agatis avoit à choiſir, diſoit-elle, il me nommeroit, j'oſe le croire : je l'ai bien obſervé, j'ai bien lu dans ſon ame. Soit qu'il ſe préſente à mes compagnes, ſoit qu'il leur adreſſe la parole, il n'a point avec elles cette complaiſance, ce doux empreſſement qu'il témoigne à me voir. Je m'aperçois même que ſa voix, naturellement douce & tendre, a quelque choſe encore de

plus ſenſible en me parlant. Ses yeux ſur-tout.... oh ! ſes yeux m'ont dit ce qu'ils ne diſent à perſonne ; & plût aux Dieux qu'il fût le ſeul qui me diſtinguât de la foule ! Oui, mon cher Agatis, ce ſeroit un malheur d'être belle pour un autre que pour toi. Quelle comparaiſon avec toute cette jeuneſſe, qui m'effraye en me cherchant des yeux ! Leur air meurtrier m'épouvante. Agatis eſt vaillant, mais il n'a rien de féroce : même ſous les armes, on voit en lui je ne *ſais quoi* d'attendriſſant. Il ſera des prodiges de valeur, j'en ſuis ſûre ; mais enfin ſi la fortune trahit l'amour, & ſi quelque autre a l'avantage.... Cette penſée me glace d'effroi.

Céphalide ne diſſimula point ſes alarmes à ſa mère. Faites des vœux, lui dit-elle, faites des vœux pour la gloire d'Agatis ; vous en ferez pour le bonheur de votre fille. Je crois, je ſuis ſûre qu'il m'aime ; & puis-je ne

pas l'adorer? Vous ſavez qu'il a l'eſtime de nos vieillards; il eſt l'idole de toutes mes compagnes : je vois leur trouble, leur émotion à ſon approche : un mot de ſa bouche les remplit d'orgueil. Eh bien, dit la mère en ſouriant, s'il vous aime, il vous choiſira. — Il me choiſiroit ſans doute, s'il avoit le droit de choiſir ; mais, ma mère . . . — Mais, ma fille, il aura ſon tour. — Son tour, hélas ! il ſera bien temps ! reprit Céphalide en baiſſant les yeux. — Comment, ma fille ! il ſemble, à vous entendre, que c'eſt à qui vous poſſédera ! vous vous flattez un peu légèrement. — Je ne me flatte point, je tremble : heureuſe ſi je n'ai ſu plaire qu'à celui que j'aimerai toujours !

Agatis de ſon côté, la veille du jour qu'on entroit en campagne, dit à ſon père en l'embraſſant : Adieu, cher auteur de ma vie : ou vous me voyez pour la dernière fois, ou vous me reverrez le plus glorieux de tous les

enfans des Samnites. — C'eſt fort bien dit, mon enfant : voilà comme un fils bien né doit prendre congé de ſon père. Effectivement je te vois animé d'une ardeur qui m'étonne moi-même : quels Dieux favorables te l'inſpirent ? — Quels Dieux, mon père ? La Nature & l'Amour, le déſir de vous imiter & de mériter Céphalide. — Oh ! j'entends, l'amour s'en mêle : il n'y a pas de mal à cela. Eh ! dis-moi un peu : il me ſemble avoir diſtingué quelquefois ta Céphalide entre ſes compagnes. — Oui, mon père, on la diſtingue aiſément. — Mais ſais-tu bien qu'elle eſt fort belle ? — Belle ! belle comme la gloire. — Je crois la voir, pourſuivit le vieillard qui ſe plaiſoit à l'animer ; je lui trouve une taille de Nymphe. Ah ! mon père, s'écrie Agatis, vous faites bien de l'honneur aux Nymphes. — Une démarche leſte. — Et plus noble encore. — Un teint frais. — C'eſt la roſe même. — De longs che-

veux noués avec grace. — Et ſes yeux, mon père, & ſes yeux? Ah! c'étoit-là ce qu'il falloit voir, lorſque, ſe levant au Ciel après s'être fixés ſur moi, ils lui demandoient mon triomphe. — Tu as raiſon, elle eſt toute charmante. Mais tu dois avoir des rivaux. — Des rivaux! j'en ai mille ſans doute. — Ils te l'enleveront. — Ils me l'enleveront! — A te parler vrai, j'en ai peur: c'eſt une bien brave jeuneſſe que cette jeuneſſe Samnite! — Oh! brave tant qu'il vous plaira; ce n'eſt pas là ce qui m'inquiète. Qu'on nous donne occaſion de mériter Céphalide; vous entendrez parler de moi. Téleſpon, qui juſqu'alors s'étoit plu à l'aiguillonner, ne put retenir plus long-temps ſes larmes. Ah! le beau préſent que nous fait le Ciel, dit-il en l'embraſſant, lorſqu'il nous donne un cœur ſenſible! C'eſt le principe de toutes les vertus. Mon cher enfant, tu me combles de joie. Il me reſte encore dans

les veines de quoi faire une campagne ; & tu me promets de ſi belles choſes ; que je veux faire celle-ci avec toi.

Le jour du départ, ſelon l'uſage, toute l'armée défila devant les jeunes filles rangées ſur la place, pour animer les guerriers. Le bon vieillard Téleſpon marchoit à côté de ſon fils. Ah ! ah ! diſoient les autres vieillards, voilà Téleſpon rajeuni : où va-t-il donc à ſon âge ? A la noce, répondit le bon homme, à la noce. Agatis lui fit remarquer de loin Céphalide qui s'élevoit au-deſſus de ſes compagnes avec une grace toute céleſte. Son père, qui avoit les yeux ſur lui, s'aperçut qu'en paſſant devant elle, ce viſage doux & ſerein s'enflamma d'une ardeur guerrière, & devint terrible comme celui de Mars. Courage, mon fils, lui dit-il, ſois amoureux, cela te ſied bien.

Une partie de la campagne ſe paſſa, entre les Samnites & les Romains, à s'obſerver, ſans en venir à une action

déciſive. Les forces des deux Etats conſiſtoient dans leur armée ; & les Généraux, de part & d'autre, les ménageoient en habiles gens. Cependant les jeunes Samnites à marier, brûloient d'impatience d'en venir aux mains. Je n'ai rien fait encore, diſoit l'un, qui mérite d'être inſcrit dans les faſtes de la République ; j'aurai la honte de m'entendre nommer ſans aucun éloge qui me diſtingue. Quel dommage, diſoit l'autre, qu'on ne daigne pas nous offrir l'occaſion de nous ſignaler ! j'aurois fait des prodiges dans cette campagne. Notre Général, diſoit le plus grand nombre, veut nous déshonorer aux yeux de nos vieillards & de nos épouſes. S'il nous ramène ſans combattre, on aura lieu de croire qu'il s'eſt défié de notre valeur.

Mais le ſage guerrier qui étoit à leur tête, les entendoit ſans s'émouvoir. De ſa lenteur & de ſes délais il ſe promettoit deux avantages : l'un,

de persuader à l'ennemi qu'il étoit foible ou timide, & de l'engager, dans cette confiance, à l'attaquer imprudemment; l'autre, de laisser croître l'impatience de ses guerriers, & de porter leur ardeur à l'excès, avant de risquer la bataille. L'un & l'autre lui réussit. Le Général Romain, haranguant ses troupes, leur fit voir les Samnites chancelans, & tous prêts à fuir devant eux. Le génie de Rome l'emporte, leur dit-il; celui de nos ennemis tremble & n'en peut soutenir l'approche. Allons, braves Romains, si nous n'avons pas l'avantage du lieu, celui de la valeur y supplée; il est à nous: marchons. Les voilà, dit le Général Samnite à sa jeunesse impatiente; laissons-les approcher jusqu'à la portée de l'arc, & vous aurez alors toute liberté de mériter vos épouses.

Les Romains s'avancent; les Samnites les attendent de pied ferme. Fondons sur eux, dit le Général Romain;

un corps immobile ne peut soutenir l'impétuosité de celui qui le heurte. Tout à coup les Samnites s'élancent eux-mêmes avec la rapidité des coursiers, quand on leur ouvre la barrière. Les Romains s'arrêtent ; ils reçoivent le choc sans se rompre & sans s'ébranler ; & l'habileté de leur chef change tout à coup l'attaque en défense. On combattit long-temps avec une opiniâtreté incroyable : pour le concevoir, il faut s'imaginer que des hommes, qui n'avoient d'autres passions que l'amour, la nature, la patrie, la liberté, la gloire, défendoient, dans ces momens décisifs, tous ces intérêts à la fois. Dans l'une des attaques redoublées des Samnites, le vieux Télespon fut dangereusement blessé en combattant à côté de son fils. Cet enfant, plein d'amour pour son père, voyant les Romains plier de toutes parts, & croyant la bataille gagnée, suivit le mouvement invincible de la

nature, & tirant son père de la mêlée, l'aida à se traîner à quelque distance du lieu du combat. Là, au pied d'un arbre, il pansoit en pleurant la profonde blessure de ce vénérable vieillard. Comme il en arrachoit le trait, il entendit auprès de lui le bruit d'une troupe de Samnites qu'on avoit repoussée. Où allez-vous, mes amis? leur dit-il en abandonnant son père; vous fuyez! voici votre chemin; & apercevant l'aîle gauche des Romains à découvert, Venez, dit-il, attaquons leur flanc: ils sont vaincus si vous voulez me suivre. Cette évolution rapide jeta l'effroi dans cette aîle de l'armée Romaine; & Agatis la voyant en déroute, Poursuivez, dit-il, mes amis, le chemin est ouvert: je vous quitte un instant, pour aller secourir mon père. La victoire enfin se décida pour les Samnites & les Romains, trop affoiblis par leurs pertes, furent obligés de rentrer dans leurs murs.

Téleſpon s'étoit évanoui de douleur ; les ſoins de ſon fils le ranimèrent. Sont-ils battus ? demanda le vieillard. On achève, dit le jeune homme ; les choſes ſont en bon état. S'il eſt ainſi, dit le père en ſouriant, tâche de me rappeler à la vie : elle eſt douce pour les vainqueurs ; & je veux te voir marier. Le bon homme n'eut de long-temps la force d'en dire davantage ; car le ſang qui avoit coulé de ſa plaie, l'avoit réduit à l'extrémité.

Les Samnites, après leur victoire, s'empreſſèrent toute la nuit à ſecourir les bleſſés : on n'épargna rien pour ſauver le digne père d'Agatis ; & il ſe remit, quoiqu'avec peine, de ſon extrême épuiſement.

Le retour de la campagne étoit le temps des mariages, pour deux raiſons : l'une, afin que la récompenſe des ſervices rendus à la patrie les ſuivît de près, & que l'exemple en eût plus de force ; l'autre, afin que pendant

l'hiver les jeunes époux eussent le temps de donner la vie à de nouveaux citoyens, avant que d'aller exposer la leur. Comme les actions de cette ardente jeunesse avoient été plus brillantes que jamais, on crut devoir donner plus de pompe & de splendeur à la fête qui en devoit être le triomphe.

Il n'y avoit peu de filles dans la République qui n'eussent, comme Céphalide, quelque intelligence de sentimens & de désirs avec quelqu'un des jeunes gens : & chacune d'elles faisoit des vœux pour celui dont elle espéroit fixer le choix, s'il avoit à choisir.

La place où l'on devoit s'assembler étoit un vaste amphithéâtre ouvert par des arcs de triomphe, où l'on voyoit suspendues les dépouilles des Romains. Les jeunes guerriers devoient s'y rendre couverts de leurs armes ; les jeunes filles, avec l'arc & le carquois, & aussi bien vêtues que le permettoit la simplicité d'une République où le luxe

étoit inconnu. Allons, mes filles, diſoient les mères empreſſées à les parer; il faut vous préſenter à cette fête auguſte avec tous les agrémens qu'a bien voulu vous accorder le Ciel. La gloire des hommes eſt de vaincre, celle des femmes eſt de plaire. Heureuſes celles qui mériteront les vœux de ces jeunes & vaillans citoyens, qui vont être jugés les plus dignes de donner des défenſeurs à l'Etat! la palme du mérite ombragera leur demeure; l'eſtime publique l'environnera; leurs enfans ſeront les fils aînés de la patrie, & ſa plus précieuſe eſpérance. En parlant ainſi, ces mères tendres entrelaçoient de pampre & de myrte les beaux cheveux de ces jeunes vierges, & donnoient aux plis de leur voile le jeu le plus favorable au caractère de leur beauté. Des nœuds de leur ceinture placée au-deſſous du ſein, elles faiſoient naître les ondes d'une draperie élégante, attachoient le carquois ſur leurs épaules,

les instruisoient à se présenter avec grace, appuyées sur leur arc, & relevoient négligemment leur robe légère au-dessus de l'un des genoux, pour donner à leur démarche plus d'aisance & plus de noblesse. Cette industrie des mères Samnites étoit un acte de piété; & la galanterie elle-même, employée au triomphe de la vertu, en prenoit le sacré caractère. Les filles, en se mirant dans le cristal d'une onde pure, ne se trouvoient jamais assez belles; chacune d'elles s'exagéroit les avantages de ses rivales, & n'osoit plus compter sur les siens.

Mais de tous les vœux formés dans ce grand jour, il n'y en eut point de plus ardens que ceux de la belle Céphalide. Puissent les Dieux nous exaucez, lui dit sa mère en l'embrassant. Mais, ma fille, attendez leur volonté avec la docilité d'un cœur humble: s'ils vous ont donné quelques charmes, ils savent quel en doit être le prix. C'est

à vous de couronner leurs dons par les graces de la modeſtie. Sans la modeſtie, la beauté peut éblouir, mais elle ne touchera jamais : c'eſt par-là qu'elle inſpire une tendre vénération, & qu'elle obtient une eſpèce de culte. Que cette modeſtie aimable ſerve de voile à des déſirs qui, peut-être, doivent s'éteindre avant la ſin du jour, & faire place à un nouveau penchant. Céphalide ne put ſoutenir cette idée, ſans laiſſer échapper quelques larmes. Ces larmes, lui dit la mère, ſont indignes d'une fille Samnite. Sachez que de tous les jeunes guerriers qui vont concourir, il n'en eſt aucun qui n'ait prodigué ſon ſang pour notre défenſe & notre liberté ; qu'il n'en eſt aucun qui ne vous mérite, & envers lequel vous ne duſſiez être glorieuſe d'acquitter votre patrie. Occupez-vous de cette penſée, ſéchez vos pleurs, & ſuivez-moi.

De ſon côté, le bon homme Téleſpon conduiſoit ſon fils à l'aſſemblée,

Eh bien, lui dit-il, comment va le cœur ? J'ai été assez content de toi dans cette campagne, & j'espère qu'on en dira du bien. Hélas ! dit le tendre & modeste Agatis, je n'ai eu qu'un moment pour moi. J'aurois peut-être fait quelque chose; mais vous étiez blessé, je vous devois mes soins. Je ne me reproche pas de vous avoir sacrifié ma gloire. Je serois inconsolable d'avoir trahi ma patrie ; mais je ne le serois pas moins d'avoir abandonné mon père. Grace au Ciel, mes devoirs n'ont pas été incompatibles ; le reste est dans la main des Dieux. J'admire comme on est religieux quand on a peur, dit le vieillard en souriant : avoue que tu étois plus résolu en allant charger les Romains. Mais prends courage, tout ira bien ; je t'en promets une jolie.

Ils se rendent à l'assemblée, où plusieurs générations de citoyens, rangées en amphithéâtre, formoient le coup-d'œil le plus imposant. L'enceinte s'ar-

rondissoit en ovale. On voyoit d'un côte les filles aux pieds des mères ; de l'autre, les pères au-dessus des garçons ; à l'un des bouts, le conseil des vieillards ; à l'autre, la jeunesse, qui n'étoit pas encore nubile, placée selon les degrés de l'âge. Les nouveaux mariés des années précédentes environnoient l'enceinte. Le respect, la modestie, & le silence régnoient par-tout. Ce silence fut tout à coup interrompu par le bruit des fanfares guerrières ; & l'on vit s'avancer le Général Samnite, environné des héros qui commandoient sous lui. Sa présence fit baisser les yeux à tous les concurrens. Il traverse l'enceinte, & va se placer, avec son cortége, au milieu des Sages.

On ouvre les fastes de la République, & un héraut lit à haute voix, selon l'ordre des temps, le témoignage que les Magistrats & les Généraux ont rendu de la conduite des jeunes guerriers. Celui qui, par quelque lâcheté

ou quelque bassesse, auroit imprimé une tache à son nom, étoit condamné, par les loix, à la peine infamante du célibat, jusqu'à ce qu'il eût racheté son honneur par quelque action généreuse : mais rien n'étoit plus rare que ces exemples. Une probité simple, une bravoure irréprochable étoit le moindre éloge qu'on pût donner à un jeune Samnite ; & c'étoit une espèce de honte que de n'avoir fait que son devoir. La plupart d'entre eux avoient donné des preuves d'un courage, d'une vertu, qui par-tout ailleurs seroient héroïques, & qui, dans les mœurs de ce peuple, se distinguoient à peine, tant ils étoient familiers. Quelques-uns s'élevoient au dessus de leurs rivaux par des actions plus éclatantes ; mais le jugement des spectateurs devenoit plus sévère, à mesure qu'ils entendoient publier des vertus plus dignes d'éloge ; & celles qui les avoient d'abord frappés, rentroient dans la foule des cho-

ses louables, effacées par de plus beaux traits. Les premières campagnes d'Agatis étoient de ce nombre. Mais quand on en vint au récit de sa dernière bataille, & qu'on raconta comment il avoit abandonné son père pour rallier ses compagnons & les ramener au combat; ce sacrifice de la nature à la patrie enleva tous les suffrages : les larmes coulèrent des yeux des vieillards; ceux qui environnoient Télespon, l'embrassoient de joie, les plus éloignés le félicitoient du geste & du regard; le bon homme rioit & fondoit en larmes; les rivaux même de son fils le regardoient avec respect; & les mères, pressant leurs filles dans leurs bras, leur souhaitoient Agatis pour époux. Céphalide, pâle & tremblante, n'ose lever les yeux : son cœur, saisi de joie & de crainte, a suspendu son mouvement; sa mère, qui la soutient sur ses genoux, n'ose lui parler, de peur de la trahir, & croit

voit tous les yeux attachés ſur elle.
Dès que le murmure de l'applaudiſſement univerſel fut appaiſé, le héraut nomme Parménon, & raconte de ce jeune homme, que, dans la dernière bataille, le courſier du Général Samnite s'étant abattu ſous lui, percé d'une flèche mortelle, & le héros, dans ſa chûte, s'étant trouvé un moment ſans défenſe, un ſoldat Romain étoit prêt à le percer de ſon javelot; que Parménon, pour ſauver la vie au Chef, avoit expoſé la ſienne en ſe précipitant au devant du coup, dont il avoit reçu la profonde bleſſure. Il eſt certain, dit le Général en prenant la parole, que ce généreux citoyen me fit un bouclier de ſon corps; & ſi mes jours ſont utiles à la patrie, c'eſt un bienfait de Parménon. A ces mots, l'aſſemblée, moins attendrie, mais non moins étonnée de la vertu de Parménon que de celle d'Agatis, lui donna les mêmes éloges; & l'on vit

les ſuffrages & les vœux ſe partager entre ces deux rivaux. Le héraut, par ordre des vieillards, impoſe ſilence, & ces Juges vénérables ſe lèvent pour délibérer. Les opinions ſe combattent long-temps avec même avantage : quelques-uns prétendoient qu'Agatis n'avoit pas dû quitter ſon poſte pour ſecourir ſon père, & qu'il n'avoit fait que réparer cette faute en abandonnant ſon père pour rallier ſes compagnons : mais ce ſentiment dénaturé fut celui du plus petit nombre. Le plus ancien des vieillards prit enfin la parole, & dit : N'eſt-ce pas la vertu que nous devons récompenſer ? Il ne s'agit donc que de ſavoir lequel de ces deux mouvemens eſt le plus vertueux, ou d'abandonner un père expirant, ou d'expoſer ſa propre vie. Nos jeunes gens ont fait tous les deux une action déciſive pour la victoire ; c'eſt à vous de juger, vertueux citoyens, laquelle des deux a dû le plus coûter. De deux exem-

ples également utiles, le plus pénible est celui qu'il faut le plus encourager.

Le croira-t-on des mœurs de ce peuple ? Il fut décidé d'une voix, qu'il étoit plus généreux de s'arracher des bras d'un père expirant, que l'on peut secourir, que de s'exposer soi-même à la mort, fût-elle inévitable ; & tous les suffrages se réunirent pour décerner à Agatis l'honneur du premier choix. Mais le combat qui va s'élever, paroîtra moins vraisemblable encore. On avoit délibéré à haute voix ; & Agatis avoit entendu que le principe de générosité avoit seul fait pencher la balance. Il s'éleva dans son ame un reproche qui le fit rougir. Non, dit-il en lui-même, c'est une surprise, je ne dois point en abuser. Il demande à parler : on lui prête silence. « Un triom-
» phe que je n'aurois pas mérité, dit-
» il, seroit le supplice de ma vie ; &
» dans les bras de ma vertueuse épouse,
» mon bonheur seroit empoisonné par

» le crime de l'avoir obtenue injustement. Vous croyez couronner en » moi celui qui a le plus fait pour » sa patrie; sages Samnites, je dois l'avouer, je n'ai pas tout fait pour elle » seule. J'aime, j'ai voulu mériter ce » que j'aime; & s'il me revient quelque » gloire d'une conduite que vous daignez louer, l'amour la partage avec » la vertu. Que mon rival se juge lui-même, & qu'il reçoive le prix que » je lui cède, s'il a été plus généreux » que moi ». Comment exprimer l'émotion que cet aveu causa dans tous les cœurs? D'un côté, il ternissoit l'éclat des actions de ce jeune homme; & de l'autre, il donnoit au caractère de sa vertu quelque chose de plus héroïque, de plus étonnant, de plus rare, que le dévouement le plus généreux. Ce trait de franchise & de candeur produisit sur ses jeunes rivaux deux effets tout opposés. Les uns, l'admirant avec une joie ouverte, sembloient

sembloient témoigner, par une noble assurance, que cet exemple les élevoit au dessus d'eux-mêmes; les autres, interdits & confus, paroissoient en être accablés comme d'un poids au dessus de leurs forces. Les mères & les filles donnoient toutes en secret le prix de la vertu à celui qui avoit eu la magnanimité de déclarer qu'il n'en étoit pas digne; & les vieillards avoient les yeux attachés sur Parménon, qui, d'un visage tranquille, attendoit qu'on daignât l'entendre. « Je ne sais, dit-il enfin en s'adressant à Agatis, je ne sais
» à quel degré les actions des hom-
» mes doivent être désintéressées, pour
» être vertueuses. Il n'est rien, à le bien
» prendre, que l'on ne fasse pour sa
» propre satisfaction; mais ce que je
» n'aurois pas fait pour la mienne, c'est
» l'aveu que je viens d'entendre; &
» quand il y auroit eu jusqu'ici, dans ma
» conduite, quelque chose de plus gé-
» néreux que dans la vôtre, ce qui n'est

» pas bien décidé, la sévérité avec
» laquelle vous venez de vous juger;
» vous élève au dessus de moi».

Ce fut alors que les vieillards confondus ne furent plus quel parti prendre: on n'alla pas même aux voix pour délibérer à qui donner le prix. Il fut décidé, par acclamation, que tous les deux le méritoient, & que l'honneur du second choix n'étoit plus digne de l'un ni de l'autre. Le plus ancien des Juges reprit la parole: « Pourquoi retarder, dit-il, par nos
» irrésolutions, le bonheur de ces jeu-
» nes gens? Leur choix est fait au fond
» de leur cœur: qu'on leur permette de
» se communiquer l'un à l'autre le secret
» de leurs désirs; si l'objet en est diffé-
» rent, chacun d'eux, sans primauté,
» obtiendra l'épouse qu'il aime: s'il ar-
» rive qu'ils soient rivaux, la loi du sort
» en décidera; & il n'est point de fille
» Samnite qui ne fasse gloire de conso-
» ler le moins heureux de ces deux guer-

» ciers ». Ainsi parla le vénérable Androgée, & toute l'assemblée applaudit.
— On fait avancer Agatis & Parménon au milieu de l'enceinte. Ils commencent par s'embrasser, & tous les yeux se mouillent de larmes. Tremblans l'un & l'autre, ils hésitent, ils n'osent nommer l'épouse qu'ils ont désirée; aucun d'eux ne croit possible que l'autre ait fait un choix différent du sien. J'aime, dit Parménon, ce que le Ciel a formé de plus accompli; c'est la grace, la beauté même. Hélas! répondit Agatis, vous aimez celle que j'adore; c'est la nommer que de la peindre ainsi: la noblesse de ses traits, la douce fierté de ses regards, je ne sais quoi de divin dans sa taille & dans sa démarche, la distinguent assez de la foule des filles Samnites. Que l'un de nous sera malheureux, d'être réduit à un autre choix!
Vous dites vrai, reprit Parménon; il n'est point de bonheur sans Eliane. Sans Eliane, dites-vous? Quoi! s'écrie

Agatis, c'eſt la fille du ſage Androgée, Eliane, que vous aimez ! Et qui donc aimerois-je ? dit Parménon étonné de la joie de ſon rival. C'eſt Eliane, ce n'eſt pas Céphalide ! reprit Agatis avec tranſport. Ah ! s'il eſt ainſi, nous ſommes heureux : embraſſez-moi, vous me rendez la vie.

A leurs embraſſemens redoublés, l'on jugea ſans peine que l'amour les avoit mis d'accord. Les vieillards leur ordonnèrent d'approcher, & ſi leur choix n'étoit pas le même, de le déclarer à haute voix. Au nom d'Eliane & de Céphalide, tout retentit d'applaudiſſemens. Androgée & Téléſpon, le brave Eumène, père de Céphalide, celui de Parménon, appelé Mélante, ſe félicitoient l'un l'autre, avec cet attendriſſement qui ſe mêle à la joie des vieillards. Mes amis, dit Téleſpon, nous avons là de braves enfans : avec quel zèle ils en vont faire d'autres ! Quand j'y penſe, je crois être encore à la fleur,

de mon âge. Foibleſſe paternelle à part, le jour des mariages eſt ma fête à moi : il me ſemble que c'eſt moi qui épouſe toutes les filles de la République. En parlant ainſi, le bon homme ſautoit d'alégreſſe ; & comme il étoit veuf, on lui conſeilloit de ſe remettre ſur les rangs. Ne plaiſantez pas, diſoit-il ; ſi tous les jours j'étois auſſi jeune, je pourrois bien encore faire parler de moi.

On ſe rendit au Temple, pour conſacrer au pied des autels la cérémonie des mariages. Parménon & Agatis furent conduits chez eux en triomphe ; & l'on ordonna un ſacrifice ſolennel, pour rendre graces aux Dieux d'avoir donné à la République deux ſi vertueux citoyens.

LAURETTE.

C'ÉTOIT le jour de la fête du village de Coulange. Le Marquis de Clarcé, dont le château n'étoit pas loin de là, étoit venu, avec sa compagnie, voir ce spectacle champêtre, & se mêler aux danses des villageois; comme il arrive assez souvent à ceux que l'ennui chasse du sein du luxe, & qui sont ramenés, en dépit d'eux-mêmes, à des plaisirs simples & purs.

Parmi les jeunes paysannes qu'animoit la joie, & qui dansoient sous l'ormeau, qui n'eût pas distingué Laurette, à l'élégance de sa taille, à la régularité de ses traits, à cette grace naturelle, qui est plus touchante que la beauté? On ne vit qu'elle dans la fête. Des femmes de qualité, qui se piquoient d'être jolies, ne laissèrent pas d'avouer qu'elles n'avoient rien vu

de si ravissant. On la fit approcher ; on l'examina, comme un Peintre examine un modèle. Levez les yeux, petite, lui disoient ces Dames. Quelle vivacité ! quelle douceur ! quelle volupté dans ses regards ! Si elle savoit ce qu'ils expriment ! Quel ravage une coquette habile feroit avec ces yeux-là ! Et cette bouche ? y a-t-il rien de plus frais ? Comme ses lèvres sont vermeilles ! comme l'émail de ses dents est pur ! son teint brun se ressent du hâle ; mais c'est le teint de la santé. Voyez un peu ce cou d'ivoire s'arrondir sur ces belles épaules. Qu'elle seroit bien en habit de Cour ! Et ces petits charmes naissans que l'amour semble avoir placés lui-même ? En vérité, cela est plaisant ! A qui la nature va-t-elle prodiguer ses dons ? où la beauté va-t-elle se cacher ? Laurette, quel âge avez-vous ? — J'ai eu quinze ans le mois passé. — On va bientôt vous marier sans doute ? — Mon père dit que rien ne presse. — Et vous,

Laurette, n'avez-vous pas quelque petit amour dans le cœur? — Je ne sais pas ce que c'est qu'un petit amour. — Quoi! pas un garçon ne vous fait désirer qu'on vous le donne pour mari? — Je ne me mêle pas de cela: c'est mon père que ce soin regarde. — Que fait votre père? — Il cultive son bien. — Est-il riche? — Non; mais il dit qu'il est heureux, si je suis sage. — Et à quoi vous occupez-vous? — J'aide mon père, je travaille avec lui. — Avec lui! Quoi! vous cultivez la terre? — Oui; mais les soins que la vigne demande, ne sont pour moi qu'un amusement. Sarcler, planter les échalas, y attacher le pampre, en élaguer les feuilles pour faire mûrir le raisin, le recueillir quand il est mûr, tout cela n'est pas bien pénible. — Malheureuse enfant! je ne m'étonne pas si ses jolies mains sont ternies. Quel dommage que cela soit né dans un état vil & obscur!

Laurette, qui dans son village n'avoit

jamais excité que l'envie, fut un peu ſurpriſe d'inſpirer la pitié. Comme ſon père lui cachoit avec ſoin ce qui auroit pu lui cauſer des regrets, il ne lui étoit jamais venu dans la penſée qu'elle fût à plaindre. Mais en jetant les yeux ſur la parure de ces femmes, elle vit bien qu'elles avoient raiſon. Quelle différence de leurs vêtemens aux ſiens! quelle fraîcheur & quel éclat dans l'étoffe ſoyeuſe & légère qui flottoit à longs plis autour d'elles! que de délicateſſe dans leur chauſſure! avec quelle grace & quelle élégance leurs cheveux étoient arrangés! quel nouveau luſtre ce beau linge, ces rubans, ces dentelles donnoient à des charmes à demi-voilés! A la vérité, ces femmes n'avoient pas l'air vif d'une ſanté brillante: mais Laurette pouvoit-elle croire que le luxe qui l'éblouiſſoit, fût la cauſe de cette langueur que le rouge même ne pouvoit déguiſer? Comme elle rêvoit à tout cela, le

Comte de Luzy s'approche, & l'invite à danſer avec lui. Il étoit jeune, leſte, bien fait, & trop ſéduiſant pour Laurette.

Quoiqu'elle n'eût pas le goût bien délicat en fait de danſe, elle ne laiſſa pas de remarquer, dans la nobleſſe, la préciſion, & la légèreté des mouvemens du Comte, un agrément que n'avoient pas les ſauts des jeunes Villageois. Elle s'étoit quelquefois ſenti preſſer la main, mais jamais par une main ſi douce. Le Comte, en danſant, la ſuivoit des yeux: Laurette trouva que ſes regards donnoient de la vie & de l'ame à ſa danſe; & ſoit qu'elle voulût, par émulation, donner le même agrément à la ſienne, ſoit que la première étincelle de l'amour ſe communiquât de ſon cœur à ſes yeux, ils répondirent à ceux du Comte, par l'expreſſion la plus naïve de la joie & du ſentiment.

La danſe finie, Laurette alla s'aſſeoir au pied de l'ormeau, & le Comte aux

genoux de Laurette. Ne nous quittons plus, lui dit-il, ma belle enfant : je ne veux danſer qu'avec vous. C'eſt bien de l'honneur à moi, lui dit-elle ; mais cela fâcheroit mes compagnes ; & dans ce village on eſt jaloux. — On doit l'être ſans doute de vous voir ſi jolie ; & à la ville on le feroit de même : c'eſt un malheur qui vous ſuivra par-tout. Ah ! Laurette, ſi dans Paris, au milieu de ces femmes, ſi vaines d'une beauté qui n'eſt qu'artifice, on vous voyoit tout à coup paroître avec ces charmes ſi naturels, dont vous ne vous doutez pas !... — Moi, Monſieur, à Paris ! hélas ! & qu'y ferois-je ? — Les délices de tous les yeux, la conquête de tous les cœurs. Ecoutez, Laurette, nous n'avons pas ici la liberté de cauſer enſemble. Mais, en deux mots, il ne tient qu'à vous d'avoir, au lieu d'une cabane obſcure & d'une vigne à cultiver, il ne tient qu'à vous d'avoir à Paris un petit palais brillant d'or &

de ſoie, une table ſervie ſelon vos déſirs, les meubles les plus voluptueux, le plus élégant équipage, des robes de toutes les ſaiſons, de toutes les couleurs, enfin tout ce qui fait l'agrément d'une vie aiſée, tranquille, délicieuſe, ſans autre ſoin que de jouir & de m'aimer comme je vous aime. Vous y penſerez à loiſir. Dimanche l'on danſe au château ; toute la jeuneſſe du village y eſt invitée. Vous y ſerez, belle Laurette ; & là, vous me direz ſi mon amour vous touche, ſi vous acceptez mes bienfaits. Je ne vous demande aujourd'hui que le ſecret, mais le ſecret le plus inviolable. Gardez-le bien : s'il vous échappoit, tout le bonheur qui vous attend, s'évanouiroit comme un ſonge.

Laurette, en effet, crut avoir rêvé. Le ſort brillant qu'on lui avoit peint étoit ſi éloigné de l'humble état où elle étoit réduite, qu'un paſſage ſi facile & ſi prompt de l'un à l'autre n'étoit pas

concevable. Le beau jeune homme qui lui avoit fait ces offres, n'avoit pourtant pas l'air d'un trompeur. Il lui avoit parlé ſi ſérieuſement ! elle avoit vu tant de bonne foi dans ſes yeux & dans ſon langage !

Je me ſerois bien aperçu, diſoit-elle, s'il eût voulu ſe moquer de moi. Cependant, pourquoi ce myſtère qu'il m'a tant recommandé ? En me rendant heureuſe, il veut que je l'aime ; rien n'eſt plus juſte : mais ſans doute il conſent que mon père partage avec moi ſes bienfaits : pourquoi donc nous cacher de mon père ? Si Laurette avoit eu l'idée de la ſéduction & du vice, elle eût compris facilement pourquoi Luzy demandoit le ſecret : mais la ſageſſe qu'on lui avoit inſpirée, ſe bornoit à ſe refuſer aux bruſques libertés des garçons du village ; & dans l'air honnête & reſpectueux du Comte, elle ne voyoit rien dont elle dût ſe défier & ſe garantir.

Tout occupée de ces réflexions, la tête remplie de l'image du luxe & de l'abondance, elle retourne à ſon humble demeure : tout ſembloit y avoir changé. Laurette, pour la première fois, fut humiliée d'habiter ſous le chaume. Ces meubles ſimples, que le beſoin lui rendoit précieux, s'avilirent ; les ſoins domeſtiques, dont elle étoit chargée, commencèrent à la rebuter ; elle ne trouva plus la même ſaveur à ce pain que la ſueur arroſe ; & ſur cette paille fraîche où elle dormoit ſi bien, elle ſoupira pour des lambris dorés, & pour un lit voluptueux & riche.

Ce fut bien pis le lendemain, quand il fallut retourner au travail, & aller ſur un côteau brûlant, ſoutenir la chaleur du jour. A Paris, diſoit-elle, je ne m'éveillerois que pour jouir tranquillement, ſans autre ſoin que d'aimer & de plaire. Monſieur le Comte me l'a bien dit. Qu'il eſt aimable Monſieur le Comte ! De toutes celles du village, il

n'a vu que moi ; il a même quitté les Dames du château, pour ne s'occuper que d'une payſanne. Il n'eſt pas fier celui-là ; & cependant il a bien de quoi l'être ! Il ſembloit que je lui faiſois grace, en le préférant à des gens de village : il m'en remercioit avec des yeux ſi tendres ! d'un air ſi humble & ſi touchant ! Et dans ſon langage quelle aimable douceur ! Quand il auroit parlé à la Dame du lieu, il n'auroit pas été plus honnête. Heureuſement j'étois aſſez bien miſe ; mais aujourd'hui, s'il me voyoit ! quel vêtement ! quel état que le mien !

Le dégoût de ſa ſituation ne fit que redoubler, pendant trois jours de fatigue & d'ennui, qu'elle eut encore à ſoutenir avant de revoir le Comte.

Le moment qu'ils attendoient tous deux avec impatience arrive. Toute la jeuneſſe du village eſt aſſemblée au château voiſin ; & dans une ſalle de tilleuls, bientôt le ſon des inſtrumens

donne le ſignal de la danſe. Laurette s'avance avec ſes compagnes, non plus de cét air délibéré qu'elle avoit à la fête du village, mais d'un air modeſte & craintif. Ce fut pour Luzy une beauté nouvelle, une Grace timide & décente, au lieu d'une Nymphe vive & légère. Il la ſalua avec diſtinction, mais ſans aucun ſigne d'intelligence. Il s'abſtint même de l'approcher, & attendit, pour danſer avec elle, qu'un autre lui donnât l'exemple. Ce fut le Chevalier de Soligny, qui, depuis la fête du village, n'avoit ceſſé de parler de Laurette avec une eſpèce de raviſſement. Luzy crut voir en lui un rival, & le ſuivit des yeux avec inquiétude: mais Laurette n'eut pas beſoin, pour le tranquilliſer, de s'apercevoir de ſa jalouſie. En danſant avec Soligny, ſon regard fut vague; ſon air indifférent, ſon maintien froid & négligé. Vint le tour de Luzy de danſer avec elle; & il crut voir, en la ſaluant, toutes les graces s'a-

nimer, tous les charmes éclore ſur ſon viſage. Le précieux coloris de la pudeur s'y répandit ; un ſourire furtif & preſque imperceptible remua ſes lèvres de roſe ; & la faveur d'un regard touchant le ravit de joie & d'amour. Son premier mouvement, s'ils étoient ſeuls, feroit de tomber aux genoux de Laurette, de lui rendre grace, & de l'adorer ; mais il commande à ſes yeux mêmes de retenir le feu de leurs regards : ſa main ſeule, en preſſant la main de celle que ſon cœur appelle ſon amante, lui exprime, en tremblant, ſes tranſports.

Belle Laurette, lui dit-il après la danſe, éloignez-vous un peu de vos compagnes. Je ſuis impatient de ſavoir ce que vous avez réſolu. — De ne pas faire un pas ſans l'aveu de mon père, & de ſuivre en tout ſes avis. Si vous me faites du bien, je veux qu'il le partage ; ſi je vous ſuis, je veux qu'il y conſente. — Ah ! gardez-vous de le

consulter; c'est lui sur-tout que je dois craindre. Il y a parmi vous, pour s'aimer & s'unir, des formalités que mon nom, mon état me défendent de suivre. Votre père voudroit m'y assujettir; il exigeroit de moi l'impossible; & sur mon refus, il m'accuseroit d'avoir voulu vous abuser. Il ne sait pas combien je vous aime: mais vous, Laurette, me croyez-vous capable de vouloir vous nuire? — Hélas! non; je vous crois la bonté même. Vous seriez bien trompeur, si vous étiez méchant. — Osez donc vous fier à moi. — Ce n'est pas que je m'en défie; mais je ne puis me cacher de mon père: je lui appartiens, je dépends de lui. Si ce que vous me proposez me convient, il y consentira. — Il n'y consentira jamais. Vous m'aurez perdu, vous en serez fâchée: hélas! il ne sera plus temps; & pour toute la vie vous serez condamnée à ces vils travaux que vous aimez sans doute, puisque vous

n'oſez les quitter. Ah ! Laurette, ces mains délicates ſont-elles faites pour cultiver la terre ? Faut-il que le hâle dévore les couleurs de ce joli teint ? Vous, le charme de la nature, toutes les Graces, tous les Amours ! vous, Laurette, vous conſumer dans une vie obſcure & pénible ! finir par être la ménagère de quelque groſſier villageois ! vieillir peut-être dans l'indigence, ſans avoir goûté aucun de ces plaiſirs qui devoient vous ſuivre ſans ceſſe ! voilà ce que vous préférez aux délices de l'abondance & du loiſir que je vous promets. Et à quoi tient votre réſolution ? A la peur de cauſer quelques momens d'inquiétude à votre père ? Oui, votre fuite l'affligera ; mais après, quelle ſera ſa joie, en vous voyant riche de vos bienfaits, dont il ſera comblé lui-même ! Quelle douce violence ne lui ferez-vous pas, en l'obligeant à quitter ſa cabane, & à ſe donner du repos ! car

dès-lors je n'ai plus ses refus à craindre : mon bonheur, le vôtre, & le sien seront assurés pour jamais.

Laurette eut bien de la peine à résister à la séduction, mais enfin elle y résista ; & sans le fatal incident qui la rejeta dans le piége, le seul instinct de l'innocence auroit suffi pour l'en garantir.

Dans un orage qui fondit autour du village de Coulange, le plus terrible fléau des campagnes, la grêle anéantit l'espoir des vendanges & des moissons. La désolation fut générale. Pendant l'orage, mille cris douloureux se mêloient au bruit des vents & du tonnerre : mais quand le ravage fut consommé, & qu'une clarté plus affreuse que les ténèbres qui l'avoient précédée, fit voir les rameaux de la vigne dépouillés & rompus, les épis pendans sur leur tige brisée, les fruits des arbres abattus ou meurtris ; ce ne fut par-tout,

dans la campagne désolée, qu'un vaste & lugubre silence : les chemins étoient couverts d'une foule de malheureux, pâles, consternés, immobiles, qui, d'un œil morne contemplant leur ruine, pleuroient la perte de l'année, & ne voyoient dans l'avenir que l'abandon, la misère, & la mort. Sur le seuil des cabanes, les mères éplorées pressoient contre leur sein leurs tendres nourrissons, & leur disoient, les yeux en larmes, Qui vous allaitera, si nous manquons de pain ?

A la vue de cette calamité, la première idée qui vint à Luzy, fut celle de la douleur où Laurette & son père devoient être plongés. Impatient de voler à leur secours, il cacha ce tendre intérêt sous le voile d'une pitié commune à cette foule de malheureux. Allons au village, dit-il à sa compagnie ; portons-y la consolation. Il en coûtera peu de chose à chacun de nous, pour sauver vingt familles du déses-

poir où ce déſaſtre les a réduites. Nous avons partagé leur joie ; allons partager leur douleur.

Ces mots firent leur impreſſion ſur les cœurs, déjà émus par la pitié. Le Marquis de Clancé donna l'exemple. Il ſe préſenta à ſes payſans, leur offrit des ſecours, leur promit des ſoulagemens, & leur rendit l'eſpoir & le courage. Tandis que des larmes de reconnoiſſance couloient autour de lui, ſa compagnie, hommes & femmes, ſe répandoient dans le village, entroient dans les chaumières, y verſoient leurs dons, & goûtoient le plaiſir ſenſible & rare de ſe voir adorer par un peuple attendri. Cependant Luzy couroit en inſenſé, cherchant la demeure de Laurette. On la lui indique ; il y vole, & voit ſur la porte un villageois aſſis, la tête penchée ſur ſes genoux, & ſe couvrant le viſage de ſes deux mains, comme s'il eût craint de revoir la lumière. C'étoit le père de Laurette. Mon

ami, lui dit le Comte, je vous vois conſterné ; mais ne vous déſeſpérez pas : le Ciel eſt juſte ; & parmi les hommes il y a des cœurs compatiſſans. Eh ! Monſieur, lui répondit le villageois en ſoulevant ſa tête, eſt-ce à un homme qui a ſervi vingt ans ſa patrie, qui s'eſt retiré couvert de bleſſures, & qui depuis n'a ceſſé de travailler ſans relâche, eſt-ce à lui de tendre la main ? La terre, arroſée de ma ſueur, ne devoit-elle pas me donner de quoi vivre ? finirai-je par mendier mon pain ? Une ame ſi fière & ſi noble, dans un homme obſcur, étonna le Comte. Vous avez donc ſervi ? lui demanda-t-il. — Oui, Monſieur. J'ai pris les armes ſous Berwick ; j'ai fait les campagnes de Maurice. Mon père, avant qu'un procès funeſte l'eût dépouillé de ſon bien, avoit de quoi me ſoutenir dans le grade où j'étois parvenu. Mais en même temps que je fus reformé, il fut ruiné ſans reſſource.

Nous vînmes ici nous cacher ; & des débris de notre fortune, nous acquîmes un petit fonds que je cultivai de mes mains. Notre premier état n'étoit pas connu ; & celui-ci, où je ſemblois né, ne me faiſoit aucune honte. Je nourriſſois, je conſolois mon père. Je me mariai, ce fut là mon malheur ; & c'eſt aujourd'hui que je le ſens. — Votre père n'eſt plus ? — Hélas ! non. — Votre femme ? — Elle eſt trop heureuſe de n'avoir pas vu ce funeſte jour. — Êtes-vous chargé de famille ? — Je n'ai qu'une fille, & l'infortunée ..... N'entendez-vous pas ſes ſanglots ? Elle ſe cache & ſe tient loin de moi, pour ne pas me déchirer l'ame. Luzy eût voulu ſe précipiter dans la cabane où gémiſſoit Laurette ; mais il ſe retint, de peur de ſe trahir.

Tenez, dit-il au père en lui donnant ſa bourſe : ce ſecours eſt bien peu de choſe ; mais au beſoin, ſouvenez-vous du Comte de Luzy. C'eſt à Paris que je

je fais ma demeure. En disant ces mots, il s'éloigna, sans donner au père de Laurette le temps de le remercier.

Quel fut l'étonnement du bon homme Bazile, en trouvant dans la bourse une somme si considérable! cinquante louis! plus que le triple du revenu de son petit côteau! Viens, ma fille, s'écria-t-il: regarde celui qui s'éloigne: ce n'est pas un homme, c'est un ange du Ciel. Mais que vais-je croire? il n'est pas possible qu'il ait voulu me donner tout cela. Va, Laurette, cours après lui, & fais-lui voir qu'il s'est trompé. Laurette vole sur les pas de Luzy; & l'ayant atteint, Mon père, lui dit-elle, ne peut croire que vous ayez voulu nous faire ce don-là. Il m'envoie pour vous le rendre. — Ah! Laurette, tout ce que j'ai n'est-il pas à vous & à votre père? puis-je trop le payer de vous avoir fait naître? Reportez-lui ce foible don: ce n'est qu'un essai de ma bienveillance; mais cachez-lui

en bien le motif : dites-lui seulement que je suis trop heureux d'obliger un homme de bien. Laurette voulut lui rendre grace. Demain, lui dit-il, au point du jour, en passant au bout du village, je recevrai, si vous voulez, vos remercîmens avec vos adieux. — Quoi ! c'est demain que vous vous en allez ! — Oui, je m'en vais, le plus amoureux & le plus malheureux des hommes. — Au point du jour . . . . . c'est à peu près l'heure où mon père & moi nous allons au travail. — Ensemble ? — Non, il y va le premier : c'est moi qui ai le soin du ménage, & cela me retarde un peu. — Et passez-vous sur mon chemin ? — Je le traverse au-dessus du village ; mais fallût-il me détourner, c'est bien le moins que je vous doive pour tant de marques d'amitié. — Adieu donc, Laurette, à demain. Que je vous voye, ne fût-ce qu'un instant : ce plaisir sera le dernier de ma vie.

Bazile, au retour de Laurette, ne douta plus des bienfaits de Luzy. Ah! le bon jeune homme! ah! l'excellent cœur! s'écrioit-il à chaque inſtant. Ne négligeons pourtant pas, ma fille, ce que la grêle nous a laiſſé. Moins il y en a, plus il faut prendre ſoin de mener à bien ce qui reſte.

Laurette étoit ſi touchée des bontés du Comte, ſi affligée de faire ſon malheur, qu'elle pleura toute la nuit. Ah! ſans mon père, diſoit-elle, quel plaiſir j'aurois eu à le ſuivre! Le lendemain elle ne mit pas ſon habit des fêtes; mais, dans l'extrême ſimplicité de ſon vêtement, elle ne laiſſa pas de mêler un peu de la coquetterie naturelle à ſon âge. Je ne le verrai plus: qu'importe que je ſois plus ou moins jolie à ſes yeux? Pour un moment, ce n'eſt pas la peine. En diſant ces mots, elle ajuſtoit ſon bavolet & ſa collerette. Elle imagina de lui porter des fruits dans la corbeille de ſon déjeûner. Il ne les

méprisera pas, disoit-elle ; je lui dirai que je les ai cueillis : & en arrangeant ces fruits sur un lit de pampre, elle les arrosoit de larmes. Son père étoit déjà parti ; & à la blancheur de l'aube du jour se mêloit déjà cette légère teinte d'or & de pourpre que répand l'aurore, lorsque la pauvre enfant, le cœur tout saisi, arriva seule au bout du village. L'instant d'après elle vit paroître la diligence du Comte, & à cette vue elle se troubla. Du plus loin que Luzy l'aperçut, il s'élança de sa voiture ; & venant au devant d'elle avec l'air de la douleur, Je suis pénétré, lui dit-il, belle Laurette, de la grace que vous m'accordez. J'ai du moins la consolation de vous voir sensible à ma peine, & je puis croire que vous êtes fâchée de m'avoir rendu malheureux. J'en suis désolée, répondit Laurette ; & je donnerois tout le bien que vous nous avez fait, pour ne vous avoir jamais vu. — Et moi, Lau-

rette, je donnerois tout celui que j'ai, pour ne vous quitter de ma vie. — Hélas ! il me semble qu'il ne tenoit qu'à vous : mon père n'avoit rien à vous refuser ; il vous chérit, il vous révère. — Les pères sont cruels ; ils veulent qu'on s'épouse, & je ne puis vous épouser. N'y pensons plus. Nous allons nous quitter, nous dire un éternel adieu, nous qui jamais, si vous l'aviez voulu, n'aurions cessé de vivre l'un pour l'autre, de nous aimer, de jouir ensemble de tous les dons que m'a faits la fortune, & de tous ceux que vous a faits l'amour. Ah ! vous ne les concevez pas, ces plaisirs qui nous attendoient. Si vous en aviez quelque idée ! si vous saviez à quoi vous renoncez ! —Mais, sans le savoir, je le sens. Tenez, depuis que je vous ai vu, tout ce qui n'est pas vous ne m'est rien. D'abord mon esprit s'occupoit des belles choses que vous m'aviez promises ; & puis

tout cela s'est évanoui : je n'y ai plus pensé, je n'ai pensé qu'à vous. Ah ! si mon père le vouloit ! — Qu'avez-vous besoin qu'il le veuille ? Attendez-vous son aveu pour m'aimer ? notre bonheur n'est-il pas en nous-mêmes ? L'amour, la bonne foi, Laurette, voilà vos titres & mes garans. En est-il de plus saints, de plus inviolables ? Ah ! croyez-moi, quand le cœur s'est donné, tout est dit, & la main n'a plus qu'à le suivre. Livrez-la moi donc cette main, que je la baise mille fois, que je l'arrose de mes larmes. La voilà, dit-elle en pleurant. Elle est à moi, s'écria-t-il, cette main si chère, elle est à moi, je la tiens de l'amour : pour me l'ôter, il faut m'ôter la vie. Oui, Laurette, je meurs à vos pieds, s'il faut me séparer de vous. Laurette croyoit bonnement qu'en cessant de la voir il cesseroit de vivre. Hélas ! disoit-elle, & c'est moi qui serai la cause de ce malheur ! — Oui,

cruelle, vous en serez la cause. Vous voulez ma mort, vous la voulez. — Eh! mon Dieu, non : je donnerois pour vous ma vie. Prouvez-le moi; dit-il en lui faisant une espèce de violence, & suivez-moi si vous m'aimez. Non, dit-elle, je ne le puis, je ne le puis sans l'aveu de mon père. — Eh bien, laissez, laissez-moi donc me livrer à mon désespoir. A ces mots, Laurette, pâle & tremblante, le cœur pénétré de douleur & de crainte, n'osoit ni retenir, ni lâcher la main de Luzy. Ses yeux, pleins de larmes, suivoient avec effroi les regards égarés du Comte. Daignez, lui dit-elle pour le calmer, daignez me plaindre & me voir sans colère. J'espérois vous faire agréer ce témoignage de ma reconnoissance; mais je n'ose plus vous l'offrir. Qu'est-ce? dit-il. Des fruits, à moi! Ah! cruelle, vous m'insultez. C'est du poison que je demande; &

jetant la corbeille avec emportement, il se retiroit furieux.

Laurette prit ce mouvement pour de la haîne; & son cœur, déjà trop attendri, ne put soutenir cette dernière atteinte. A peine eut-elle la force de s'éloigner de quelques pas, & d'aller tomber de défaillance au pied d'un arbre. Luzy, qui la suivoit des yeux, accourt, & la trouve baignée de larmes, le sein suffoqué de sanglots, sans couleur, presque inanimée. Il se désole, il ne pense d'abord qu'à la rappeler à la vie: mais si-tôt qu'il lui voit reprendre ses esprits, il profite de sa foiblesse; & avant qu'elle soit revenue de son évanouissement, elle est déjà loin du village, dans la diligence du Comte, dans les bras de son ravisseur. Où suis-je? dit-elle en ouvrant les yeux. Ah! Monsieur le Comte, est-ce vous? me ramenez-vous au village? Moitié de mon ame, lui dit-il en la

pressant contre son sein, j'ai vu le moment où nos adieux nous coûtoient la vie à l'un & à l'autre. Ne mettons plus à cette épreuve deux cœurs trop foibles pour la soutenir.

Je me donne à toi, ma Laurette; c'est sur tes lèvres que je fais le serment de vivre uniquement pour toi. Je ne demande pas mieux, lui dit-elle, que de vivre aussi pour vous seul. Mais mon père! laisserai-je mon père? n'est-ce pas à lui de disposer de moi? — Ton père, ma Laurette, sera comblé de biens; il partagera le bonheur de sa fille : nous serons tous deux ses enfans. Repose-toi sur ma tendresse du soin de l'adoucir & de le consoler. Viens, laisse-moi recueillir tes larmes, laisser tomber les miennes dans ton sein : ce sont les larmes de la joie, les larmes de la volupté. Le dangereux Luzy mêloit à ce langage tous les charmes de la séduction; & Laurette n'y étoit pas insensible. Mais

son pere, inquiet, affligé, cherchant sa fille, l'appelant à grand cris, la demandant à tout le village, ne la revoyant pas le soir, & se retirant désolé, désespéré de l'avoir perdue : cette image, présente à son esprit, l'occupoit, la troubloit sans cesse. Il fallut tromper sa douleur.

Luzy couroit avec ses chevaux ; les stores de sa voiture étoient baissés ; ses gens étoient sûr & fidèles ; & Laurette ne laissoit après elle aucun vestige de sa fuite. Il étoit même essentiel à Luzy de bien cacher son enlevement. Mais il détacha l'un de ses domestiques, qui, d'un village éloigné de la route, fit tenir au Curé de Coulange ce billet où Luzy avoit déguisé sa main. « Dites au père de Laurette qu'il soit » tranquille, qu'elle est bien, & que » la dame qu'il l'a prise avec elle » en aura soin comme de son enfant. » Dans peu il saura ce qu'elle est de» venue ».

Ce billet, qui n'étoit rien moins que consolant pour le père, suffit pour étourdir la fille sur le malheur de son évasion. L'amour avoit pénétré dans son âme, il en ouvrit l'accès au plaisir ; & dès lors les nuages de la douleur se dissipèrent, les pleurs tarirent, le regret s'appaisa ; & un oubli passager, mais profond, de tout ce qui n'étoit pas son amant, lui laissa goûter sans alarmes le coupable bonheur d'être à lui.

L'espèce de délire où elle tomba en arrivant à Paris, acheva d'égarer son ame. Sa maison étoit un palais de Fée ; tout y avoit l'air de l'enchantement. Le bain, la toilette, le soupé, le repos délicieux que lui laissa l'amour, furent autant de formes variées que prit la volupté, pour la séduire par tous les sens. A son reveil, elle croyoit encore être abusée par un songe. En se levant, elle se vit entourée de femmes attentives à la servir, & ja-

louses de lui complaire. Elle qui jamais n'avoit su qu'obéir, n'eut qu'à désirer pour être obéie. Vous êtes Reine ici, lui dit son amant, & j'y suis votre premier esclave.

Imaginez, s'il est possible, la surprise & le ravissement d'une jeune & simple paysanne, en voyant ses beaux cheveux noirs, si négligemment noués jusqu'alors, & dont la nature seule avoit formé les ondes, s'arrondir en boucles sous le pli de l'art, & s'élever en diadême semé de fleurs & de diamans; en voyant étalées à ses yeux les parures les plus galantes, qui toutes sembloient solliciter son choix; en voyant, dis-je, sa beauté sortir radieuse comme d'un nuage & se reproduire dans les brillans trumeaux qui l'environnoient pour la multiplier. La nature lui avoit prodigué tous ses charmes; mais quelques-uns de ces dons avoient besoin d'être cultivés, & les talens vinrent en foule se dis-

puter le soin de l'instruire & la gloire de l'embellir. Luzy possédoit, adoroit sa conquête, enivré de joie & d'amour.

Cependant le bon homme Bazile étoit le plus malheureux des pères. Fier, plein d'honneur, & sur-tout jaloux de la réputation de sa fille, il l'avoit cherchée, attendue en vain, sans publier son inquiétude; & personne, dans le village, n'étoit instruit de son malheur. Le Curé vint l'en assurer lui-même, en lui communiquant le billet qu'il avoit reçu. Bazile n'ajouta pas foi à ce billet; mais dissimulant avec le Pasteur: Ma fille est sage, lui dit-il; mais elle est jeune, simple, & crédule. Quelque femme aura voulu l'avoir à son service, & lui aura persuadé de prévenir mes refus. Ne faisons pas un bruit scandaleux, d'une imprudence de jeunesse, & laissons croire que ma fille ne m'a quitté qu'avec mon aveu. Le secret n'est su que de vous;

ménagez la fille & le père. Le Curé, prudent & homme de bien, promit & garda le silence. Mais Bazile, dévoré de chagrin, passoit les jours & les nuits dans les larmes. Qu'est-elle devenue? disoit-il. Est-ce une femme qu'elle a suivie? y en a-t-il d'assez insensée pour dérober une fille à son père, & se charger d'un enlevement? Non, non, c'est quelque ravisseur qui l'aura séduite, & qui l'aura perdue. Ah! si je puis le découvrir, ou son sang ou le mien lavera mon injure. Il se rendit lui-même au village d'où l'on avoit apporté le billet. Avec les indices du Curé, il parvint à découvrir celui qui s'étoit chargé du message: il l'interrogea; mais il n'en put tirer que des détails confus & vagues. La position même du lieu ne servit qu'à lui donner le change. Il étoit éloigné de six lieues de la route que Luzi avoit prise, & sur un chemin opposé. Mais quand Bazile auroit combiné le

départ du Comte avec l'évaſion de ſa fille, il n'auroit jamais ſoupçonné de ce crime un jeune homme ſi vertueux. Comme il ne confioit ſa douleur à perſonne, perſonne ne pouvoit l'éclairer. Il gémiſſoit donc au dedans de lui-même, & dans l'attente de quelque lueur qui vînt décider ſes ſoupçons. Mon Dieu, diſoit-il, c'eſt dans votre colère que vous me l'avez donnée ! Et moi, inſenſé, je m'applaudiſſois en la voyant croître & s'embellir ! Ce qui faiſoit mon orgueil, fait ma honte. Que n'eſt-elle morte en naiſſant !

Laurette tâchoit de ſe perſuader que ſon père étoit tranquille ; & le regret de l'avoir laiſſé ne la touchoit que foiblement. L'amour, la vanité, le goût des plaiſirs, ce goût ſi vif dans ſa naiſſance, le ſoin de cultiver ſes talens, enfin mille amuſemens variés ſans ceſſe, partageoient ſa vie & rempliſſoient ſon ame. Luzy, qui l'aimoit à l'idolâtrie, & qui avoit peur qu'on ne

la lui enlevât, l'expoſoit le moins qu'il lui étoit poſſible au grand jour ; mais il lui ménageoit tous les moyens que le myſtère a inventés pour être inviſible au milieu du monde. C'en étoit aſſez pour Laurette : heureuſe de plaire à celui qu'elle aimoit, elle ne ſentoit pas ce déſir inquiet, ce beſoin d'être vue & d'être admirée, qui promène ſeul tant de jolies femmes dans nos ſpectacles & dans nos jardins. Quoique Luzy, par le choix d'un petit cercle d'hommes aimables, rendît ſes ſoupés amuſans, elle ne s'y occupoit que de lui ; & ſans déſobliger perſonne, elle ſavoit le lui témoigner. L'art de concilier les prédilections avec les bienſéances eſt le ſecret des ames délicates : la coquetterie en fait une étude ; l'amour le fait ſans l'avoir appris.

Six mois ſe paſsèrent dans cette union, dans cette douce intelligence de deux cœurs remplis & charmés l'un de l'autre, ſans ennui, ſans inquiétude ;

sans autre jalousie que celle qui fait craindre de ne pas plaire autant qu'on aime, & qui fait désirer de réunir tout ce qui peut captiver un cœur.

Dans cet intervalle, le père de Laurette avoit reçu deux fois des nouvelles de sa fille, avec des présens de la dame qui l'avoit prise en amitié. C'étoit au Curé que s'adressoit Luzy. Remis à la poste voisine du village par un domestique affidé, les paquets arrivoient anonymes. Bazile n'auroit su à qui les renvoyer; & puis ses refus auroient fait douter de ce qu'il vouloit laisser croire; & il trembloit que le Curé n'eût les mêmes soupçons que lui. Hélas! disoit ce bon père en lui-même; ma fille est peut-être encore honnête. Toutes les apparences l'accusent; mais ce ne sont que des apparences; & quand mes soupçons seroient justes, c'est à moi de gémir, mais ce n'est pas à moi de déshonorer mon enfant.

Le Ciel devoit quelque consolation à la vertu de ce digne père; & ce fut lui sans doute qui fit naître l'incident dont je vais parler.

Le petit commerce de vin que faisoit Bazile, l'obligea de venir à Paris. Comme il traversoit cette ville immense, un embarras causé par des voitures qui se croisoient, l'arrêta. La voix d'une femme effrayée attira son attention. Il voit . . . . il n'ose en croire ses yeux . . . . Laurette, sa fille, dans un char d'or & de glace, vêtue d'une robe éclatante & couronnée de diamans. Son père l'auroit méconnue, si, l'apercevant elle-même, la surprise & la confusion ne l'eussent fait reculer & se couvrir le visage. Au mouvement qu'elle fit pour se cacher, & plus encore au cri qui lui échappa, il ne put douter que ce ne fût elle. Pendant que les voitures qui s'étoient accrochées se dégageoient, Bazile se glisse entre le mur & le carrosse de sa

fille, monte à la portière, & d'un ton sévère dit à Laurette : Où logez-vous ? Laurette, saisie & tremblante, lui dit sa demeure. Et sous quel nom êtes-vous connue, lui demanda-t-il ? On m'appelle *Coulange*, répondit-elle en baissant les yeux, du nom du lieu de ma naissance. — De votre naissance ! Ah ! malheureuse ! . . . A ce soir, au déclin du jour : soyez chez vous, & soyez y seule. A ces mots, il descend, & poursuit son chemin.

L'étonnement stupide où tomba Laurette n'étoit pas encore dissipé, lorsqu'elle se trouva chez elle.

Luzy soupoit à la campagne. Elle se voyoit livrée à elle-même, dans le moment où elle auroit eu le plus besoin de conseil & d'appui. Elle alloit paroître devant son père, qu'elle avoit trahi, délaissé, accablé de douleur & de honte. Son crime alors s'offrit à elle sous les traits les plus odieux. L'humiliation de son état lui étoit connue;

L'ivresse de l'amour, le charme des plaisirs en avoient éloigné l'idée; mais dès que le voile fut tombé, elle se vit telle qu'elle étoit aux yeux du monde & aux yeux de son père. Effrayée de l'examen & du jugement qu'elle alloit subir, Malheureuse! s'écrioit-elle, en fondant en larmes, où fuir? où me cacher? Mon père, l'honnêteté même, me retrouve égarée, abandonnée au vice, avec un homme qui ne m'est rien! O mon père! ô juge terrible! comment me montrer à vos yeux? Il lui vint plus d'une fois dans la pensée de l'éviter & de disparoître; mais le vice n'avoit pas encore effacé de son ame les saintes lois de la nature. Moi, le réduire au désespoir, dit-elle; & après avoir mérité ses reproches, m'attirer sa malédiction! Non, quoiqu'indigne du nom de sa fille, je révère ce nom sacré. Vînt-il me tuer de sa main, je dois l'attendre & tomber à ses pieds. Mais non, un père est toujours père.

Le mien ſera touché de mes pleurs. Mon âge, ma foibleſſe, l'amour du Comte, ſes bienfaits, tout m'excuſe; & quand Luzy aura parlé, je ne ſerai plus ſi coupable.

Elle auroit été déſolée que ſes gens fuſſent témoins de l'humiliante ſcène qui s'alloit paſſer. Heureuſement elle avoit annoncé qu'elle ſoupoit chez une amie; & ſes femmes avoient pris pour elles cette ſoirée de liberté. Il lui fut facile d'éloigner de même les deux laquais qui l'avoient ſuivie; & lorſque ſon père arriva, ce fut elle qui le reçut.

Etes-vous ſeule? lui dit-il. — Oui, mon père. Il entre avec émotion; & après l'avoir regardée en face, dans un triſte & morne ſilence: Que faites-vous ici? lui demanda-t-il. La réponſe de Laurette fut de ſe proſterner à ſes pieds & de les arroſer de ſes larmes. Je vois, dit le père en jetant les yeux autour de lui dans cet appartement où tout annonçoit la richeſſe & le luxe, je vois

que le vice est à son aise dans cette ville. Puis-je savoir qui a pris soin de vous enrichir en si peu de temps, & de qui vous viennent ces meubles, ces habits, ce bel équipage où je vous ai vue? Laurette ne répondit encore que par ses pleurs & ses sanglots. Parlez, lui dit-il; vous pleurerez après; vous en aurez tout le loisir.

Au récit de son aventure, dont elle ne déguisa rien, Bazile passa de l'étonnement à l'indignation. Luzy! disoit-il, cet honnête homme! . . . Et voilà donc les vertus des Grands! Le lâche! en me donnant son or, croyoit-il me payer ma fille? Ils s'imaginent, ces riches superbes, que l'honneur des pauvres gens est une chose vile, & que la misère le met à prix! Il se flattoit de me consoler! il te l'avoit promis! Homme dénaturé! qu'il connoît peu l'ame d'un père! Non, depuis que je t'ai perdue, je n'ai pas eu un moment sans douleur, pas un quart-d'heure de

ſommeil tranquille. Le jour, la terre que je cultivois étoit mouillée de mes larmes ; la nuit, tandis que tu t'oublois, que tu te perdois dans les plaiſirs, ton père, étendu ſur la paille, s'arrachoit les cheveux, & te rappeloit à grands cris. Eh quoi ! jamais mes gémiſſemens n'ont retenti juſqu'à ton ame ! L'image d'un père déſolé ne s'eſt jamais offerte à ta penſée, n'a jamais troublé ton repos !

Ah ! le Ciel m'eſt témoin, lui dit-elle, que, ſi j'avois cru vous cauſer tant de peine, j'aurois tout quitté pour voler dans vos bras. Je vous révère, je vous aime, je vous aime plus que jamais. Hélas ! quel père j'ai affligé ! Dans ce moment même, où je m'attendois à trouver en vous un juge inexorable, je n'entends de votre bouche que des reproches pleins de douceur. Ah ! mon père, en tombant à vos pieds, je n'ai ſenti que la honte & la crainte ; mais à préſent c'eſt de ten-

dreſſe que vous me voyez pénétrée; & aux larmes du repentir ſe joignent celles de l'amour. Ah! je revis, je retrouve ma fille, s'écria Bazile en la relevant. Votre fille, hélas! dit Laurette; elle n'eſt plus digne de vous. — Non, ne va pas te décourager. L'honneur, Laurette, eſt ſans doute un grand bien; l'innocence, un plus grand bien encore; & ſi j'en avois eu le choix, j'aurois mieux aimé te voir ôter la vie. Mais quand l'innocence & l'honneur ſont perdus, il reſte encore un bien ineſtimable, c'eſt la vertu, qui ne périt jamais, qu'on ne perd jamais ſans retour. On n'a qu'à le vouloir, elle renaît dans l'ame; & lorſqu'on la croit étouffée, un ſeul remords la reproduit. Voilà de quoi te conſoler, ma fille, de la perte de l'innocence; & ſi ton repentir eſt ſincere, le Ciel & ton père ſont appaiſés. Du reſte, perſonne, dans le village, ne ſait ton aventure; tu peux reparoître ſans honte. — Où, mon

mon père ? — A Coulange, où je vais te mener. (Ces mots accablèrent Laurette.) Hâte-toi, pourſuivit Bazile, de dépouiller ces ornemens du vice. Du linge uni, un ſimple corſet; un jupon blanc; voilà les vêtemens de ton état. Laiſſe ces dons empoiſonnés au malheureux qui t'a ſéduite, & ſuis-moi ſans plus différer.

Il faudroit avoir en ce moment l'ame timide & tendre de Laurette, aimer comme elle un père & un amant, pour concevoir, pour ſentir le combat qui s'éleva dans ſon foible cœur entre l'amour & la nature. Le trouble & l'étonnement de ſes eſprits la tenoit immobile & muette. Allons, diſoit le père, les momens nous ſont chers. Pardonnez, s'écria Laurette en retombant à genoux devant lui, pardonnez, mon père, ne vous offenſez pas, ſi je tarde à vous obéir. Vous avez lu dans le fond de mon ame. Il manque à Luzy le nom de mon époux; mais tous les

droits que peut donner l'amour le plus tendre, il les a ſur moi. Je veux le fuir, m'en détacher, vous ſuivre ; j'y ſuis réſolue, fallût-il en mourir. Mais prendre la fuite en ſon abſence ! lui laiſſer croire que je l'ai trahi ! — Que dis-tu, malheureuſe ? & que t'importe l'opinion d'un vil ſuborneur ? & quels ſont les droits d'un amour qui t'a perdue & déshonorée ? Tu l'aimes ! tu aimes donc ta honte ? tu préfères donc ſes indignes bienfaits à l'innocence qu'il t'a ravie ? tu préfères donc à ton père le plus cruel de tes ennemis ? Tu n'oſes le fuir en ſon abſence, & le quitter ſans ſon aveu ! Ah ! quand il a fallu quitter ton père, l'accabler, le déſeſpérer, tu n'a pas été ſi timide. Et qu'attends-tu de ton raviſſeur ? Qu'il te défende ? qu'il te dérobe à l'autorité paternelle ? Ah ! qu'il vienne ; qu'il oſe me faire chaſſer d'ici ; je ſuis ſeul, ſans armes, affoibli par l'âge ; mais l'on me verra étendu ſur le ſeuil de

ta porte, demander vengeance à Dieu & aux hommes. Ton amant lui-même, pour aller à toi, ſera obligé de marcher ſur mon corps; & les paſſans diront avec horreur: Voilà ſon père qu'elle déſavoue, & que ſon amant foule aux pieds.

Ah! mon père, dit Laurette épouvantée de cette image, que vous connoiſſez peu celui que vous outragez ſi cruellement! Rien de plus doux, rien de plus ſenſible. Vous lui ſerez reſpectable & ſacré. — M'oſes-tu parler du reſpect de celui qui me déshonore? Eſpères-tu qu'il me ſéduiſe avec ſa perfide douceur? Je ne veux pas le voir: ſi tu réponds de lui, je ne réponds pas de moi-même. — Eh bien, non, ne le voyez pas; mais permettez que je le voye un ſeul moment. — Qu'exiges-tu? Moi, te laiſſer ſeul avec lui! Ah! dût-il m'arracher la vie, je n'aurai pas cette complaiſance. Tant qu'il a pu te dérober à moi, c'étoit ſon crime,

c'étoit le tien, je n'en étois pas reſponſable. Mais le Ciel te remet ſous ma garde; & dès ce moment je lui réponds de toi. Allons, ma fille, il eſt déjà nuit cloſe : voici l'instant de nous éloigner. Décide-toi : renonce à ton père, ou obéis. — Vous me percez le cœur. — Obéis, te dis-je, ou crains ma malédiction. A ces mots terribles, la tremblante Laurette n'eut pas la force de répliquer. Elle ſe déshabille ſous les yeux de ſon père, & met, non ſans verſer des larmes, le ſimple vêtement qu'il lui avoit preſcrit. Mon père, lui dit-elle au moment de le ſuivre, oſerai-je, pour prix de mon obéiſſance, vous demander une ſeule grace ? Vous ne voulez pas la mort de celui que je vous ſacrifie : laiſſez-moi lui écrire deux mots, lui apprendre que c'eſt à vous que j'obéis, & que vous m'obligez à vous ſuivre. — Eſt-ce afin qu'il vienne encore vous enlever, vous dérober à moi ? Non,

je ne veux laiſſer de vous aucune trace. Qu'il meure de honte, il ſe fera juſtice; mais d'amour ! perdez cette crainte, les libertins n'en meurent pas. Alors, prenant ſa fille par la main, il ſortit ſans bruit avec elle ; & le lendemain matin, embarqués ſur la Seine, ils retournèrent dans leur pays.

Minuit paſſé, le Comte arrive dans cette maiſon, où il ſe flatte que le plaiſir l'attend, & que l'amour l'appelle. Tout y eſt dans l'alarme & la confuſion.

Les gens de Laurette lui annoncent avec effroi qu'on ne ſait ce qu'elle eſt devenue ; qu'on l'a cherchée inutilement ; qu'elle avoit pris ſoin de les éloigner, & qu'elle a ſaiſi ce moment pour échapper à leur vigilance ; qu'elle n'a point ſoupé chez ſon amie ; & qu'en partant elle a tout laiſſé, juſqu'à ſes diamans, & juſqu'à la robe qu'elle avoit miſe.

Il faut l'attendre, dit Luzy après un

long ſilence. Ne vous touchez pas : il y a dans cet événement quelque choſe d'incompréhenſible.

L'amour, qui cherche à ſe flatter, commença par les conjectures qui pouvoient excuſer Laurette ; mais les trouvant toutes dénuées de vraiſemblance, il ſe livra aux plus cruels ſoupçons. Un accident involontaire avoit bien pu la retarder ; mais en l'abſence de ſes gens ſe déshabiller elle-même, s'évader ſeule, au déclin du jour, laiſſer ſa maiſon dans l'inquiétude ! tout cela, diſoit-il, annonce clairement une fuite préméditée. Eſt-ce le Ciel qui l'a touchée ? eſt-ce un retour ſur elle-même qui l'a déterminée à me fuir ? Ah ! que ne puis-je au moins le croire ! Mais ſi elle avoit pris un parti honnête, elle auroit eu pitié de moi, elle m'auroit écrit, ne fût-ce que deux mots de conſolation & d'adieu. Sa lettre ne l'eût point trahie, & m'eût épargné des ſoupçons, accablans pour

moi, déshonorans pour elle. Laurette, ô Ciel ! la candeur même, l'innocence, la vérité ! Laurette infidèle & perfide ! elle qui ce matin encore . . . Non, non, cela n'est pas croyable . . . Et cependant cela n'est que trop vrai. Chaque moment, chaque réflexion lui en étoit une preuve nouvelle ; mais l'espoir & la confiance ne pouvoient sortir de son cœur. Il luttoit contre la persuasion comme un homme expirant lutte contre la mort. Si elle arrivoit, disoit-il, si elle arrivoit innocente & fidèle ! Ah ! ma fortune, ma vie, tout mon amour suffiroient-ils pour réparer l'injure que je lui fais ! Quel plaisir j'aurois à m'avouer coupable ! par quels transports, par quelles larmes j'effacerois le crime de l'avoir accusée ! Hélas ! je n'ose me flatter d'être injuste : je ne suis pas assez heureux.

Il n'est personne qui, dans l'inquiétude & l'ardeur de l'attente, n'ait quelquefois éprouvé, dans Paris, le tour-

ment d'écouter le bruit des carroſſes, que l'on prend tous pour celui qu'on attend, & dont chacun tour à tour arrive, & emporte en paſſant l'eſpoir qu'il vient de faire naître. Le malheureux Luzy fut juſqu'à trois heures dans cette cruelle perplexité. Chaque voiture qu'il entendoit étoit peut-être celle qui ramenoit Laurette; enfin l'eſpérance, tant de fois trompée, fit place à la déſolation. Je ſuis trahi, dit-il, je n'en puis plus douter. C'eſt une trame que l'on m'a cachée. Les careſſes de la perfide ne ſervoient qu'à la mieux voiler. On a choiſi prudemment le jour où je ſoupois à la campagne. Elle a tout laiſſé, pour me faire entendre qu'elle n'a plus beſoin de mes dons. Sans doute un autre l'en accable. Elle eût rougi d'avoir quelque choſe de moi. Le plus foible gage de mon amour lui eût ſans ceſſe reproché ſa trahiſon, ſon ingratitude. Elle veut m'oublier, pour ſe livrer en paix à celui qu'elle

me préfère. Ah ! la parjure, espère-t-elle trouver quelqu'un qui l'aime comme moi ? Je l'ai trop aimée, je m'y suis trop livré. Ses désirs, sans cesse prévenus, se sont éteints. Voilà les femmes. Elles s'ennuient de tout, & même d'être heureuses. Ah ! peux-tu l'être à présent, perfide ! peux-tu l'être & penser à moi ? A moi ! que dis-je ? que lui importe & mon amour & ma douleur ? Ah ! tandis que j'ai peine à retenir mes cris, que je baigne son lit de mes larmes, un autre peut-être . . . . Cette idée est affreuse, & je ne puis la soutenir. Je le connoîtrai ce rival, & si le brasier qui brûle dans mon sein, ne m'a consumé avant le jour, je ne mourrai pas sans vengeance. C'est sans doute quelqu'un de ces faux amis que j'ai imprudement attirés chez elle. Soligny peut-être . . . . Il en fut épris, quand nous la vîmes dans son village . . . . Elle étoit simple & sincère alors. Qu'elle est changée ! . . . .

Il l'a voulu revoir; & moi, facile & confiant, me croyant aimé, ne croyant pas possible que Laurette fût infidèle, je lui amenai mon rival. Je puis me tromper; mais enfin c'est sur lui que tombent mes soupçons. Allons m'en éclaircir sur l'heure. Suis-moi, dit-il à l'un de ses gens; & le jour commençoit à peine à luire, lorsque, frappant à la porte du Chevalier, Luzy demanda à le voir. Il n'y est pas, Monsieur, dit le Suisse. — Il n'y est pas! — Non, Monsieur, il est à la campagne. — Et depuis quand? — Depuis hier au soir. — A quelle heure? — Au déclin du jour. — Et quelle est la campagne où il est allé? — C'est ce qu'on ne sait pas; il n'a emmené que son valet de chambre. — Et dans quelle voiture? — Dans son vis-à-vis. — Son absence doit-elle être longue? — Il ne revient que dans quinze jours: il m'a dit de garder ses lettres. — A son retour, vous lui direz que je suis

venu, & que je demande à le voir.

Enfin, dit-il en s'en allant, me voilà convaincu. Tout s'accorde. Il ne me reste plus qu'à découvrir en quel lieu ils se sont cachés. Je l'arracherai de ses bras, le perfide; & j'aurai le plaisir de laver dans son sang mon injure & sa trahison.

Ses recherches furent inutiles. Le voyage du Chevalier étoit un mystère qu'il ne put jamais éclaircir. Luzy fut donc quinze jours au supplice, & la pleine persuasion que Soligny étoit le ravisseur, le détourna de toute autre idée.

Dans son impatience, il envoyoit tous les matins savoir si son rival étoit de retour. Enfin on lui annonce qu'il vient d'arriver. Il vole chez lui, enflammé de colère; & le bon accueil du Chevalier ne fit que l'irriter encore. Mon cher Comte, lui dit Soligny, vous m'avez demandé avec empressement: à quoi puis-je vous être utile?

A me délivrer, lui répondit Luzy en pâlissant, ou d'une vie que je déteste, ou d'un rival qui m'est odieux. Vous m'avez enlevé ma maîtresse; il ne vous reste plus qu'à m'arracher le cœur. = Mon ami, lui dit le Chevalier, j'ai autant d'envie que vous de me couper la gorge, car je suis outré de dépit; mais ce ne sera pas avec vous, s'il vous plaît. Commençons donc par nous entendre. On vous a enlevé Laurette, dites-vous; j'en suis désolé: elle étoit charmante: mais en honneur ce n'est pas moi. Non que je me pique de délicatesse sur cet article; en amour, je pardonne à mes amis, & je me permets à moi-même de petits larcins passagers; & quoique je t'aime de tout mon cœur, si Laurette eût voulu te tromper pour moi plutôt que pour un autre, je n'aurois pas été cruel. Mais pour les enlevemens je n'en suis plus: cela est trop grave; & si tu n'as pas d'autre raison de me tuer, je te

conſeille de me laiſſer vivre & de déjeûner avec moi. Quoique le langage du Chevalier eût bien l'air de la franchiſe, Luzy tenoit encore à ſes ſoupçons. Vous avez diſparu, lui diſoit-il, le même ſoir, à la même heure; vous vous êtes tenu quinze jours caché; je ſais d'ailleurs que vous l'avez aimée, & que vous en aviez envie dans le temps même que je la pris.

Tu es bien heureux, lui dit Soligny, qu'avec l'humeur qui me domine, je t'aime aſſez pour m'expliquer encore. Laurette eſt partie le même ſoir que moi; à cela je n'ai point de réponſe: c'eſt une de ces rencontres fatales qui font l'intrigue des romans. J'ai trouvé Laurette belle comme un ange, & j'en ai eu envie, aſſurément; mais ſi tu vas te couper la gorge avec tous ceux qui ont ce tort-là, je plains la moitié de Paris. L'article important c'eſt donc le myſtère de mon voyage

& de mon absence? Oh bien, je vais te l'expliquer.

J'aimois Madame de Blanson, ou plutôt j'aimois son bien, sa naissance, son crédit à la Cour : car cette femme a tout pour elle, hors elle. Tu sais que si elle n'est ni jeune ni jolie; en revanche elle est très-sensible & très-facile à s'enflammer. J'avois donc réussi à lui plaire, & je ne voyois pas d'impossibilité d'être ce qu'on appelle heureux sans en venir au mariage. Mais le mariage étoit mon but; & au moyen de cette timidité respectueuse, inséparable d'un amour délicat, j'éludois toutes les occasions d'abuser de sa foiblesse. Tant de réserve la déconcertoit. Elle n'avoit jamais vu, disoit-elle, d'homme si craintif, si novice. J'avois la pudeur d'une jeune fille: j'en étois impatientant. Je ne te dirai pas tout le manége que j'ai employé, pendant trois mois, à me faire attaquer

ſans me rendre. Jamais coquette n'en a tant fait pour allumer d'inutiles déſirs. Ma conduite a été un chef-d'œuvre de prudence & d'habileté. Eh bien, ma veuve a été plus habile. Je ſuis ſa dupe ; oui, mon ami, elle a ſurpris ma crédule innocence. Voyant qu'il falloit m'attaquer dans les règles, elle a parlé de mariage. Rien de plus avantageux que ſes diſpoſitions. Son bien étoit à moi ſans réſerve. Il n'y avoit plus qu'une difficulté. J'étois bien jeune ; & mon caractère ne lui étoit pas aſſez connu. Pour nous éprouver, elle m'a propoſé d'aller paſſer quelques jours enſemble & tête à tête à la campagne. Quinze jours de ſolitude & de liberté, diſoit-elle, valoient mieux, pour ſe bien connoître, que deux ans de la vie de Paris. J'ai donné dans le piége, & elle a ſi bien fait, que j'ai oublié ma réſolution. Que l'homme eſt fragile & peu sûr de lui ! Engagé dans le rôle d'époux, il a fallu

le soutenir, & je lui ai donné de moi la meilleure opinion qu'il m'a été possible. Mais bientôt elle a cru s'appercevoir que mon amour s'affoiblissoit. J'ai eu beau dire qu'il étoit le même; elle m'a répondu qu'on ne l'abusoit point avec de vaines paroles, & qu'elle voyoit bien que j'étois changé. Enfin ce matin à mon reveil, j'ai reçu le congé que voici : il est de sa main & en bonne forme. « La légère épreuve que j'ai » faite de vos sentimens me suffit. Partez, Monsieur, quand il vous plaira. » Je veux un mari dont les soins ne » se ralentissent jamais, qui m'aime » toujours, & toujours de même ». Es-tu content? Voilà mon aventure. Tu vois qu'elle ne ressemble guère à celle que tu m'attribuois. On m'enlevoit ainsi que ta Laurette. Dieu veuille, mon ami, qu'on n'ait pas fait d'elle ce qu'on a fait de moi! Mais à présent que te voilà détrompé sur mon compte, n'as-tu pas quelque autre soupçon? Je

m'y perds, dit Luzy. Pardonne à ma douleur, à mon déſeſpoir, à mon amour, la démarche que je viens de faire. Tu te moques, reprit Soligny; rien n'étoit plus juſte. Si je t'avois pris ta maîtreſſe, il auroit bien fallu t'en faire raiſon. Il n'en eſt rien; tant mieux: nous voilà bons amis. Veux-tu déjeûner? — Je veux mourir. — Cela ſeroit un peu trop violent: il faut garder ce remède-là pour des diſgraces plus ſérieuſes. Ta Laurette eſt jolie, quoiqu'un peu friponne; il faut tâcher de la ravoir: mais ſi tu n'as plus celle-là, je te conſeille d'en prendre une autre; & le plutôt ſera le mieux.

Pendant que Luzy ſe déſeſpéroit, & qu'il ſemoit l'argent à pleines mains pour découvrir les traces de Laurette, elle étoit auprès de ſon père, pleurant ſa faute, ou plutôt ſon amant.

Bazile avoit dit dans le village, qu'il avoit pu ſe paſſer de ſa fille, & qu'il

l'étoit allé chercher. On la trouvoit encore embellie. Ses graces s'étoient développées ; & aux yeux même des villageois, ce qu'on appelle l'air de Paris, lui avoit donné de nouveaux charmes. L'ardeur des garçons qui l'avoient recherchée, ſe renouvela & n'en fut que plus vive. Mais ſon père les refuſoit tous. Vous ne vous marierez jamais de mon vivant, lui dit-il ; je ne veux tromper perſonne. Travaillez & pleurez avec moi. Je viens de renvoyer à votre indigne amant tout ce qu'il m'avoit donné. Il ne nous reſte plus de lui que la honte.

Laurette, humble & ſoumiſe, obéiſſoit à ſon père, ſans ſe plaindre & ſans oſer lever les yeux ſur lui. Ce fut pour elle une peine incroyable de reprendre l'habitude de l'indigence & du travail. Ses pieds amollis étoient bleſſés, ſes mains délicates étoient meurtries ; mais ce n'étoient-là que des maux légers. Les peines du corps ne ſont rien

disoit-elle en gémissant ; celles de l'ame sont bien plus cruelles !

Quoique Luzy lui fût présent sans cesse, & que son cœur ne pût s'en détacher ; elle n'avoit plus ni l'espoir ni la volonté de retourner à lui. Elle savoit quelle amertume avoit répandu son égarement sur la vie de son malheureux père ; & quand elle auroit été libre de le quitter encore, elle n'y auroit pas consenti. Mais l'image de la douleur où elle avoit laissé son amant, la poursuivoit & faisoit son supplice. Le droit qu'il avoit de l'accuser de perfidie & d'ingratitude, étoit pour elle un nouveau tourment. — Si du moins je pouvois lui écrire ! mais on ne m'en laisse ni la liberté, ni le moyen. C'est peu de l'abandonner ; on veut que je l'oublie. Je m'oublierois plutôt moi-même ; & il m'est aussi impossible de le haïr, que de l'oublier. S'il fut coupable, son amour en est cause ; & ce n'est pas à moi de l'en punir. Dans tout ce qu'il

a fait, il n'a vu que mon bonheur & celui de mon père. Il s'eſt trompé, il m'a égarée ; mais à ſon âge on ne ſait qu'aimer. Oui, je lui dois, je me dois à moi-même de l'éclairer ſur ma conduite ; & en cela ſeul mon père ne ſera point obéi. La difficulté n'étoit plus qu'à ſe procurer les moyens de lui écrire : mais ſon père, ſans y penſer, lui en avoit épargné le ſoin.

Un ſoir, Luzy, ſe retirant plus affligé que jamais, reçoit un paquet anonyme. La main qui avoit écrit l'adreſſe, ne lui étoit pas connue ; mais le timbre lui en dit aſſez. Il l'ouvre avec précipitation ; il reconnoît la bourſe qu'il avoit donnée à Bazile, avec les cinquante louis qu'il y avoit laiſſés, & deux ſommes pareilles qu'il lui avoit fait tenir. Je vois tout, dit-il : j'ai été découvert. Le père indigné me renvoye mes dons. Fier & ſévère, comme je l'ai connu, dès qu'il a ſu où étoit ſa fille, il ſera venu la chercher ; il faut

forcée à le ſuivre. A l'inſtant même il aſſemble ceux de ſes gens qui ſervoient Laurette. Il les interroge, il demande ſi quelqu'un d'eux n'a pas vu chez elle un payſan qu'il leur dépeint. L'un d'eux ſe ſouvient qu'en effet le jour même qu'elle s'en eſt allée, un homme tout ſemblable à celui qu'il déſigne, eſt monté à la botte du carroſſe de Laurette, & lui a parlé un moment. Allons vîte, s'écria Luzy, des chevaux de poſte à ma chaiſe.

La ſeconde nuit, étant arrivé à quelques lieues de Coulange, il fait déguiſer en payſan celui de ſes gens qui l'avoit ſuivi, l'envoie s'inſtruire, & en l'attendant tâche de prendre du repos. Il n'en eſt point pour l'ame d'un amant dans une ſituation ſi violente. Il compta les minutes depuis le départ de ſon émiſſaire juſqu'à ſon retour.

Monſieur, lui dit ce domeſtique en arrivant, bonnes nouvelles ! Laurette eſt à Coulange, auprès de ſon père. —

Ah ! je reſpire. — On parle même de la marier. — De la marier !.... Il faut que je la voye. — Vous la trouverez dans ſa vigne : elle travaille tout le jour. — Juſte Ciel ! quelle dureté ! Allons, je me tiendrai caché ; & toi, ſous ce déguiſement, tu guetteras le moment où elle ſera ſeule. N'en perdons pas un ; mettons-nous en chemin.

L'émiſſaire de Luzy lui avoit dit vrai. Il ſe préſentoit pour Laurette un parti riche dans ſon état ; & le Curé avoit mandé Bazile pour le réſoudre à l'accepter.

Cependant Laurette travailloit à la vigne, & penſoit au malheureux Luzy. Luzy arrive, & l'aperçoit de loin. Il avance avec précaution. Il la voit ſeule ; il accourt, ſe précipite, & lui tend les bras. Au bruit qu'il fait à travers les pampres, elle lève la tête, elle tourne les yeux. Dieu ! s'écria-t-elle..... La ſurpriſe & la joie lui ôtèrent l'uſage de la voix. Tremblante,

elle étoit dans ſes bras, ſans avoir pu le nommer encore. Ah ! Luzy, lui dit-elle enfin, c'eſt vous ! voilà ce que je demandois au Ciel. Je ſuis innocente à vos yeux : c'en eſt aſſez ; je ſouffrirai le reſte. Adieu, Luzy, adieu pour jamais. Eloignez-vous. Plaignez Laurette ; elle ne vous reproche rien. Vous lui ſerez cher juſqu'au dernier ſoupir. Moi, s'écria-t-il en la ſerrant contre ſon ſein, comme ſi on eût voulu la lui arracher encore, moi, te quitter ! ô moitié de moi-même, moi, vivre ſans toi, loin de toi ! Non, il n'y a pas ſur la terre de puiſſance qui nous ſépare. — Il en eſt une ſacrée pour moi : c'eſt la volonté de mon père. Ah ! mon ami ! ſi vous aviez ſu la douleur profonde où le plongeoit ma fuite, ſenſible & bon comme vous l'êtes, vous m'auriez rendue à ſes pleurs. Me dérober à lui une ſeconde fois, ou lui enfoncer le couteau dans le ſein, ce ſeroit pour moi la même choſe. Vous me

connoissez trop bien pour me le demander; vous êtes trop humain pour le vouloir vous-même. Perdez un espoir que je n'ai plus. Adieu. Puisse le Ciel que j'expie ma faute! Mais j'ai bien de la peine à me la reprocher. Adieu, vous dis-je: mon père va venir; il seroit affreux qu'il nous trouvât ensemble. C'est ce que je veux, dit Luzy: je l'attends. — Ah! vous allez redoubler mes peines!

Dans l'instant même Bazile arrive; & Luzy, s'avançant de quelques pas au-devant de lui, se jette à ses genoux. Qui êtes-vous? que demandez-vous? lui dit Bazile étonné dabord. Mais dès qu'il eut fixé ses regard sur lui, Malheureux! s'écria-t-il en reculant, éloignez-vous, ôtez-vous de mes yeux. — Non, je meurs à vos pieds, si vous ne daignez pas m'entendre. — Après avoir perdu, déshonoré la fille, vous osez vous présenter au père! — Je suis criminel, je l'avoue; & voilà de quoi

me punir ; mais ſi vous m'écoutez, j'eſpère que vous aurez pitié de moi. Ah ! dit Bazile en regardant l'épée, ſi j'étois auſſi lâche, auſſi cruel que vous !.... Vois, dit-il à la fille, combien le vice eſt bas & quelle en eſt la honte, puiſqu'il oblige l'homme à ramper aux pieds de ſon ſemblable, & à ſupporter ſes mépris. Si je n'étois que vicieux, reprit Luzy avec fierté, loin de vous implorer, je vous braverois. N'attribuez mon humiliation qu'à ce qu'il y a de plus honnête & de plus noble dans la nature, à l'amour même, au déſir que j'ai d'expier une faute, excuſable peut-être, & que je ne me reproche ſi cruellement, que parce que j'ai le cœur bon. Alors, avec toute l'éloquence du ſentiment, il s'efforça de ſe juſtifier, en attribuant tout à la fougue de l'âge & à l'ivreſſe de la paſſion.

Le monde eſt bien heureux, reprit Bazile, que votre paſſion n'ait pas été celle de l'argent ! vous auriez été un

Cartouche (Luzy frémit à ce discours).
Oui, un Cartouche. Et pourquoi non ?
Auriez-vous la bassesse de croire que
l'innocence & l'honneur valent moins
que les richesses & que la vie ? N'avez-
vous pas profité de la foiblesse, de
l'imbécillité de cette malheureuse, pour
lui ravir ces deux trésors ? Et à moi,
son père, croyez-vous m'avoir fait un
moindre mal que de m'assassiner ? Un
Cartouche est roué, parce qu'il vole
des biens dont on peut se passer pour
vivre ; & vous, qui nous avez ravi ce
qu'une fille bien née, ce qu'un père
honnête homme ne peuvent perdre
sans mourir, qu'avez-vous mérité ? On
vous dit noble, & vous croyez l'être.
Voici les traits de cette noblesse dont
vous vous glorifiez. Dans un moment
de désolation, où le plus méchant des
hommes auroit eu pitié de moi, vous
m'abordez, vous feignez de me plain-
dre ; & vous dites dans votre cœur :
Voilà un malheureux qui n'a dans le

monde de consolation que sa fille : c'est le seul bien que le Ciel lui laisse ; demain je veux la lui enlever. Oui, barbare ! oui, scélérat, voilà ce qui se passoit dans votre ame. Et moi, crédule, je vous admirois, je vous comblois de bénédictions, je demandois au Ciel qu'il accomplît tous vos vœux ; & tous vos vœux tendoient à suborner ma fille. Que dis-je, malheureux ! Je vous la livrois, je l'engageois à courir après vous, à la vérité, pour vous rendre cet or, ce poison avec lequel vous croyiez me corrompre. Il sembloit que le Ciel m'avertît que c'étoit un don pernicieux & traître : je résistai à ce mouvement, je m'obstinai à vous croire compatissant & généreux : vous n'étiez que perfide & impitoyable ; & la main que j'aurois baisée, que j'aurois arrosée de larmes, se préparoit à m'arracher le cœur. Voyez, poursuivit-il en découvrant son sein & en lui montrant ses cicatrices, voyez quel homme vous avez

déshonoré. J'ai versé pour l'Etat plus de sang que vous n'en avez dans les veines ; & vous, homme inutile, quels sont vos exploits ? De désoler un père ! de débaucher sa fille ! d'empoisonner mes jours & les siens ! La voilà, cette malheureuse victime de vos séductions, la voilà, qui trempe aujourd'hui dans ses pleurs le pain dont elle se nourrit. Elevée dans la simplicité d'une vie innocente & laborieuse, elle l'aimoit ; elle la déteste : vous lui avez rendu insuportables le travail & la pauvreté : elle a perdu sa joie avec son innocence ; & il ne lui est plus permis de lever les yeux sans rougir. Mais ce qui me désespère, ce que je ne vous pardonnerai jamais, vous m'avez fermé le cœur de ma fille ; vous avez éteint dans son ame les sentimens de la nature ; vous lui avez fait un supplice de la société de son père : peut-être, hélas ! ... je n'ose achever.... peut-être lui suis-je odieux.

Ah ! mon père, s'écria Laurette,

qui jusqu'alors étoit restée dans l'abattement & la confusion, ah ! mon père, c'est trop me punir. Je mérite tout, excepté le reproche d'avoir cessé de vous aimer. En disant ces mots, elle étoit à ses pieds, dont elle baisoit la poussière. Luzy s'y prosterna lui-même; & dans un excès d'attendrissement, Mon père, dit-il, pardonnez-lui, pardonnez-moi, embrassez vos enfans; & si le ravisseur de Laurette n'est pas trop indigne du nom de son époux, je vous conjure de me l'accorder.

Ce retour auroit attendri un cœur plus dur que celui de Bazile. S'il avoit, dit-il à Luzy, un autre moyen de me rendre l'honneur & de vous rendre à tous deux l'innocence, je refuserois celui-là. Mais il est le seul; je l'accepte, & bien plus pour vous que pour moi; car je ne veux, je n'attends rien de vous, & je mourrai en cultivant ma vigne.

L'amour de Luzy & de Laurette fut

conſacré au pied des autels. Bien des gens dirent qu'il avoit fait une baſſeſſe, & il en convint. Mais ce n'eſt pas, dit-il, celle qu'on m'attribue. C'eſt à faire le mal qu'eſt la honte, & non pas à le réparer.

Il n'y eut pas moyen d'engager Bazile à quitter ſon humble demeure. Après avoir tout mis en uſage pour l'attirer à Paris, Madame de Luzy obtint de ſon époux qu'il achetât une terre auprès de Coulange; & le bon père conſentit enfin à y aller paſſer ſes vieux ans.

Deux cœurs faits pour la vertu furent ravis de l'avoir retrouvée. Cette image des plaiſirs céleſtes, l'accord de l'amour & de l'innocence ne leur laiſſa plus rien à déſirer, que de voir les fruits d'une union ſi douce. Le Ciel exauça le vœu de la nature; & Bazile, avant de mourir, embraſſa ſes petits-enfans.

LE CONNOISSEUR.

Célicour, dès l'âge de quinze ans, avoit été dans sa province ce qu'on appelle un petit prodige. Il faisoit des vers les plus galans du monde; il n'y avoit pas dans le voisinage une jolie femme qu'il n'eût célébrée, & qui ne trouvât que ses yeux avoient encore plus d'esprit que ses vers. C'étoit dommage de laisser tant de talens enfouis dans une petite ville: Paris devoit en être le théâtre; & l'on fit si bien, que son père se résolut à l'y envoyer. Ce père étoit un honnête homme, qui aimoit l'esprit sans en avoir, & qui admiroit, sans savoir pourquoi, tout ce qui venoit de la capitale: il y avoit même des relations littéraires; & du nombre des ses correspondans étoit un *Connoisseur* appelé M. de Fintac. Ce fut particulièrement à lui que Célicour fut recommandé.

Fintac reçut le fils de ſon ami avec cette bonté qui protège. Monſieur, lui dit-il, j'ai entendu parler de vous; je ſais que vous avez eu des ſuccès en province; mais en province, croyez-moi, les Arts & les Lettres ſont encore au berceau. Sans le goût, l'eſprit & le génie ne produiſent rien que dinforme, & il n'y a du goût qu'à Paris. Commencez donc par vous perſuader que vous ne faites que de naître, & par oublier tout ce que vous avez appris. Que n'oublièrois-je pas! dit Gélicour en jetant les yeux ſur une nièce de dix-huit ans, que le Connoiſſeur avoit auprès de lui. Oui, Monſieur, c'eſt d'aujourd'hui que je commence à vivre. Je ne ſais quel charme on reſpire en ces lieux; mais il ſe développe en moi des facultés qui m'étoient inconnues: il me ſemble que je viens d'acquérir de nouveaux ſens, une ame nouvelle. Bon! s'écria Fintac, voilà de l'enthouſiaſme: il eſt né Poëte;

& à ce ſeul trait je le garantis tel. Il n'y a point de poéſie à cela, reprit Célicour; c'eſt la naïve & ſimple nature. — Tant mieux ! c'eſt-là le vrai talent. Et à quel âge vous êtes-vous ſenti animé de ce feu divin ? — Hélas ! Monſieur, j'en ai eu quelques étincelles en province ; mais je n'y éprouvai jamais cette chaleur vive & ſoudaine, qui me pénètre dans ce moment. C'eſt l'air de Paris, dit Fintac. C'eſt l'air de votre maiſon, dit Célicour : je ſuis dans le temple des Muſes. Le Connoiſſeur trouva que ce jeune homme avoit d'heureuſes diſpoſitions.

Agathe, la plus jolie petite eſpiègle que l'amour eût formée, ne perdit pas un mot de cet entretien ; & certains regards en deſſous, certain ſourire qui effleuroit ſes lèvres, firent entendre à Célicour qu'elle ne ſe méprenoit pas au double ſens de ſes réponſes. Je ſais bon gré à votre père, ajouta le Connoiſſeur, de vous avoir envoyé

dans l'âge où le naturel eſt aſſez docile pour recevoir les impreſſions du bien : mais gardez-vous de celles du mal. Vous trouverez à Paris de faux Connoiſſeurs plus que de bons juges. N'allez pas conſulter tout le monde, & tenez-vous-en aux lumières d'un homme qui jamais ne s'eſt trompé ſur rien. Célicour, qui n'imaginoit pas que l'on pût ſe louer ſoi-même avec tant de franchiſe, eut la ſimplicité de demander quel étoit cet homme infaillible ? C'eſt moi, Monſieur, lui répondit Fintac d'un ton de confidence, moi, qui ai paſſé ma vie avec tout ce que les Arts & les Lettres ont de plus conſidérable ; moi qui, depuis quarante ans, m'exerce à diſtinguer, dans les choſes d'imagination & de goût, les beautés réelles & permanentes, des beautés de mode & de convention. Je le dis, parce qu'on le ſait, & qu'il n'y a point de vanité à convenir d'un fait connu.

Quelque ſingulier que fût ce lan-

gage, Célicour y fit à peine attention: un objet plus intéreſſant l'occupoit. Agathe avoit quelquefois daigné lever les yeux ſur lui; & ſes yeux ſembloient lui dire les choſes du monde les plus obligeantes: mais étoit-ce leur vivacité naturelle, ou le plaiſir de voir leur triomphe, qui les animoit? Voilà ce qu'il falloit éclaircir. Célicour pria donc le Connoiſſeur de permettre qu'il eût l'honneur de le voir ſouvent, & Fintac l'y invita lui-même.

Dans la ſeconde viſite, le jeune homme fut obligé d'attendre que le Connoiſſeur fût viſible, & de paſſer un quart d'heure tête à tête avec l'aimable niéce. On lui en fit bien des excuſes; & il répondit qu'il n'y avoit pas de quoi. Monſieur, lui dit Agathe, mon oncle eſt enchanté de vous. — C'eſt un ſuccès bien flatteur pour moi; mais, Mademoiſelle, il en eſt un qui me toucheroit davantage. — Mon oncle aſſure que vous êtes fait pour réuſſir à

tout. — Ah ! que ne penſez-vous de même ! — Je ſuis aſſez ſouvent de l'avis de mon oncle. — Aidez-moi donc à mériter ſes bontés. — Il me ſemble que vous n'avez pas beſoin d'aide. — Pardonnez-moi : je ſais que les grands hommes ont preſque tous des ſingularités, quelquefois même des foibleſſes. Pour flatter leurs goûts, leurs opinions, leur caractère, il faut les connoître ; pour les connoître, il faut les étudier ; & ſi vous vouliez, belle Agathe, vous m'abrégeriez cette étude. Après tout, de quoi s'agit-il ? de gagner la bienveillance de votre oncle ? Rien au monde n'eſt plus innocent. — Il eſt donc d'uſage en province de s'entendre avec les nièces, pour réuſſir auprès des oncles ? Cela n'eſt pas ſi mal adroit. — Je n'y vois rien que de très-ſimple. — Mais ſi mon oncle avoit, comme vous le dites, des ſingularités, des foibleſſes, faudroit-il vous en donner avis ? — Pourquoi non ? me ſoup-

çonneriez-vous d'en vouloir faire un mauvais uſage ? — Non : mais ſa nièce ! — Eh bien, ſa nièce doit ſouhaiter qu'on cherche à lui complaire. Il a paſſé l'âge où l'on ſe corrige ; il n'y a donc plus qu'à le ménager. — On ne peut pas mieux lever les ſcrupules. — Ah ! vous n'en auriez aucun ſi je vous étois mieux connu ; mais non, vous êtes diſſimulée. — En effet, je vois Monſieur pour la ſeconde fois : comment puis-je avoir des ſecrets pour lui ? — Je ſuis indiſcret, je l'avoue, & je vous en demande pardon. — Non, c'eſt moi qui ai tort de vous laiſſer croire la choſe plus grave qu'elle n'eſt. Voici le fait : mon oncle eſt un bon homme, qui n'eût jamais été que cela, ſi on ne lui avoit pas mis dans la tête la prétention de ſe connoître à tout, de juger les Arts & les Lettres, d'être le guide, l'appréciateur, & l'arbitre des talens. Cela ne fait du mal à perſonne ; mais cela nous attire une foule de ſots

que mon oncle protège, & avec leſquels il partage le ridicule du bel eſprit. Il ſeroit bien à ſouhaiter, pour ſon repos, qu'il abandonnât cette chimère; car le Public ſemble avoir pris à tâche de n'être jamais de ſon avis; & c'eſt tous les jours quelque ſcène nouvelle. — Vous m'affligez! — Vous voilà au fait de tous nos ſecrets de famille, & nous n'avons plus rien de caché pour vous. Comme elle achevoit, on vint dire à Célicour que le Connoiſſeur étoit viſible.

Le cabinet où il fut introduit annonçoit la multiplicité des études & la foule des connoiſſances : on voyoit le plancher couvert d'*in-folio* pêle-mêle entaſſés, de rouleaux d'eſtampes, de cartes déployées, & de manuſcrits ſemés au haſard; ſur une table, un Tacite ouvert à côté d'une lampe ſépulchrale, entourée de médailles antiques; plus loin, un téleſcope ſur ſon affût, l'eſquiſſe d'un tableau ſur le chevalet, un modèle de

bas-relief en cire, des morceaux d'histoire naturelle; & du parquet au plafond, des rayons de livres pittoresquement renversés. Le jeune homme ne savoit où mettre le pied; & son embarras fit au Connoisseur un plaisir extrême. Pardonnez, lui dit-il, le dérangement où vous me trouvez: c'est ici mon cabinet d'études; j'ai besoin d'avoir tout cela sous ma main. Mais ne croyez pas que le même désordre règne dans ma tête: chaque chose y est à sa place; la variété, le nombre même n'y jette point de confusion. Cela est merveilleux! dit Célicour qui ne savoit ce qu'il disoit, car il étoit encore occupé d'Agathe. Oh très-merveilleux! reprit Fintac; & souvent je m'étonne moi-même quand je réfléchis au mécanisme de la mémoire, à la manière dont les idées se classent & s'arrangent à mesure qu'elles arrivent. Il semble qu'il y ait des tiroirs pour chaque espèce de connoissances. Par exemple, à travers cette

foule de choſes qui m'avoient paſſé par l'eſprit, qui m'expliquera comment vint ſe retracer dans mon ſouvenir, à point nommé, ce que j'avois lu autrefois sur le retour de la comète? Car vous ſaurez que c'eſt moi qui donnai l'éveil à nos Aſtronomes. — Vous, Monſieur? — Ils n'y penſoient pas, & ſans moi la comète paſſoit *incognito* ſur notre horizon. Je ne m'en ſuis pas vanté, comme vous croyez bien : je vous le dis en confidence. — Et pourquoi vous laiſſer dérober la gloire d'un avis auſſi important? — Bon! je ne finirois pas, ſi je réclamois tout ce qu'on me vole. En général, mon enfant, ſachez qu'une ſolution, une découverte, un morceau de poéſie, de peinture, ou d'éloquence, n'appartient pas, autant qu'on l'imagine, à celui qui ſe l'attribue. Mais quel eſt l'objet d'un Connoiſſeur? d'encourager les talens, en même temps qu'il les éclaire. Que l'idée de ce bas-relief, que l'or-

donnance de ce tableau, que les beautés de détail ou d'enſemble de cette Pièce de Théâtre ſoient de l'Artiſte ou de moi, cela eſt égal pour le progrès de l'art ; or c'eſt-là tout ce qui m'intéreſſe. Ils viennent, je leur dis ma penſée ; ils m'écoutent, ils en font leur profit ; c'eſt à merveille ; je ſuis récompenſé quand ils ont réuſſi. Rien n'eſt plus beau, dit Célicour : les arts doivent vous regarder comme leur Apollon. Et Mademoiſelle Agathe, daigne-t-elle être auſſi leur Muſe ? — Non : ma nièce eſt une étourdie que j'ai voulu élever avec ſoin ; mais elle n'a aucun goût pour l'étude. Je l'avois engagée à jeter les yeux ſur l'Hiſtoire ; elle m'a rendu mes livres, en me diſant que ce n'étoit pas la peine de lire, pour voir dans tous les ſiècles d'illuſtres fous & de hardis fripons ſe jouer d'une foule de ſots. J'ai voulu eſſayer ſi elle goûteroit davantage l'Eloquence ; elle a prétendu que Cicéron, Démoſthènes, &c.

n'étoient que d'habiles charlatans, & que quand on avoit de bonnes raisons, l'on n'avoit pas besoin de tant de paroles. Pour la Morale, elle soutient qu'elle la sait toute par cœur, & que Lucas, son père *nourricier*, est aussi sage que Socrate. Il n'y a donc que la Poésie qui l'amuse quelquefois; encore préfère-t-elle les Fables aux Poëmes les plus sublimes, & vous dit bonnement qu'elle aime mieux entendre parler les animaux de la Fontaine, que les héros de Virgile & d'Homère. En un mot, elle est, à dix-huit ans, aussi enfant qu'on l'est à douze; & au milieu des entretiens les plus sérieux, les plus intéressans, vous serez surpris de la voir s'amuser d'une bagatelle, ou s'ennuyer dès que l'on veut captiver son attention. Célicour, riant au dedans de lui-même, prit congé de M. de Fintac, qui lui fit la grace de l'inviter à dîner pour le lendemain.

Le jeune homme étoit si aise, qu'il

n'en dormit pas de la nuit. Dîner avec Agathe ! C'étoit le plus beau jour de ſa vie. Il arrive ; & à ſa beauté, à ſa jeuneſſe, à l'air de ſérénité répandu ſur ſon viſage, on eût cru voir paroître Apollon, ſi le Parnaſſe de Fintac eût été mieux compoſé. Mais comme il ne vouloit que des protégés & des adulateurs, il n'attiroit chez lui que des gens faits pour l'être.

Il leur annonça Célicour comme un jeune Poëte de la plus belle eſpérance, & le fit placer à table à ſa droite. Dès-lors voilà tous les yeux de l'envie attachés ſur lui. Chacun des convives lui crut voir uſurper ſa place, & jura dans le fond de ſon ame de ſe venger en décriant le premier Ouvrage qu'il donneroit. En attendant, Célicour fut accueilli, careſſé par tous ces Meſſieurs, & les prit dès ce moment pour les plus honnêtes gens du monde. Un nouveau venu excitoit l'émulation ; le bel eſprit mit toutes les voiles au vent ;

on jugea la République des Lettres; & comme il est juste de mêler la louange à la critique, on loua généreusement tous les morts, & on déchira tous les vivans, bien entendu, tous les vivans qui n'étoient pas de ce dîné. Tous les Ouvrages nouveaux qui avoient réussi sans passer sous les yeux de Fontac, ne pouvoient avoir qu'un succès éphémère; tous ceux qu'il avoit scellés du sceau de son approbation, devoient aller à l'immortalité, quoi qu'en dît le siècle présent. On parcourut tous les genres de Littérature; & pour donner plus d'essor à l'érudition & à la critique, on mit sur le tapis cette question toute neuve, savoir, lequel méritoit la préférence de Corneille ou de Racine. L'on disoit même là-dessus les plus belles choses du monde, lorsque la petite nièce, qui n'avoit pas dit un mot, s'avisa de demander naïvement lequel des deux fruits, de l'orange ou de la pêche, avoit le goût le plus exquis &

méritoit le plus d'éloges. Son oncle rougit de ſa ſimplicité ; & les convives baiſsèrent tous les yeux ſans daigner répondre à cette bêtiſe. Ma nièce, dit Fintac, à votre âge il faut ſavoir écouter & ſe taire. Agathe, avec un petit ſourire imperceptible, regarda Célicour qui l'avoit très-bien entendue, & dont le coup-d'œil la conſola du mépris de l'aſſemblée. J'ai oublié de dire qu'il étoit placé vis-à-vis d'elle ; & vous jugez bien qu'il écoutoit peu ce qu'on diſoit autour de lui. Mais le Connoiſſeur, qui examinoit ſa phyſionomie, y trouvoit un feu ſingulier. Voyez, diſoit-il à ſes beaux Eſprits, voyez comme le talent perce. Oui, répondit l'un d'eux, on le voit tranſpirer comme l'eau à travers les pores de l'éopyle. Fintac, prenant Célicour par la main, lui dit : Eſt-ce là une comparaiſon ? eſt-ce là de la poéſie & de la philoſophie fondues enſemble ? C'eſt ainſi que les talens ſe touchent, & que

les Muses se tiennent par la main. Avouez, poursuivit-il, qu'on ne fait pas de pareils dînés dans vos villes de province. Eh bien, vous ne voyez rien ; il y a des jours où ces Messieurs ont encore cent fois plus d'esprit. Il seroit difficile de n'en avoir pas, dit l'un d'eux : nous sommes à la source, & *purpureo bibimus ore nectar*. Ah ! *purpureo*, reprit modestement Fintac, vous me faites bien de l'honneur. Ecoutez, jeune homme, apprenez à citer. Le jeune homme étoit fort attentif à saisir au passage les regards d'Agathe, qui de son côté le trouvoit fort joli.

Au sortir de table, on alla se promener dans un jardin, où le Connoisseur avoit soin de réunir les plantes rares qu'on voit par-tout. Il y avoit, entre autres merveilles, un chou panaché qui faisoit l'admiration des Naturalistes. Ses replis, son feston, le mélange de ses couleurs étoient la chose du monde la plus étonnante. Qu'on me

faſſe voir, diſoit Fintac, une plante étrangère que la nature ait pris ſoin de former avec plus d'induſtrie & de délicateſſe. C'eſt pour venger l'Europe de la prévention de certains curieux pour tout ce qui nous vient des Indes & du Nouveau Monde, que j'ai conſervé ce beau caïeu.

Tandis qu'on admiroit ce prodige, Agathe & Célicour s'étoient joints, comme ſans y penſer, dans une allée voiſine. Belle Agathe, dit le jeune homme en lui montrant une roſe, laiſſerez-vous mourir cette fleur ſur ſa tige ? — Où voulez-vous donc qu'elle meure ? — Où je voudrois expirer moi-même. Agathe rougit de cette réponſe; & dans ce moment ſon oncle, avec deux beaux Eſprits, vint s'aſſeoir dans un boſquet voiſin, d'où, ſans être aperçu, il pouvoit les entendre. S'il eſt vrai, pourſuivit Célicour, que les ames paſſent d'un corps à l'autre, je ſouhaite, après ma mort, être une roſe

pareille à celle-là. Si quelque main profane s'avance pour me cueillir, je me cacherai parmi les épines; mais ſi une nymphe charmante daigne jetèr les yeux ſur moi, je me pencherai vers elle, j'épanouirai mon ſein, j'exhalerai, j'épuiſerai tous mes parfums, je les mêlerai avec ſon haleine; le déſir de lui plaire animera mes couleurs. —Eh bien, vous ſerez tant que vous ſerez cueillie, & l'inſtant d'après vous ne ſerez plus. — Ah! Mademoiſelle, ne comptez-vous pour rien le bonheur d'être un inſtant?... Ses yeux achevèrent de dire ce que ſa bouche avoit commencé. Et moi, dit Agathe en déguiſant ſon trouble, ſi j'avois le choix, je ferois des vœux pour être changée en colombe: c'eſt la douceur, l'innocence même. — Ajoutez la tendreſſe & la fidélité. Oui, belle Agathe, ce choix eſt digne de vous. La colombe eſt l'oiſeau de Vénus: Vénus vous diſtingueroit parmi vos pareilles; vous ſeriez l'ornement de

ſon

ſon char ; l'Amour ſe repoſeroit ſur vos aîles, ou plutôt il vous échaufferoit dans ſon ſein. Ce ſeroit ſur ſa bouche divine que votre bec prendroit l'ambroiſie. Agathe l'interrompit, en lui diſant qu'il pouſſoit les fictions trop loin. Encore un mot, dit Célicour : une colombe à une compagne ; s'il dépendoit de vous de choiſir la vôtre, quelle ame lui donneriez-vous ? Celle d'une amie, répondit-elle. A ces mots, Célicour attacha ſur elle des yeux où étoient peints l'amour, le reproche, & la douleur.

Fort bien ! dit l'oncle en ſe levant, fort bien ! voilà de la belle & bonne poéſie. L'image de la roſe eſt d'une fraîcheur digne de Van-huyſum ; celle de la colombe eſt un petit tableau de Boucher, le plus frais, le plus galant du monde : *ut pictura poeſis*. Courage, mon enfant ! courage ! l'allégorie eſt très-bien ſoutenue : nous ferons quelque choſe de vous. Agathe, j'ai

été assez content de votre dialogue ; & voilà M. de Lexergue qui en est surpris comme moi. Il est certain, dit M. de Lexergue, qu'il y a dans le langage de Mademoiselle quelque chose d'anacréontique : c'est l'empreinte du goût de son oncle ; il ne dit rien qui ne soit marqué au coin de la saine antiquité. M. Lucide trouva dans les fictions de Célicour le *molle atque facetum*. Il faut achever cette petite scène, dit Fintac ; il faut la mettre en vers : ce sera une des plus jolies choses que nous ayons vues. Célicour dit que pour l'achever il avoit besoin du secours d'Agathe ; & afin que le dialogue eût plus d'aisance & de naturel, on crut devoir les laisser seuls. A la colombe votre compagne, *l'ame d'une amie !* reprit Célicour ; ah ! belle Agathe, votre cœur n'est-il fait que pour l'amitié ? est-ce pour elle que l'amour a pris plaisir à réunir en vous tant de charmes ? Voilà, dit Agathe en sou-

riant, le dialogue très-bien renoué. Je n'ai qu'à ſaiſir la réplique ; il y a de quoi nous mener loin. Si vous voulez dit Célicour, il eſt facile de l'abréger. Parlons d'autre choſe, interrompit-elle. Le dîné vous a-t-il amuſé ? — Je n'y ai entendu qu'un ſeul mot plein de ſens & de fineſſe, qu'on a eu la ſottiſe de prendre pour une queſtion naïve : tout le reſte m'a échappé. Mon ame n'étoit pas à mon oreille. — Elle étoit bien heureuſe ! — Ah ! très-heureuſe ! car elle étoit dans mes yeux. — Si je voulois, je ferois ſemblant de ne pas vous entendre ou de ne pas vous croire ; mais je ne fais jamais ſemblant. Je trouve donc tout ſimple, n'en déplaiſe à nos beaux Eſprits, que vous ayez plus de plaiſir à me voir qu'à les écouter ; & je vous avoue à mon tour que je ne ſuis pas fâchée d'avoir à qui parler, ne fût-ce que des yeux, pour me ſauver de l'ennui qu'ils me donnent. Nous voilà donc

d'intelligence, & nous allons nous amuſer; car nous avons là des originaux aſſez plaiſans dans leur eſpèce. Par exemple, ce M. Lucide croit toujours voir dans les choſes ce que perſonne n'y a vu. Il ſemble que la nature lui ait dit ſon ſecret à l'oreille; mais tout le monde n'eſt pas digne de ſavoir ce qu'il penſe. Il choiſit dans un cercle un confident privilégié : c'eſt communément la perſonne la plus diſtinguée. Il ſe penche myſtérieuſement vers elle, & lui dit tout bas ſon avis. Pour M. de Lexergue, c'eſt un érudit de la première force : plein de mépris pour tout ce qui eſt moderne, il eſtime les choſes par le nombre des ſiècles. Il veut même qu'une jeune femme ait l'air de l'antiquité ; & il m'honore de ſon attention, parce qu'il me trouve le profil de l'Impératrice Poppée. Dans le groupe que vous voyez là-bas, eſt un homme droit & pincé, qui fait de petits riens charmans ; mais ne les en-

tend pas qui veut. Il demande un jour pour les lire; il nomme lui-même ſon auditoire; il exige que la porte ſoit fermée à tout profane; il arrive ſur la pointe du pied, ſe place devant une table entre deux flambeaux, tire myſtérieuſement de ſa poche un porte-feuille couleur de roſe, promène autour de lui un œil gracieux qui demande ſilence, annonce un petit Roman de ſa façon, qui a eu le bonheur de plaire à des perſonnes de conſidération, le lit poſément, pour être mieux goûté, & va juſqu'à la fin ſans s'apercevoir que chacun bâille à bouche cloſe. Ce petit homme remuant, qui geſticule auprès de lui, me fait une pitié que je ne puis dire. L'eſprit eſt pour lui comme ces éternuemens qui vont venir, & qui ne viennent jamais. On voit qu'il meurt d'envie de dire de jolies choſes: il les a au bout de la langue; mais il ſemble qu'elles lui échappent au moment qu'il

va les saisir. Ah ! c'est un homme bien à plaindre ! Ce personnage sec & long, qui se promène seul à l'écart, est l'esprit le plus réfléchi & le plus creux que je connoisse : parce qu'il a une perruque ronde & des vapeurs noires, il se croit un Philosophe Anglois : il s'appesantit sur une aîle de mouche, & il est si obscur dans ses idées, qu'on est quelquefois tenté de croire qu'il est profond.

Tandis que la malice d'Agathe s'exerçoit sur ces caractères, Célicour avoit les yeux attachés sur les siens. Ah ! dit-il, que votre oncle, qui connoît tant de choses, connoît peu l'esprit de sa nièce ! Il vous annonce comme une enfant ! — Vraiment sans doute ; & ces Messieurs me regardent bien comme telle. Aussi ne se gênent-ils pas ; & la sottise du bel esprit est avec moi tout à son aise. N'allez pas me trahir au moins. — N'ayez pas peur ; mais il faut, belle Agathe, cimenter notre

intelligence par des liens plus étroits que ceux de l'amitié. Vous faites injure à l'amitié, lui répondit Agathe ; il y a peut-être quelque chose de plus doux, mais il n'y a rien de plus solide.

A ces mots, on vint les interrompre ; & le Connoisseur, se promenant seul avec Célicour, lui demanda si le dialogue avoit bien repris. Ce n'est pas précisément ce que je voulois, dit le jeune homme ; mais je tâcherai d'y suppléer. Je suis fâché, dit Fintac, de vous avoir interrompu. Rien n'est si difficile que de rattraper le fil de la nature, quand une fois on le laisse échapper. C'est apparemment cette étourdie qui n'a pas bien saisi votre idée. Elle a quelquefois des lueurs ; mais tout à coup cela se dissipe. Il faut espérer que du moins le mariage la formera. — Vous pensez donc à la marier ? demanda Célicour d'une voix tremblante. Oui, répondit Fintac ; & je compte sur vous pour célébrer di-

gnement cette fête. Vous avez vu ce M. de Lexergue; c'eſt un homme d'un grand ſens & d'une érudition profonde. C'eſt à lui que je donne ma nièce. (Si Fintac eût obſervé le viſage de Céli-cour, il l'eût vu pâlir à cette nouvelle.) Un homme auſſi ſérieux, auſſi appliqué que M. de Lexergue, a beſoin, pourſuivit-il, de quelque choſe qui le diſſipe. Il eſt riche, il s'eſt pris d'inclination pour cette enfant; & dans huit jours il doit l'épouſer : mais il exige le plus grand ſecret, & ma nièce elle-même n'en ſait rien encore. Pour vous, il faut bien que vous ſoyez initié au myſtère d'une union que vous devez chanter. O hymen ! ô hyménée ! vous m'entendez ? C'eſt un Epithalame que je vous demande; & voici le moment de vous ſignaler. Ah ! Monſieur. — Point de modeſtie : elle étouffe tous les talens. — Diſpenſez-moi. — Vous l'exécuterez : c'eſt un morceau de votre genre, & qui doit vous faire beaucoup d'honneur. Ma nièce eſt jeune & jolie;

& avec de l'imagination & de l'ame on ne tarit point sur un sujet pareil. D'ailleurs elle a un oncle, qui .... je me tais: ce n'est pas à moi de me louer. A l'égard de l'époux, je vous l'ai dit, c'est un homme rare. Personne ne se connoît comme lui en antiques. Il a un cabinet de médailles qu'il estime quarante mille écus. Il devoit même aller voir les ruines d'Herculanum, & peu s'en est fallu qu'il n'ait fait le voyage de Palmyre. Vous voyez combien de tableaux tout cela présente à la Poésie. Mais que dis-je? vous y pensez déjà: oui, je vois sur votre visage cette méditation profonde qui couve les germes du génie, & les dispose à la fécondité. Allez vîte, allez mettre à profit des momens si précieux. Je vais aussi m'enfoncer dans l'étude.

Consterné de tout ce qu'il venoit d'entendre, Célicour brûloit d'impatience de revoir Agathe. Le lendemain, il prit le prétexte d'aller consulter le

Connoiſſeur ; & avant d'entrer dans ſon cabinet, il demanda ſi elle étoit viſible. Ah ! Mademoiſelle, lui dit-il, vous voyez un homme au déſeſpoir. — Qu'avez-vous donc ? — Je ſuis perdu : vous épouſez M. de Lexergue. — Qui vous a fait ce conte-là ? — Qui ? M. de Fintac lui-même. — Tout de bon ? — Il m'a chargé de compoſer votre Epithalame. — Eh bien, cela ſera-t-il beau ? — Vous riez ! vous trouvez plaiſant d'avoir pour époux M. de Lexergue ! — Oh ! très-plaiſant. — Ah ! du moins, cruelle, par pitié pour moi, qui vous adore & qui vous perds .... Agathe l'interrompit comme il tomboit à ſes genoux. Avouez, lui dit-elle, que ces momens de trouble ſont commodes pour une déclaration : comme celui qui la fait ne ſe poſſède pas, celle qui l'entend n'oſe pas s'en plaindre ; & à la faveur de ce déſordre, l'amour croit pouvoir tout riſquer. Mais doucement, modérez-vous, &

voyons ce qui vous déſeſpère. — Votre tranquillité, cruelle que vous êtes. — Vous voulez donc que je m'afflige d'un malheur que je ne crains pas ? — Je vous dis qu'il eſt décidé que vous épouſez M. de Lexerge. — Comment voulez-vous qu'on décide ſans moi, ce qui ſans moi ne peut s'exécuter ? — Mais ſi votre oncle a donné ſa parole ? — S'il l'a donnée, il la retirera. — Comment ! vous auriez le courage !.. — Le courage de ne pas dire *oui !* Le bel effort de réſolution ! — Ah ! je ſuis au comble de la joie ! — Et votre joie eſt une folie auſſi bien que votre douleur. — Vous ne ſerez point à M. de Lexergue ! — Eh bien, après ? — Vous ſerez à moi. — Sans doute, il n'y a pas de milieu ; & toute fille qui ne ſera pas ſa femme, ſera la vôtre : cela eſt clair. En vérité, vous raiſonnez comme un Poëte de province. Allez, allez voir mon cher oncle ; &

tâchez qu'il ne se doute pas de l'avis que vous m'avez donné.

Eh bien, l'Epithalame est-il avancé? lui demanda le Connoisseur en venant au devant de lui. — J'en ai le dessein dans la tête. — Voyons. — J'ai pris l'allégorie du Temps qui épouse la Vérité. — L'idée est belle, mais elle est triste; & puis le Temps est bien vieux! — M. de Lexergue est un antiquaire. — Oui, mais on n'aime pas à s'entendre dire qu'on est vieux comme le Temps. — Aimeriez-vous mieux les noces de Vénus & de Vulcain? — Vulcain, à cause des bronzes, des médailles? Non: l'aventure de Mars est affligeante à rappeler. Vous trouverez, en y rêvant, quelque idée encore plus heureuse. Mais, à propos de Vulcain, voulez-vous venir ce soir avec nous, voir le coup d'essai d'un Artificier que je protége? Ce sont des fusées chinoises, dont je lui ai donné la compo-

tion : j'y ai même ajouté quelque chose ; car il faut toujours que je mette du mien. Célicour ne douta point qu'Agathe ne fût de la partie, & il s'y rendit avec empressement.

Les spectateurs étoient placés ; Fintac & sa nièce occupoient une croisée ; & il y restoit à côté d'Agathe un petit espace qu'elle avoit ménagé sans affectation. Célicour s'y glissa timidement, & tressaillit de joie en se voyant si près d'Agathe. Les yeux de l'oncle étoient attentifs à suivre le vol des fusées ; ceux de Célicour étoient attachés sur la nièce. Les étoiles seroient tombées du ciel, qu'elles ne l'auroient pas distrait. Sa main rencontra au bord de la fenêtre une main plus douce que le duvet des fleurs ; il lui prit un tremblement dont Agathe dut s'apercevoir. La main, qu'il effleuroit à peine, fit un mouvement pour se retirer ; la sienne en fit un pour la retenir : les yeux d'Agathe se tournèrent sur lui, & rencontrèrent

les ſiens qui demandoient grace. Elle ſentit qu'elle l'affligeroit en retirant cette main chérie; & ſoit foibleſſe ou pitié, elle voulut bien la laiſſer immobile. C'étoit beaucoup ; ce n'étoit point aſſez. La main d'Agathe étoit fermée, & celle de Célicour ne pouvoit l'embraſſer. L'amour lui inſpira l'audace de l'ouvrir. Dieux ! quelle fut ſa ſurpriſe, & ſa joie, quand il la ſentit céder inſenſiblement à cette douce violence ! Il tient la main d'Agathe déployée dans la ſienne, il la preſſe amoureuſement : concevez-vous ſa félicité ! Elle n'eſt pas encore parfaite. La main qu'il preſſe ne répond point ; il l'attire à lui, ſe penche vers elle, & l'oſe appuyer à ſon cœur, qui s'avance pour la toucher. Elle veut lui échapper : il l'arrête, il la tient captive ; & l'amour fait avec quelle rapidité ſon cœur bat ſous cette main timide. Ce fut comme un aimant pour elle. O triomphe ! ô raviſſement ! Ce n'eſt plus Célicour

qui la presse ; c'est elle qui répond aux battemens du cœur de Célicour. Ceux qui n'ont point aimé, n'ont jamais connu cette émotion, & ceux même qui ont aimé ne l'ont éprouvée qu'une fois. Leurs regards se confondoient avec cette langueur touchante, qui est le plus doux de tous les aveux ; lorsque la girande du feu d'artifice se déploya dans l'air. Alors la main d'Agathe fit un nouvel effort pour s'imprimer sur le cœur de Célicour ; & tandis qu'autour d'eux on applaudissoit à l'éclatante beauté des fusées, nos amans, occupés d'eux-mêmes, s'exprimoient, par de brûlans soupirs, le regret de se séparer. Telle fut cette scène muette, digne d'être citée pour exemple de silences éloquens.

Dès ce moment leurs cœurs, d'intelligence, n'eurent plus de secret l'un pour l'autre : tous deux goûtoient pour la première fois le plaisir d'aimer ; & cette fleur de sensibilité est la plus pure

des voluptés de l'ame. Mais l'amour, qui prend la couleur des caractères, étoit timide & sérieux dans Célicour; vif, enjoué, malin dans Agathe.

Cependant le jour pris pour lui annoncer son mariage avec M. de Lexergue, arrive. L'antiquaire vient la voir, la trouve seule, & lui déclare son amour, fondé sur l'aveu de son oncle. Je sais, lui dit-elle en badinant, que vous m'aimez de profil; mais moi, je veux un mari que je puisse aimer en face; & tout franchement vous n'êtes pas mon fait. Vous avez, dites-vous, l'aveu de mon oncle? vous ne m'épouserez pas sans le mien; & je crois pouvoir vous assurer que vous ne l'aurez de la vie. Lexergue eut beau lui protester qu'elle réunissoit à ses yeux plus de charmes que la Vénus de Médicis, Agathe lui souhaita des Vénus antiques, & lui déclara qu'elle ne l'étoit point. Vous avez le choix, lui dit-elle, de m'exposer à déplaire à mon oncle,

ou de m'en épargner le chagrin. Vous m'affligerez en me chargeant de la rupture, vous m'obligerez en la prenant sur vous ; & ce qu'on peut faire de mieux quand on n'est pas aimé, c'est de tâcher de n'être point haï. Je suis votre très-humble servante.

L'antiquaire fut mortellement offensé du refus d'Agathe ; mais par orgueil il l'eût dissimulé, si le reproche qu'on lui fit de manquer à sa parole, ne lui en eût arraché l'aveu. Fintac, dont l'autorité & la considération étoient compromises, fut indigné de la résistance de sa nièce, & fit l'impossible pour la vaincre : mais il n'en tira jamais d'autre réponse, sinon qu'elle n'étoit pas une médaille ; & il finit par lui déclarer, dans sa colère, qu'elle n'auroit jamais d'autre époux. Ce n'étoit pas le seul obstacle au bonheur de nos amans. Célicour n'avoit à espérer qu'une portion d'un modique héritage ; & Agathe attendoit tout de son oncle, qui étoit moins

que jamais difpofé à fe dépouiller de fon bien pour elle. Dans des temps plus heureux il eût pu fe charger de leur petit ménage ; mais après le refus d'Agathe, il falloit un miracle pour l'y engager : ce fut l'amour qui l'opéra.

Flattez mon oncle, difoit Agathe à Célicour ; enivrez-le de louanges, & cachez-lui bien que nous nous aimons. Pour cela évitons avec foin de nous trouver enfemble, & contentez-vous de m'inftruire de votre conduite en paffant. Fintac ne diffimula point à Célicour fon reffentiment contre fa nièce. Auroit-elle, difoit-il, quelque inclination fecrète ? Si je le favois..... Mais non, c'eft une petite fotte qui n'aime rien, qui ne fent rien. Ah ! fi elle compte fur mon héritage, elle fe trompe : je faurai mieux placer mes bienfaits. Le jeune homme, effrayé des menaces de l'oncle, chercha le moment d'en inftruire la nièce. Elle ne fit

qu'en plaiſanter. — Il eſt furieux contre vous, ma chère Agathe. — Cela eſt égal. — Il dit qu'il veut vous déshériter. — Dites comme lui ; gagnez ſa confiance, & laiſſez faire à l'amour & au temps. Célicour ſuivoit les conſeils d'Agathe, & à chaque éloge qu'il donnoit à Fintac, Fintac croyoit découvrir en lui un nouveau degré de mérite. La juſteſſe d'eſprit, la pénétration de ce jeune homme n'a pas d'exemple à ſon âge, diſoit-il à ſes amis. Enfin la confiance qu'il prit en lui fut telle, qu'il crut pouvoir lui confier ce qu'il appeloit le ſecret de ſa vie : c'étoit une Pièce de Théâtre qu'il avoit faite, & qu'il n'avoit oſé lire à perſonne, de peur de compromettre ſa réputation. Après lui avoir demandé une ſilence inviolable, il lui donna rendez-vous pour la lire. A cette nouvelle, Agathe fut ſaiſie de joie. Cela va bien, dit-elle ; courage ! redoublez la doſe d'encens : bonne ou mauvaiſe, il faut qu'à vos

yeux cette Pièce n'ait point d'égale.

Fintac, tête à tête avec le jeune homme, après avoir fermé les portes du cabinet à double tour, tira d'une cassette ce manuscrit précieux, & lut avec enthousiasme la comédie la plus froide, la plus insipide qui fut jamais. Il en coûtoit cruellement au jeune homme d'applaudir à des platitudes; mais Agathe le lui avoit recommandé. Il applaudissoit donc ; & le Connoisseur étoit transporté. Avouez, lui dit-il après la lecture, avouez que cela est beau. — Oui, fort beau. — Eh bien, il est temps de vous dire pourquoi je vous ai choisi pour mon unique confident. Je brûle d'envie depuis long-temps de voir cette Pièce au Théâtre, mais je ne veux pas que ce soit sous mon nom. (Célicour frémit à ces mots.) Je n'ai voulu me fier à personne; mais enfin je vous crois digne de cette marque de mon amitié. Vous donnerez mon Ouvrage comme de vous : je ne veux que le

plaisir du succès, & je vous en laisse la gloire. L'idée d'en imposer au Public eût seule effrayé le jeune homme; mais celle de voir paroître & tomber sous son nom un Ouvrage aussi pitoyable, lui répugnoit encore plus. Confondu de la proposition, il s'en défendit longtemps; mais sa résistance fut inutile. Mon secret confié, lui dit Fintaç, vous engage d'honneur à m'accorder ce que j'exige. Il est égal au Public qu'une Pièce soit de vous ou de moi; & ce mensonge officieux ne peut nuire à personne au monde. Ma Pièce est mon bien, je vous le donne; la postérité même la plus reculée n'en saura rien. Voilà donc votre délicatesse ménagée de toutes façons. Si après cela vous refusez de présenter cet Ouvrage comme de vous, je croirai que vous le trouvez mauvais, que vous venez de me tromper en le louant, & que vous êtes également indigne de mon amitié & de mon estime. A quoi ne se fût pas résolu

l'amant d'Agathe, plutôt que-d'encourir la haîne de son oncle ! Il l'assura qu'il n'étoit retenu que par des motifs louables, & lui demanda vingt-quatre heures pour se déterminer. Il me l'a lue, dit-il à Agathe. — Eh bien ? — Eh bien, elle est mauvaise. — Je m'en doutois. — Il veut que je la donne au Théâtre sous mon nom. — Que dites-vous ? — Qu'il veut qu'elle passe pour être de moi. — Ah ! Célicour, louons le Ciel de cette aventure. Avez-vous accepté ? — Non, pas encore ; mais j'y serai forcé. — Tant mieux ! — Je vous dis qu'elle est détestable. — Tant mieux encore. — Elle tombera. — Tant mieux, vous dis-je ; il faut souscrire à tout. Célicour n'en dormit pas d'inquiétude & de douleur. Le lendemain, il vint trouver l'oncle, & lui dit, qu'il n'y avoit rien à quoi il ne se déterminât plutôt que de lui déplaire. Je ne veux pas, dit le Connoisseur, vous exposer imprudemment. Copiez la

Pièce de votre main ; vous en ferez une lecture à nos amis, qui ſont d'excellens juges ; & s'ils n'en croient pas le ſuccès infaillible, vous n'êtes plus obligé à rien. Je n'exige de vous qu'une choſe, c'eſt de l'étudier, afin de la bien lire. Cette précaution rendit l'eſpérance au jeune homme. Je dois, dit-il à Agathe, lire la Pièce à ſes amis : s'ils la trouvent mauvaiſe, il me diſpenſe de la donner. — Ils la trouveront bonne ; & tant mieux : nous ſerions perdus, s'ils la trouvoient mauvaiſe. — Expliquez-vous donc. — Allez-vous-en ; il ne faut pas qu'on nous voye enſemble. Ce qu'elle avoit prévu arriva. Les juges étant aſſemblés, le Connoiſſeur leur annonça cette Pièce comme un prodige, & ſur-tout dans un jeune Poëte. Le jeune Poëte lut de ſon mieux ; & à l'exemple de Fintac, on s'extaſioit à chaque vers, on applaudiſſoit à toutes les ſcènes. A la fin, ce furent des acclamations : on y trouvoit

la délicateſſe d'Ariſtophane, l'élégance de Plaute, le *vis comica* de Térence ; & l'on ne ſavoit quelle Pièce de Molière mettre à côté de celle-ci. Après cette épreuve, il n'y eut plus à balancer. Les Comédiens ne furent pas de l'avis des beaux Eſprits ; mais on ſavoit d'avance que ces gens-là n'avoient point de goût ; & il y eut ordre de jouer la Pièce. Agathe qui avoit aſſiſté à la lecture, avoit applaudi de toutes ſes forces : il y avoit même des endroits pathétiques où elle avoit paru attendrie ; & ſon enthouſiaſme pour l'Ouvrage l'avoit un peu réconciliée avec l'Auteur. Seroit-il poſſible, lui dit Célicour, que vous euſſiez trouvé cela bon ? Excellent, dit-elle, excellent pour nous ; & à ces mots, elle s'éloigna, ſans vouloir lui en dire davantage. Pendant qu'on répétoit la Pièce, Fintac couroit de maiſon en maiſon diſpoſer les eſprits en faveur d'un Poëte naiſſant, qui donnoit, diſoit-il, de belles eſpérances.

eſpérances. Enfin le grand jour arrive, & le Connoiſſeur aſſemble à dîner ſes amis. Allons, Meſſieurs, dit-il, ſoutenez votre ouvrage. Vous avez trouvé la Pièce admirable, vous en avez garanti le ſuccès, & il y va de votre honneur. Pour moi, vous ſavez quelle eſt ma foibleſſe; j'ai des entrailles de père pour tous les talens qui s'élèvent, & je ſens auſſi vivement qu'eux-mêmes les inquiétudes qu'ils éprouvent dans ces terribles momens.

Après le dîné, les bons amis du Connoiſſeur embraſsèrent tendrement Célicour, & lui dirent qu'ils alloient au Parterre, pour être les témoins, plutôt que les inſtrumens de ſon triomphe. Ils s'y rendirent en effet. On joua la Pièce; elle ne fut point achevée; & le premier ſignal de l'impatience fut donné par ces bons amis.

Fintac étoit dans l'amphithéâtre, tremblant & pâle comme la mort; mais pendant tout le temps que le ſpec-

tacle se soutint, ce père malheureux & tendre fit des efforts incroyables pour encourager les spectateurs à secourir son enfant. Enfin il le vit expirer ; & alors succombant à sa douleur, il se traîna dans son carrosse, confondu, anéanti, & se plaignant au Ciel de l'avoir fait naître dans un siècle si dépravé. Et où étoit le pauvre Célicour ? Hélas ! on lui avoit accordé les honneurs de la loge grillée, où, sur un fagot d'épines, il avoit vu ce qu'on appeloit sa Pièce chanceler au premier acte, trébucher au second, & tomber au troisième. Fintac lui avoit promis de l'aller prendre, & l'avoit oublié. Que devenir ? comment s'échapper à travers cette multitude qui ne manqueroit pas de le reconnoître & de le montrer au doigt ? Enfin voyant la salle vide & les lumières éteintes, il prit courage, & descendit : mais les foyers, les corridors, l'escalier étoient encore pleins, sa consternation le fit remarquer, & il enten-

doit de tous côtés : C'eſt lui ſans doute ; oui, le voilà, c'eſt lui. Le malheureux ! c'eſt dommage ! il fera mieux une autre fois. Il aperçut dans un coin un groupe d'Auteurs ſifflés, qui ſe moquoient de leur camarade. Il vit auſſi les bons amis de Fintac, qui triomphoient de ſa chûte, & qui, en le voyant, lui tournèrent le dos. Accablé de confuſion & de douleur, il ſe rendit chez l'Auteur véritable ; & ſon premier ſoin fut de demander Agathe. Il eut toute la liberté de la voir ; car l'oncle s'étoit enfermé dans ſon cabinet. Je vous l'avois prédit : elle eſt tombée, & tombée honteuſement, dit Célicour en ſe jetant dans un fauteuil. Tant mieux, dit Agathe. — Eh quoi, tant mieux ! quand votre amant eſt couvert de honte, & qu'il ſe rend, pour vous complaire, la fable & la riſée de tout Paris ! Ah ! c'en eſt trop. Non, Mademoiſelle, il n'eſt pas temps de plaiſanter. Je vous aime plus que ma vie ; mais dans l'état

d'humiliation où je me vois, je suis capable de renoncer & à la vie & à vous-même. Je ne sais à quoi il a tenu que le secret ne m'ait échappé. C'est peu de m'exposer au mépris public, votre cruel oncle m'y abandonne! Je le connois, il sera le premier à rougir de me revoir; & ce que j'ai fait pour vous obtenir, m'en interdit peut-être à jamais l'espérance. Qu'il se prépare cependant à reprendre sa Pièce, ou à me donner votre main. Il n'y a que ce moyen de me consoler & de m'obliger au silence. Le Ciel m'est témoin que si, par impossible, son Ouvrage avoit réussi, je lui en aurois rendu la gloire : il est tombé, j'en supporte la honte; mais c'est un effort de l'amour, dont vous seule pouvez être le prix. Il faut avouer, dit la maligne Agathe afin de l'irriter encore, qu'il est cruel de se voir sifflé pour un autre. — Cruel! au point que je ne voudrois pas jouer ce rôle pour mon père. — Avec

quel air de mépris on voit passer un malheureux dont la Pièce est tombée ! — Le mépris est injuste, on s'en conteste ; mais l'orgueilleuse pitié, c'est-là ce [illegible] humiliant. — Je crois que vous étiez bien confus en descendant l'escalier ! avez-vous salué les Dames ? — J'aurois voulu m'anéantir. — Pauvre garçon ! Et comment oserez-vous reparoître dans le monde ? — Je n'y paroîtrai, je vous jure, qu'avec le nom de votre époux, ou qu'après avoir rejeté sur M. de Fintac l'humiliation de cette chûte. — Vous êtes donc bien résolu à mettre mon oncle au pied du mur ? — Très-résolu, n'en doutez pas. Qu'il se décide dès ce soir même. S'il me refuse votre main, tous les Journaux vont annoncer qu'il est l'Auteur de la Pièce sifflée. Et voilà ce que je voulois, dit Agathe en triomphant ; voilà l'objet de ces *tant mieux* qui vous impatientoient si fort. Allez voir mon

oncle, tenez bon; & ſoyez aſſuré que nous ſerons heureux.

Eh bien, Monſieur, qu'en dites-vous, demanda Célicour au Connoiſſeur? — Je dis, mon ami, que le Public eſt un animal ſtupide, & qu'il faut renoncer à travailler pour lui. Mais conſolez-vous: votre Ouvrage vous fait honneur dans l'eſprit des gens de goût. — Qu'appelez-vous mon Ouvrage? c'eſt bien le vôtre. — Parlez plus bas, je vous conjure, mon cher enfant, parlez plus bas. — Il vous eſt bien facile de vous modérer, Monſieur, vous qui vous êtes ſauvé prudemment de la chûte de votre Pièce: mais moi, qu'elle écraſe! — Ah! ne croyez pas qu'une pareille chûte vous faſſe tort. Les gens éclairés ont vu dans cet Ouvrage des choſes qui annoncent le talent. — Non, Monſieur, je ne me flatte point, la Pièce eſt mauvaiſe: j'ai acquis le droit d'en parler avec franchiſe; & tout le

monde est du même avis. Si elle avoit eu un plein succès, j'aurois déclaré qu'elle venoit de vous; si elle avoit eu un demi-revers, je l'aurois prise sur mon compte: mais un désastre aussi accablant est au-dessus de mes forces; & je vous prie de vous en charger. — Moi, mon enfant! moi, sur mon déclin, me donner ce ridicule! perdre en un jour une considération qui est l'ouvrage de quarante ans, & qui fait l'espérance de ma vieillesse! auriez-vous bien la cruauté de l'exiger? — N'avez-vous pas celle de me rendre la victime de ma complaisance? Vous savez combien il m'en a coûté. — Je sais tout ce que je vous dois; mais, mon cher Célicour, vous êtes jeune, vous avez le temps de prendre des revanches; & il ne faut qu'un succès pour faire oublier ce malheur: au nom de l'amitié, soutenez-le avec constance, je vous en conjure les larmes aux yeux. — J'y consens, Monsieur, mais je sens trop les conséquen-

ces d'un premier début, pour *m'exposer* au préjugé qu'il laisse. Je renonce au Théâtre, à la Poésie, aux Belles-Lettres. — Oui, c'est bien fait : il y a, pour un jeune homme de votre âge, tant d'autres objets d'ambition. — *Il* n'y en a qu'un pour moi, Monsieur ; & il dépend de vous. — Parlez, il n'est point de service que je ne vous rende : qu'exigez-vous ? — La main de votre nièce. — La main d'Agathe ! — Oui, je l'adore, & c'est elle qui, pour vous plaire, m'a fait consentir à tout ce que vous avez voulu. — Ma nièce est de la confidence ? — Oui, Monsieur. — Ah ! son étourderie aura peut-être . . . Hola quelqu'un : vîte, ma nièce, qu'elle vienne. — Rassurez-vous ; Agathe est moins enfant, moins étourdie qu'elle ne paroît l'être. — Ah ! vous me faites trembler . . . . Ma chère Agathe, tu sais ce qui se passe, & le malheur qui vient d'arriver ? — Oui, mon oncle.

As-tu révélé ce fatal secret à per-

00101956

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 25 June, 2016